n° 192 **FICTION** *déc. 1969*

NOUVELLES

RUBRIQUE

Couverture de Lacroix

Depuis **2001, l'odyssée de l'espace,** la célébrité d'Arthur C. Clarke s'est établie à l'échelle mondiale. Le grand public, avec un certain retard sur les amateurs de science-fiction, a reconnu en lui un authentique écrivain et poète dont les visions les plus démesurées sont marquées au coin d'une indéniable culture scientifique.

Avant **2001,** deux romans existaient déjà, deux chefs-d'œuvre qui restent encore aujourd'hui les plus beaux, les plus achevés qu'ait jamais écrit Clarke, deux fresques immenses sur le temps et l'espace : **LES ENFANTS D'ICARE** et **LA CITE ET LES ASTRES.**

A sa parution, en 1956, **LES ENFANTS D'ICARE** fut immédiatement salué comme un monument de la science-fiction. Parti d'un avenir assez proche où une race supérieure vient prendre possession de la Terre, Clarke nous entraîne dans une nouvelle phase de l'Histoire qui s'achève sur une révélation dramatique et surprenante.

Le thème du destin lointain de l'humanité réapparaît dans **LA CITE ET LES ASTRES,** chronique d'un crépuscule où les hommes devenus éternels vivent dans l'oubli de leur prodigieux passé. Dans l'immense métropole de Diaspar, il se trouvera pourtant un jour un homme, seul, qui cherchera à percer le mystère des siècles, à comprendre pourquoi les hommes abandonnèrent un jour les étoiles qu'ils avaient conquises.

Deux œuvres capitales enfin réunies et rééditées.

Bon de commande page suivante

Au prochain sommaire de « Fiction » :

Le grand, l'unique, le magnifique **THEODORE STURGEON,** dont le talent a été récemment remis en lumière par la réédition au C.L.A. de ses deux chefs-d'œuvre : **Cristal qui songe** et **Les plus qu'humains,** brillera au fronton de notre prochain sommaire avec une nouvelle fantastique qui nous dit **toute** la vérité (et plus encore) sur l'envoûtement par figurine de cire, en nous présentant un envoûtement « à rebours ». Le titre de la nouvelle : **Tournure d'esprit.** Son héros : un personnage dont la façon de penser est diamétralement à l'opposé de la norme humaine.

CHAD OLIVER, auteur très attachant qu'on avait l'habitude de lire il y a plusieurs années, a plus ou moins disparu de la scène de la science-fiction aux Etats-Unis. Raison de plus pour sortir de l'anonymat les nouvelles de lui qu'on ignorait encore, notamment le superbe récit qui a pour titre **Rite de passage** et qui nous montre, selon sa manière favorite, des anthropologues terriens de l'avenir confrontés, sur une autre planète, à une race qui s'avère, de façon indéfinissable et subtile, supérieure à la leur.

A côté de ces deux textes vedette de notre prochain numéro, on retrouvera un conte de **PHILIP K. DICK** (première manière) : **La dame aux biscuits,** dans une veine inhabituelle pour lui, celle de l'horreur psychologique.

On retrouvera la science-fiction de stricte obédience avec **JAMES H. SCHMITZ,** spécialiste notoire du genre, dans l'un de ses plus récents récits : **Question d'attitudes.**

Et, si la place nous le permet, nous aurons pour compléter ce numéro, côté américain, un nouveau texte de **DEAN R. KOONTZ : Quand viennent les dragons,** et côté français, de **GABRIEL DEBLANDER : Mater dolorosa.**

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

Titres à paraître :

13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

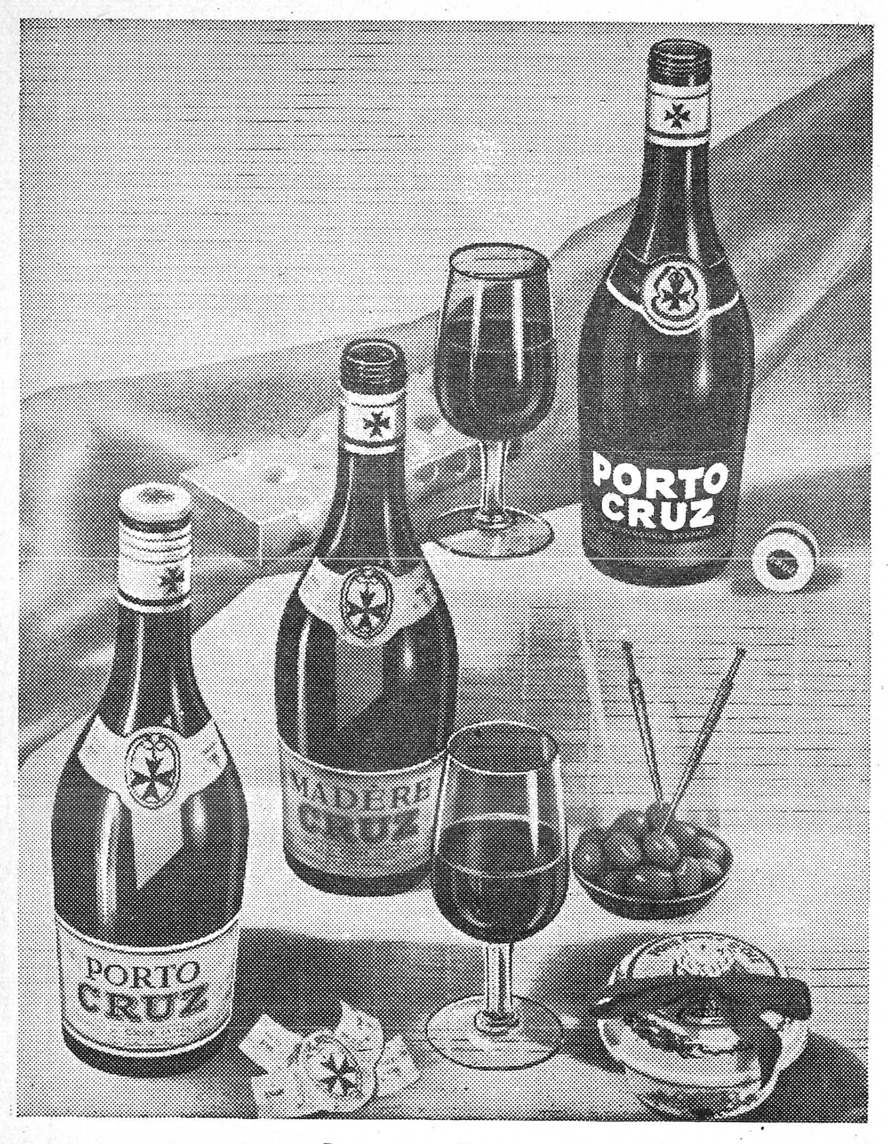
Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

1. Dans « Fiction »

HARLAN ELLISON	**115**	Paulie et la belle endormie
En collaboration avec **Robert Sheckley**	**175**	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe
DEAN R. KOONTZ	**182**	Les enfants du voyage
	185	Voir le soleil en face
FRITZ LEIBER	**11**	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S.3	L'univers est à eux
	92	Rythme secret
	93	L'homme de guerre
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
	118	Si les mythes m'étaient contés
	119	Petite planète de vacances
	122	Amitié à haute tension
	125	La multiplication des pères
	126	Jardin d'enfants
	132	Les vents de Mars
	139	Quatre fantômes dans « Hamlet »
	144	Le Héros
	171	L'Infra-Monde
	176	Je cherche Jeff
SERGE NIGON	**179**	Incandescence
ERIC FRANK RUSSELL	**S.8**	Violon d'Ingres
	S.9	La fin du voyage au bout de la nuit
ROBERT SHECKLEY	**4**	Désirs de roi
	18	Tu seras sorcier !
	30	Les monstres
	50	Invasion avant l'aube
	53	Amour et Cie
	57	Le prix du danger
	78	Retour aux cavernes
	89	Refus d'obéissance
	120 **121**	L'Amérique utopique
	158	Haute couture
	183	La course au lopin de terre
En collaboration avec **Harlan Ellison**	**175**	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe

DANIEL WALTHER	145	Les étrangers
	151	Retour dans l'île
	153	Les gants d'écailles
	165	Ténèbres
	166	Canes Caniculae
	168	Comme une poignée de sel
	S. 12	Une longue mémoire
	171	Wilovyi
	178	Les singes
	179	Flinguez-moi tout ça !
	181	La Terre à refaire
	182	Veuve-Plaine des tours chantantes
	187	Je me souviens du vent mauvais de l'espace

2. Dans « Galaxie »

HARLAN ELLISON	42	« Repens-toi, Arlequin ! » dit Monsieur Tic-Tac
	45	Je n'ai pas de bouche et il faut que je crie
	62	L'assassin des planètes
	64	Le dormeur aux mains calmes
	67	La bête qui criait : « amour ! » au cœur du monde
DEAN R. KOONTZ	62	L'Oiseau de Rêves
	65	Derrière le Bouclier
FRITZ LEIBER	2	Les Pieds et les Roues
	4 5	Guerre dans le néant
	6	Rodéo sidéral
	20	Le pense-bête
	25	La grande machine
	37	L'espace aux beatniks
	44	Les lendemains qui chantent
	48	Dans les corridors noirs
	50	Soir d'orage
	53	La prison de cristal
	63	Les racines du passé
	66	La semence du serpent
ERIC FRANK RUSSELL	40	Rendez-vous sur Kangshan
ROBERT SHECKLEY	9	Un filon sur Vénus
	11	Le Balayeur de Loray
	12	Projet Eternité
	15	La septième victime
	16	Les quatre éléments
	17	La vie de pionnier
	21	La mission du Quedak
	26	Transfert stellaire
	28	Voulez-vous parler avec moi ?
	36	Un billet pour Tranaï
	S.3	L'arme absolue
	50	Cité aux pieds d'argile
	52	Le monde pétrifié
	S.9	Oméga

ROBERT

SHECKLEY

La montagne sans nom

Robert Sheckley est un nom qui sonne clair aux lecteurs de l'ancien Galaxie. *En effet, il fut un temps béni où chaque mois* Galaxie *apportait une nouvelle de Sheckley, mal traduite, souvent tronquée, mais toujours merveilleuse. Qui ne se souvient de la chasse au Mirrash de* Une chasse difficile (Galaxie *ancienne série nº 29) ou de la machine-psychiatre dans* Erreur de traitement (Galaxie *ancienne série nº 36), sous le pseudonyme de Finn O'Donnevan ?*

Robert Sheckley est aussi un des rares auteurs américains dont une grande partie de l'œuvre ait été traduite en français. Outre de nombreuses nouvelles dans Fiction *et* Galaxie, *un recueil et cinq romans de science-fiction ont paru ici et là. Respectivement :* Pèlerinage à la Terre (*Denoël*) ; Le temps meurtrier (Galaxie *ancienne série nºs 62-65*) ; L'Amérique utopique (Fiction *nºs 120-121*) ; Transfert stellaire (Galaxie *nº 26*) ; La dixième victime (*Série Noire*) ; *et tout récemment* Oméga (*Galaxie-Bis*). *Ajoutons qu'il a aussi écrit quelques romans policiers :* Chauds les secrets ! (*Série Noire*), *dont on vient*

de tirer un film, en est un exemple.

Mais laissons quelques instants la parole à notre auteur : « Je suis né à New York en 1928, mais j'ai été élevé à Maplewood, dans le New Jersey. J'ai commencé à écrire à l'école primaire — surtout de la poésie et de courtes pièces de théâtre. (...)

Après avoir obtenu mon diplôme, j'ai fait de l'auto-stop jusqu'en Californie, où j'ai travaillé plusieurs mois comme jardinier paysagiste, vendeur de bretzels, barman, laitier, magasinier et homme à tout faire dans une entreprise de cravates peintes à la main. En fin de compte, je suis reparti pour le New Jersey, toujours en auto-stop, et me suis engagé dans l'armée.

Je fus envoyé presque immédiatement en Corée (cela se passait pendant les années d'occupation, en 1946-48) et tins de multiples emplois : garde sur le 38ᵉ parallèle, assistant rédacteur dans un journal, employé chargé des feuilles de paie et, enfin, guitariste dans un orchestre de l'armée. (...)

(*Quelques années après*), diplômé de l'université de New York, j'en sortais rempli d'espoir et mes valises pleines de récits invendus. J'entrai comme assistant métallurgiste dans une usine d'aviation et, quelques mois plus tard, je vendais ma première histoire. »

Donc, à vingt-quatre ans, Robert Sheckley commence une carrière qui compte aujourd'hui beaucoup plus de cent nouvelles. Cette première œuvre s'appelle Final examination *et paraît dans le numéro de* Imagination SF *daté de mai 1952. Très rapidement les histoires courtes s'accumulent et, jusqu'en 1960, Sheckley reste l'un des auteurs les plus prolifiques de sa génération ; puis l'inspiration semble le déserter et, pendant cinq ans, il ne produit presque plus rien, préférant se tourner vers des domaines plus rémunérateurs que la science-fiction qui, même aux Etats-Unis, ne nourrit pas son homme. Ces dernières années il a repris une collaboration plus suivie avec les magazines américains, mais sa production actuelle, bien que d'un niveau très honnête, manque d'une certaine étincelle de génie qui faisait tout le charme de ses premiers récits.*

Il semble notamment que Sheckley ne sache plus où s'arrêter et que la limite entre le farfelu et le ridicule s'estompe trop souvent dans son esprit ; nous pensons entre autres à certains passages de La course au lopin de terre (Fiction *nº 183*). A dimension of miracles, *le seul roman de lui encore à traduire, appartient à cette dernière époque ; mais les six recueils de nouvelles inédits en français contiennent pour la plupart des œuvres appartenant à des temps meilleurs. Il s'agit de* Untouched by human hands (*1954*) ; Citizen in space (*1955*) ; Notions : unlimited (*1960*) ; Store of infinity (*1960*) ; Shards of space (*1962*) ; The people trap (*1968*). *Robert Sheckley s'y montre un des maîtres de l'humour, déployant une imagination digne de Lewis Caroll.*

La nouvelle que nous vous présentons aujourd'hui est tirée de Citizen in space. *C'est une œuvre assez particulière, dont l'atmosphère générale s'écarte de la norme sheckleyenne ; en effet le ton y est presque sérieux ! Mais on retrouve tout de même la marque inimitable de l'auteur de* La septième victime (Galaxie *nº 15*).

Remarquons enfin que c'est une des rares nouvelles vraiment pessimistes *qu'il ait écrites : en ce sens la conclusion est étonnante, avec toutes ses résonances amères, sous la plume d'un Robert Sheckley.*

M. T.

LORSQUE Morrison quitta la tente principale, l'observateur Dengue dormait la bouche ouverte, mollement affalé dans un fauteuil de toile. Morrison prit soin de ne pas l'éveiller. Il avait déjà suffisamment de difficultés.

Il lui fallait rencontrer une délégation d'indigènes, ces mêmes idiots qui faisaient résonner leurs tambours sur les falaises. Et puis il devrait diriger les travaux de destruction de la montagne sans nom. Ed Lerner, son assistant, était déjà sur les lieux. Mais tout d'abord, il importait de se renseigner sur l'accident le plus récent.

Il était midi quand il traversa le camp des ouvriers. Les hommes profitaient des loisirs accordés pour le déjeuner ; adossés à leurs machines gigantesques, ils mangeaient des sandwiches et buvaient du café. Tout paraissait à peu près normal, mais il y avait assez longtemps que Morrison était patron de constructions planétaires pour reconnaître les indices de mécontentement. Nul ne plaisantait avec lui, nul ne rouspétait. Ils restaient simplement assis dans la poussière, à l'ombre des vastes mécaniques, en attendant qu'il se produise encore quelque chose.

Cette fois, c'était une grande Terrassière Owens qui avait été endommagée. Elle était inclinée sur son essieu brisé, à l'endroit où l'équipe de démolisseurs l'avait laissée. Assis dans la cabine, les deux conducteurs prenaient leur mal en patience.

— « Comment est-ce arrivé ? » s'enquit Morrison.

— « Je n'en sais rien, » répondit le conducteur en chef en essuyant la transpiration qui lui coulait dans les yeux. « J'ai senti la route se soulever. Et on a dérapé sur le côté, en quelque sorte. »

Morrison grogna et décocha un coup de pied à l'énorme roue avant de l'Owens. Une Terrassière peut dégringoler de huit mètres sur du roc sans en récolter même une égratignure. C'étaient les machines les plus résistantes qu'on pût fabriquer. Or il en avait présentement cinq hors de service.

— « Rien ne marche comme il faut sur ce chantier, » dit le second conducteur, comme si cela eût tout expliqué.

— « Vous devenez négligents, » déclara Morrison. « Vous ne pouvez pas manipuler cet engin comme sur la Terre. A quelle vitesse rouliez-vous ? »

— « On faisait du vingt-cinq à l'heure, » répondit le premier chauffeur.

— « Mais bien sûr ! » fit Morrison.

— « C'est la vérité ! La route a paru s'effondrer... »

— « Ouais, » émit Morrison. « Quand donc vous mettrez-vous dans le citron que vous n'êtes pas sur le circuit de vitesse d'Indianapolis ? Je vous colle tous les deux à l'amende d'une demi-journée de salaire. »

Il pivota et s'éloigna. Ils étaient en colère contre lui à présent. Tant mieux, si cela aidait à extirper leurs superstitions à l'égard de la planète.

Il reprenait la direction de la montagne sans nom quand l'opérateur radio se pencha hors de sa baraque pour lui crier : « Pour vous, Morrie. De la Terre. »

Morrie prit l'appel. A l'amplification maximum, il reconnaissait à peine la voix de Mr. Shotwell, président du bureau des Aciéries Transterrestres, qui lui demandait : « Qu'est-ce qui ralentit les travaux chez vous ? »

— « Des accidents, » fit Morrison.

— « *Encore* des accidents ? »

— « J'en ai peur, monsieur. »

Il y eut un moment de silence. Puis Mr. Shotwell reprit : « Mais *pourquoi*, Morrison ? C'est une planète sans pépins, d'après les prospections, n'est-ce pas ? »

— « Oui, monsieur, » admit Morrison à contrecœur. « Nous avons joué de malchance. Mais cela va repartir. »

— « Je l'espère. Je l'espère même bien. Cela fait près d'un mois que vous êtes à pied d'œuvre et vous n'avez même pas construit une seule ville, un port, ni même une route ! Nos premières annonces publicitaires viennent de paraître. Les demandes de renseignements affluent. Il y a des gens qui souhaitent s'installer là-bas, Morrison ! Des commerces et des industries qui veulent s'établir. »

— « Je sais tout cela, monsieur. »

— « J'en suis convaincu. Mais il leur faut une planète terminée, il leur faut des dates précises pour déménager. Si nous ne sommes pas en mesure de fournir ce qu'ils désirent, il y a d'autres entreprises qui le peuvent, les Constructions Générales, Terre-Mars, Johnson et Hearn ! Les planètes ne sont pas tellement rares ! Vous comprenez, n'est-ce pas ? »

L'humeur de Morrison était instable depuis qu'avaient commencé les accidents. Soudain sa colère éclata. Il cria : « Que diable

attendez-vous de moi ? Pensez-vous que je fasse traîner les choses ? Vous pouvez prendre votre foutu contrat et vous le... »

— « Allons... allons ! » fit vivement Mr. Shotwell. « Je n'ai rien contre vous personnellement, Morrison. Nous croyons — nous savons — que vous êtes le meilleur des chefs de travaux planétaires. Mais les actionnaires... »

— « Je ferai de mon mieux, » dit Morrison en coupant la communication.

— « C'est vache, » murmura le radio. « Peut-être que les actionnaires aimeraient venir ici avec leurs petites pelles ? »

— « N'en parlons plus, » dit Morrison en s'en allant.

Lerner l'attendait au Point de Contrôle A, tout en contemplant d'un air sombre la montagne. Elle était plus haute que l'Everest et la neige de ses plans élevés brillait en rose sous le soleil de l'après-midi. Elle n'avait jamais reçu de nom.

— « Toutes les charges sont placées ? » s'enquit Morrison.

— « Dans quelques heures, » fit Lerner, en hésitant. En dehors de ses fonctions d'assistant de Morrison, il était, en amateur, partisan de la conservation des beautés naturelles. C'était un petit homme méticuleux, grisonnant.

« C'est la plus haute montagne de la planète, » reprit-il. « Ne pourriez-vous l'épargner ? »

— « Pas une chance. C'est le lieu clé. Il nous faut ici un port océanique. »

Lerner hocha la tête en jetant un coup d'œil nostalgique à la montagne. « C'est grand dommage. Personne encore ne l'a escaladée. »

Morrison pivota sec, lançant un regard dur à son aide. « Ecoutez, Lerner, » fit-il, « je sais bien que personne n'a escaladé ce pic. Je comprend le symbolisme inhérent à la destruction de cette montagne. Mais vous savez aussi bien que moi qu'il faut la faire disparaître. Pourquoi se tourmenter ? »

— « Je ne... »

— « Mon boulot ne consiste pas à admirer le paysage. J'en ai horreur, des paysages ! Mon travail, c'est d'adapter cet endroit aux besoins particuliers des êtres humains. »

— « Vous me paraissez bien susceptible, » observa Lerner.

— « Eh bien, épargnez-moi désormais vos sournoises insinuations. »

— « Très bien. »

Morrison essuya ses paumes moites à la jambe de son pantalon. Il ébaucha un sourire d'excuse et proposa : « Rentrons au camp voir ce que fabrique ce fichu Dengue. »

Ils firent demi-tour et s'éloignèrent. D'un coup d'œil en arrière, Lerner vit la montagne sans nom silhouettée en rouge sur le ciel.

La planète même était sans nom. La faible population indigène l'appelait Umgcha ou Ongja, mais c'était sans importance. Elle n'aurait pas d'appellation officielle avant que le personnel publicitaire des Aciéries Transterrestres eût imaginé quelque chose de profondément agréable pour les plusieurs millions de colons qui viendraient sans doute des planètes intérieures surpeuplées. Pour le moment, elle se nommait tout simplement Plan de Travail 35. Plusieurs milliers d'hommes et de machines étaient déjà sur la planète et au commandement de Morrison, ils se disperseraient, supprimeraient les montagnes, raboteraient des plaines, déplaceraient des forêts entières, modifieraient le cours des rivières, fondraient les calottes glaciaires, façonneraient des continents, creuseraient des mers nouvelles, bref, accompliraient tout ce qu'il faudrait pour que le Plan de Travail 35 devienne un centre d'accueil favorable à la civilisation technologique unique et exigeante de l'*homo sapiens.*

Des douzaines de planètes avaient déjà fait l'objet de réadaptations à la norme terrestre. Le Plan de Travail 35 n'aurait dû soulever aucune difficulté spéciale. C'était un monde calme avec des prairies en pente douce, des forêts, des mers chaudes et des collines onduleuses. Mais il y avait quelque chose d'anormal sur ce territoire d'apparence paisible. Il arrivait des accidents dont le nombre dépassait toute probabilité statistique, et les travailleurs du camp souffraient en conséquence d'une nervosité à réaction en chaîne qui en causait d'autres. Chacun y mettait du sien. Il y avait des rixes entre les gars des bulldozers et les artificiers. Un cuisinier piquait une crise de nerfs à cause d'une marmite de purée ; et l'épagneul du comptable mordait l'aide-comptable à la cheville. Les petits incidents menaient aux accidents sérieux.

Et le boulot — un boulot tout simple sur une planète sans complications — avait à peine commencé.

Sous la tente, Dengue était éveillé, les sourcils judicieusement froncés devant un whisky-soda.

— « Quoi de neuf ? Comment va le bon boulot ? » fit-il.

— « Très bien, » répondit Morrison.

— « Heureux de l'apprendre, » déclara Dengue, d'un ton emphatique. « J'aime bien vous regarder travailler, les gars. De l'efficacité. De l'assurance. De la pratique. »

Morrison n'avait aucun droit sur cet homme ; pas même sur ses paroles. Le règlement gouvernemental de la construction portait que les autres compagnies pouvaient envoyer des observateurs sur tous les chantiers. Cet article visait à renforcer la décision d'arbitrage sur le « partage des méthodes » en matière de construction planétaire. Toutefois, en fait, l'observateur cherchait à relever non pas les perfectionnements mais bien les faiblesses cachées que sa propre compagnie pourrait exploiter. Et s'il parvenait à pousser à bout de nerfs le chef de chantier, tant mieux. Dengue était expert en la matière.

« Et qu'arrive-t-il ensuite ? » s'enquit-il.

— « Nous éliminons une montagne, » dit Lerner.

— « Parfait ! » s'écria Dengue en se redressant sur son séant. « La grande ? Excellent ! » Il se radossa pour contempler rêveusement le plafond de la tente. « Cette montagne était déjà là que l'Homme en était encore à fouiller dans la boue pour bouffer des insectes ou à boulotter les restes du tigre à dents de sabre. Seigneur, elle est même plus antique que ça ! » Dengue éclata de rire, puis sirota une gorgée. « Cette montagne dominait la mer quand l'Homme — il s'agit de notre noble espèce, l'*homo sapiens* — n'était qu'une méduse hésitant entre la terre et la mer. »

— « Ça va bien, et ça suffit, » dit Morrison.

Dengue lui adressa un regard malicieux. « Mais je suis fier de vous, Morrison. Je suis fier de nous tous. Nous avons fait du chemin depuis les temps de la méduse. Ce que la nature a mis un million d'années à construire, nous sommes capables de le détruire en un seul jour. Nous pouvons mettre en miettes cette belle montagne et la remplacer par une ville de ciment et d'acier garantie pour un siècle ! »

— « Bouclez-la ! » fit Morrison en s'avançant, le visage en fureur. Lerner lui posa une main apaisante sur l'épaule. Frapper un observateur était un bon moyen de se faire mettre à la porte.

Dengue vida son verre et entonna d'une voix sonore : « Ecarte-toi, mère Nature ! Et vous, rocs et collines aux profondes racines,

tremblez et murmurez de peur ; toi, l'Océan immémorial, rentre dans tes profondeurs les plus noires où des monstres démoniaques glissent dans un éternel silence ! Voïci venu le grand Morrison qui videra la mer pour en faire une mare placide, qui aplanira les hauteurs et bâtira des routes à douze voies, au complet, avec chambres de repos en guise d'arbres, tables de pique-nique à la place de buissons, des restaurants comme rochers, des postes d'essence pour cavernes, des panneaux publicitaires pour remplacer les torrents et autres substitutions fantaisistes du demi-dieu Homme ! »

Morrison se leva d'un bond et sorti, suivi de Lerner. Il pensait que cela vaudrait presque la peine de défoncer la figure de Dengue et de lâcher cet emploi ingrat. Mais il n'en ferait rien parce que c'était juste ce que souhaitait Dengue, ce qu'il était payé pour amener.

D'ailleurs, se demandait Morrison, serait-il si bouleversé s'il n'y avait pas une ombre de vérité dans les discours de Dengue ?

— « Les indigènes attendent, » lui rappela Lerner, en le rattrapant.

— « Je ne tiens pas à les voir pour le moment, » dit Morrison. Mais au loin, sur les hauteurs, il entendait les tambours et les sifflets. Encore une source d'irritation pour ses pauvres ouvriers. « C'est bon, » convint-il.

Trois indigènes se tenaient debout à la porte nord, près de l'interprète du camp. Ils étaient d'une race voisine de l'homme, des sauvages maigres, nus, à l'âge de la pierre.

— « Que veulent-ils ? » demanda Morrison.

L'interprète répondit : « Eh bien, Mr. Morrison, en résumé, ils ont changé d'avis. Ils veulent récupérer leur planète et ils sont prêts à nous restituer tous nos présents. »

Morrison soupira. Il ne pouvait guère leur expliquer que le Plan de Travail 35 n'était pas « leur » planète, ni la planète de qui que ce fût. On ne pouvait posséder la terre... seulement l'occuper. La nécessité était seul juge. Cette planète appartenait plutôt à quelques millions de colons de la Terre qui l'utiliseraient qu'aux quelques centaines de milliers de sauvages qui erraient à la surface. Telle était du moins la philosophie prédominante sur la Terre.

— « Parlez-leur de nouveau, » ordonna Morrison, « de la splen-

dide réserve que nous leur ménageons. Nous les nourrirons, nous les vêtirons, nous les instruirons... »

Dengue était arrivé sans bruit. « Nous les étonnerons par notre bonté, » intervint-il, « à tout homme une montre-bracelet, une paire de chaussures et le catalogue des graines gouvernementales. A toute femme, un tube de rouge à lèvres, une barre de savon, et un jeu de rideaux en coton véritable. Dans chaque village un dépôt de chemins de fer, un magasin de la compagnie, et... »

— « A présent, vous gênez notre travail, » observa Morrison, « et devant témoins, qui plus est. »

Dengue connaissait le règlement. « Désolé, mon vieux, » et il s'écarta.

— « Ils disent qu'ils ont changé d'avis, » répéta l'interprète. « Pour traduire littéralement leur discours, ils prétendent que nous devons regagner notre pays de démons dans le ciel ou qu'ils nous détruiront avec une magie puissante. Les tambours sacrés sont en train de formuler la malédiction et les esprits se rassemblent. »

Morrison jeta un regard apitoyé sur les sauvages. Il arrivait des choses analogues sur toutes les planètes ayant une population indigène. Les mêmes menaces sans portée étaient toujours proférées par les races non civilisées imbues d'elles-mêmes et totalement ignorantes des pouvoirs de la technique. Il ne connaissait que trop bien les humains primitifs. De grands vantards, grands tueurs de lapins et souris de la variété locale. A l'occasion une cinquantaine d'entre eux se liguaient contre un buffle fatigué, le tourmentant jusqu'à l'épuisement complet avant d'oser approcher pour lui infliger une agonie de torture sous les piqûres d'épingle de leurs javelots émoussés. Et alors quelle fête ! Pour quels héros ne se prenaient-ils pas !

— « Dites-leur de se débiner d'ici, » fit Morrison. « Dites-leur que s'ils approchent de ce camp, ils auront affaire à une magie vraiment agissante ! »

Alors qu'il s'éloignait, l'interprète lui cria : « Ils promettent de grands et pénibles ennuis dans les cinq catégories surnaturelles. »

— « Gardez cela pour étoffer votre thèse de doctorat, » répliqua Morrison, et l'interprète eut un sourire jovial.

En fin d'après-midi, il était temps de procéder à la destruction de la montagne sans nom. Lerner partit pour un dernier tour

d'inspection. Dengue, se conduisant pour une fois en bon observateur, passa le long de la ligne, relevant le diagramme des diverses charges. Puis tout le monde se retira. Les artificiers se tassèrent dans leurs abris. Morrison se rendit au Point de Contrôle A.

Un à un les chefs de section signalèrent que tous leurs hommes étaient rentrés. Le météorologiste fit un dernier relevé et annonça que les conditions étaient satisfaisantes. Le photographe prit les derniers clichés « avant ».

— « Ne bougez plus ! » lança Morrison par radio, en ôtant les clés de sûreté du boîtier principal du détonateur.

— « Regardez le ciel, » murmura Lerner.

Morrison leva les yeux. C'était bientôt le couchant et des nuages noirs étaient montés de l'ouest, couvrant le ciel ocre. Le silence s'abattait sur le camp et même les tambours des collines s'étaient tus.

— « Dix secondes... cinq, quatre, trois, deux, un... Feu ! » s'écria Morrison en enfonçant le plongeur. Au même instant il sentit le vent lui rafraîchir la joue.

Juste avant l'éruption de la montagne, Morrison saisit de nouveau le plongeur comme pour s'efforcer d'arrêter l'inévitable.

Car avant même d'entendre les premiers hurlements des hommes, il sut que le développement de l'explosion était anormal, terriblement anormal.

Plus tard, dans la solitude de sa tente, une fois qu'on eut transporté les blessés à l'hôpital et enterré les morts, Morrison tenta de reconstituer les événements. C'était un accident, naturellement : un changement subit de direction du vent, la fragilité inattendue de la roche juste sous la couche superficielle, le manque de résistance des tampons amortisseurs ; enfin la criminelle stupidité de quiconque avait disposé deux charges de renfort à l'endroit où elles feraient le plus de mal.

Encore une improbabilité statistique dans une série déjà longue, songeait-il, puis il se redressa soudain.

Pour la première fois il lui venait à l'idée qu'il se pouvait bien qu'on eût *aidé* aux accidents.

Grotesque ! Certes, la construction planétaire était un travail délicat, avec ce maniement de forces massives. Il arrivait fatalement des accidents. Mais si quelqu'un y prêtait la main, alors ils risquaient de devenir catastrophiques.

Il se leva pour arpenter la longueur de sa tente. Le suspect évident, c'était Dengue. La rivalité entre compagnies était vive. Si les Aciéries Transterrestres apparaissaient incapables, négligentes, affligées d'accidents trop nombreux, elles risquaient de perdre leur charte, au bénéfice de la compagnie de Dengue et par conséquent de ce dernier en personne.

Mais Dengue était un suspect trop évident. N'importe qui pouvait être coupable. Même le petit Lerner avait des mobiles. Morrison ne pouvait en définitive faire confiance à personne. Peut-être même y avait-il lieu de mettre en ligne de compte les indigènes et leur magie... qui, autant qu'il sût, agissait peut-être par manipulation inconsciente de moyens extra-sensoriels.

Il se rendit jusqu'à l'entrée pour regarder les tentes qui, par vingtaines, composaient cette cité ouvrière. A qui imputer la faute ? Comment s'en assurer ?

Des collines lui parvenait le faible et maladroit battement des tambours des anciens possesseurs de la planète. Et devant lui se dressait toujours le sommet déchiqueté et balayé d'avalanches de la montagne sans nom.

Il ne dormit pas bien cette nuit-là.

Le lendemain, le travail se poursuivit comme à l'ordinaire. Les grands camions de transport s'alignèrent, remplis de produits chimiques pour l'assèchement des marécages voisins. Dengue arriva, élégant en pantalon et chemise militaires kaki.

— « Dites, chef, » fit-il, « je pense vous accompagner si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

— « Pas le moindre, » répondit Morrison en vérifiant les bulletins de chargement.

— « Merci. J'aime ce genre d'opérations, » reprit Dengue en sautant à bord du premier pistard près du navigateur. « Ces travaux me donnent de la fierté d'être humain. Nous récupérons tous les marécages improductifs, des centaines de kilomètres carrés, et un jour des champs de blé onduleront là où ne poussent que des buissons épineux. »

— « Vous avez la carte ? » demanda Morrison à Rivera, le contremaître adjoint.

— « La voici, » dit Lerner, la passant à Rivera.

— « Oui, » réfléchissait Dengue à haute voix, « un marécage

qui devient champ de blé. Un miracle de la science. Et quelle surprise pour les habitants du marais ! Imaginez la consternation de plusieurs centaines d'espèces de poissons, des amphibies, des oiseaux aquatiques et des bêtes diverses quand ils s'apercevront que leur paradis mouillé s'est soudain solidifié sur eux ! Littéralement solidifié ; un sale coup. Mais, bien sûr, de l'excellent engrais pour le blé. »

— « C'est bon. En route, » cria Morrison. Dengue agita gaiement la main quand le convoi démarra. Rivera embarqua sur un camion. Flynn, le contremaître, arriva dans sa jeep.

— « Une minute, » lui dit Morrison. Il s'approcha de la jeep. « Je voudrais que vous gardiez l'œil sur Dengue. »

Flynn parut ahuri. « Garder l'œil sur lui ? »

— « Tout juste. » Morrison, mal à l'aise, se frotta les mains. « Comprenez bien que je n'accuse personne. Mais il se produit trop d'accidents dans ce chantier. Si quelqu'un cherche à nous mettre en mauvaise posture... »

Flynn eut un sourire de loup. « Je le surveillerai, patron. Ne vous en faites pas. Peut-être même qu'il ira rejoindre ses poissons dans le champ de blé ! »

— « Pas de brutalités ! » l'avertit Morrison.

— « Sûrement pas. Je vous entends parfaitement, patron. »

Le contremaître sauta dans son véhicule et partit dans un grondement de moteur prendre la tête du convoi. La procession de véhicules souleva la poussière durant une demi-heure, puis le dernier disparut. Morrison regagna sa tente pour rédiger les comptes rendus d'avancement des travaux.

Mais il s'aperçut qu'il regardait sans cesse la radio, dans l'attente de nouvelles de Flynn. Si seulement Dengue passait à l'action ! Rien de formidable, juste assez pour démontrer que c'était lui le responsable. Alors Morrison aurait tous les droits de lui faire passer un mauvais quart d'heure.

Deux heures s'écoulèrent avant que le vibreur résonnât et Morrison se cogna le genou dans sa hâte à répondre.

— « Ici Rivera. Nous avons des ennuis, Mr. Morrison. »

— « Je vous écoute. »

— « Le pistard de tête a dû s'égarer. Ne me demandez pas comment. Je croyais que le navigateur savait où il allait. Il est payé assez cher pour ça. »

— « Au fait ! Qu'est-il arrivé ? » cria Morrison.

— « Il a dû s'engager sur une croûte mince. Une fois que le convoi a été dessus, la surface a craqué. De la vase dessous ! Sursaturée d'eau. On a tout perdu sauf six camions. »

— « Et Flynn ? »

— « On a réussi à sauver pas mal d'hommes en établissant des pontons, mais pas Flynn. »

— « Bien, » fit lourdement Morrison. « Bien. Ne bougez pas. J'envoie les engins amphibies vous prendre. Et écoutez, saisissez-vous de Dengue. »

— « Ce sera plutôt difficile, » observa Rivera.

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'il était dans le pistard de tête. Il n'a pas eu l'ombre d'une chance. »

Les ouvriers du camp étaient d'humeur sombre, coléreuse, après ces nouvelles pertes de vies ; il leur fallait quelque chose de tangible pour passer leur rage. Ils frappèrent un des boulangers sous prétexte que son pain avait un drôle de goût et ils faillirent lyncher un contrôleur des eaux parce qu'on l'avait trouvé près des grandes machines où il n'avait logiquement rien à faire. Mais cela ne leur suffisait pas et ils commençaient à jeter de mauvais regards vers le village indigène.

Les sauvages de l'âge de pierre avaient établi une nouvelle communauté près du camp, un village en haut de la falaise, bourré de devins et de sorciers pour maudire les démons du ciel. Les tambours battaient jour et nuit et les hommes parlaient de faire tout sauter, rien que pour les faire taire.

Morrison les menait dur. On construisait des routes, et en une semaine elles s'effondraient. Les vivres paraissaient se gâter à une cadence inquiétante et personne ne voulait manger les produits naturels de la planète. Au cours d'un orage, la foudre frappa la centrale électrique, sans être influencée par les paratonnerres que Lerner avait lui-même installés. L'incendie qui en résulta balaya la moitié du camp et lorsque le groupe de pompiers partit pour chercher de l'eau, il s'aperçut que les cours d'eau voisins avaient été mystérieusement détournés.

On fit une seconde tentative pour démolir la montagne sans nom, mais elle n'eut d'autre résultat que de déclencher quelques

glissements de terrain. Cinq hommes qui s'étaient cachés sur une pente voisine pour boire tout leur saoul de bière furent ensevelis sous une avalanche de roches. Après quoi les artificiers refusèrent tout net de disposer leurs explosifs dans la montagne.

Et le Bureau Terrestre appela de nouveau.

— « Mais enfin, qu'y a-t-il au juste qui ne marche pas, Morrison ? » demanda Mr. Shotwell.

— « Je vous affirme que je n'en sais rien. »

Après un silence, Shotwell s'enquit à voix contenue : « Y a-t-il une possibilité de sabotage ? »

— « Je l'imagine, » répondit Morrison. « Tout cela ne peut pas être naturel. Si quelqu'un y était décidé, il serait facile de causer des quantités de dommages... comme de conduire un convoi dans un piège, de tripoter les explosifs, de saccager les paratonnerres... »

— « Avez-vous des soupçons précis ? »

— « J'ai plus de cinq mille hommes ici, » fit Morrison, d'une voix lente.

— « Je sais. Maintenant, écoutez-moi bien. Le Conseil d'administration a convenu de vous accorder des pouvoirs extraordinaires devant cet état de crise. Vous pouvez faire tout ce que vous voulez, pourvu que le travail s'accomplisse. Mettez aux arrêts la moitié du camp si cela vous chante. Supprimez les indigènes des hauteurs si vous pensez que cela puisse servir. Prenez n'importe quelle mesure. Vous n'encourrez aucune responsabilité juridique. Nous sommes prêts à vous verser une bonification importante. Mais il faut que le boulot soit terminé. »

— « Je sais bien. »

— « Oui, mais vous ignorez l'importance réelle du Plan de Travail 35. Dans le plus grande secret, je vous confie que notre compagnie a subi une quantité de revers en d'autres endroits. Il y a eu des pertes et des procès, des faits relevant uniquement de la volonté de Dieu, et par conséquent non couverts par nos assurances. Nous avons investi trop de capitaux dans cette planète pour l'abandonner à présent. A vous de mener l'entreprise à bien, tout simplement. »

— « Je ferai de mon mieux, » affirma Morrison, puis il coupa la communication.

Dans l'après-midi, il y eut une explosion au dépôt de carburant. Cinquante mille litres de D-12 partirent en fumée et le gardien du dépôt y laissa la vie.

— « Vous avez eu de la veine, » constata Morrison, qui regardait Lerner avec sérénité.

— « Je l'avoue, » dit Lerner, dont le visage était encore grisâtre et couvert de sueur. Il se versa en hâte une rasade. « Si j'étais passé par là dix minutes plus tard, j'étais en plein dans la soupe ! C'est un peu trop tangent pour la paix de mon âme. »

— « Pas mal de veine, » répéta pensivement Morrison.

— « Dites, » reprit Lerner, « je crois que le sol était très chaud quand je suis passé près du dépôt. Cela ne m'avait pas frappé jusqu'à maintenant. Pourrait-il y avoir des activités volcaniques sous la surface ? »

— « Non. Nos géologues ont sondé chaque pouce carré de la région. Nous sommes installés sur une masse de granit. »

— « Hum... Morrie, je crois que vous devriez supprimer les indigènes. »

— « Pourquoi cela ? »

— « Ils constituent le seul facteur réel dont nous n'ayons pas le contrôle. Au camp, tous les hommes se surveillent entre eux. Cela ne peut être que les indigènes ! Les pouvoirs d'agir à distance ont été démontrés, vous le savez, et on a découvert qu'ils étaient plus fréquents chez les primitifs. »

Morrison hocha la tête. « Ainsi, à votre avis, cette explosion aurait été causée par l'intervention de farfadets ? »

Lerner fronça les sourcils en observant le visage de Morrison. « Pourquoi pas ? Cela vaut la peine d'un examen. »

— « Et s'ils ont ces pouvoirs, » poursuivit Morrison, « ils peuvent aussi faire n'importe quoi d'autre, n'est-ce pas ? Utiliser la force des explosions, détourner les convois de leur route... »

— « Je l'imagine, si l'on admet l'hypothèse de base. »

— « Alors pourquoi tergiversent-ils ? » demanda Morrison. « S'ils sont capables de tout cela, ils peuvent nous éliminer de leur planète sans la moindre difficulté. »

— « Ils ont peut-être certaines limitations, » dit Lerner.

— « Du diable ! C'est une théorie bien trop compliquée. Il est beaucoup plus simple de supposer qu'il y a ici quelqu'un qui ne veut pas que le boulot s'accomplisse. Peut-être qu'une compagnie concurrente lui a offert un million de dollars. Peut-être s'agit-il d'un détraqué ? Mais il faut bien que ce soit quelqu'un qui se déplace beaucoup. Quelqu'un qui vérifie les emplacements de mines, les routes de convois, qui dirige les équipes d'ouvriers... »

— « Minute ! Minute ! Si vous insinuez... »

— « Je n'insinue rien, » répliqua Morrison. « Et si c'est une injustice envers vous, je le regrette. » Il sortit de la tente et appela deux hommes. « Enfermez-le quelque part et veillez à ce qu'il n'en sorte pas. »

— « C'est un abus d'autorité, » protesta Lerner.

— « Certainement. »

— « Et vous vous trompez. Vous êtes dans l'erreur à mon égard, Morrie. »

— « Dans ce cas, je suis navré. » Il fit signe aux deux gars qui emmenèrent Lerner au dehors.

Deux jours après commencèrent les avalanches. Les géologues ignoraient pourquoi. Ils émirent une théorie selon laquelle les démolitions répétées avaient pu déterminer de profondes failles dans l'assise rocheuse, lesquelles failles s'étaient agrandies, et... bref, toutes les opinions se valaient.

Morrison s'efforçait de hâter le travail, mais les hommes commençaient à perdre la tête. Certains racontaient des histoires d'objets volants, de mains enflammées dans le ciel, d'animaux qui parlaient et de machines pensantes. Ceux-là attiraient de nombreux auditeurs. Il était malsain de se promener dans le camp à la nuit tombée. Des gardes qui s'étaient désignés eux-mêmes tiraient sur tout ce qui bougeait et même sur des tas de choses qui ne bougeaient pas.

Morrison ne fut pas tellement surpris quand, tard dans la nuit, il découvrit que le camp était déserté. Il s'était attendu à une initiative des ouvriers. Il resta assis sous sa tente pour attendre les événements.

Au bout d'un moment, Rivera vint s'asseoir en face de lui. « On va avoir des ennuis, » déclara-t-il en allumant une cigarette.

— « De quel ordre ? »

— « Avec les indigènes, les gars sont partis pour le village. »

Morrison hocha la tête. « Qui les a décidés ? »

Rivera s'adossa en soufflant la fumée. « Vous connaissez Charlie, le cinglé ? Le type qui n'arrête pas de débiter des prières ? Eh bien, il a juré avoir vu un indigène debout près de sa tente. Et l'indigène l'aurait prévenu : « Vous mourir, tous hommes de la Terre mourir. » Et puis le sauvage a disparu. »

— « Dans un nuage de fumée ? » fit Morrison.

— « Ouais, » acquiesça Rivera en souriant. « Il me semble bien qu'il y avait un nuage de fumée dans l'histoire. »

Morrison se rappelait l'homme. Le type même de l'hystérique. Un cas classique, dont le démon particulier parlait la même langue que lui et le visitait avec faveur !

— « Dites-moi, » reprit Morrison, « est-ce qu'ils vont là-haut dans l'idée d'organiser la chasse aux sorcières, ou pour lutter contre des surhommes doués de facultés extra-sensorielles ? »

Rivera réfléchit un moment. « Eh bien, M. Morrison, à mon avis, ils s'en fichent pas mal. »

Ils entendirent au loin une forte détonation que renvoyaient les échos.

— « Ont-ils emporté des explosifs ? » demanda Morrison.

— « Sais pas ! Mais c'est probable. »

C'était ridicule, songeait-il. Le comportement bien connu des foules. Dengue aurait souri et dit : « Dans le doute, tuez toujours les ombres. On ne sait jamais ce qu'elles peuvent manigancer ! »

Mais Morrison s'apercevait qu'il éprouvait de la satisfaction que ses hommes fussent passés à l'action. Des pouvoirs extra-ordinaires latents... On ne sait jamais.

Une demi-heure après, les premiers hommes arrivèrent, le pas traînant, sans bavarder entre eux.

— « Alors ? » fit Morrison. « Les avez-vous tous eus ? »

— « Non, monsieur, » répondit un ouvrier. « Nous n'avons même pas pu nous en approcher. »

— « Que s'est-il passé ? » s'écria Morrison, qui sentait la panique le prendre.

Il arrivait d'autres hommes. Ils restaient plantés en silence, sans même échanger un regard.

« Que s'est-il passé ? » hurla Morrison.

— « Nous n'avons même pas pu nous en approcher, » répéta l'un. « On est arrivé à peu près à mi-chemin et puis il y a eu encore un glissement de terrain. »

— « Vous avez eu des victimes ? »

— « Non, monsieur. C'était loin de nous. Mais leur village a été enseveli. »

— « Mauvais, cela, » fit doucement Morrison.

— « Oui, monsieur. » Les gars restaient en petits groupes silencieux, à le regarder. « Qu'est-ce qu'on fait, monsieur ? »

Morrison ferma un instant les paupières, puis commanda : « Rentrez sous vos tentes et attendez. »

Ils se perdirent dans la nuit. Rivera lança un coup d'œil interrogateur à Morrison. Ce dernier lui dit : « Amenez-moi Lerner. » Dès que Rivera fut parti, il s'affaira à la radio pour rappeler les hommes de ses avant-postes.

Il avait le pressentiment qu'il se préparait quelque chose, aussi la tornade qui s'abattit sur le camp une demi-heure après ne le surprit-elle pas trop. Il réussit à faire embarquer la plupart de ses hommes sur les vaisseaux avant que le vent emporte les tentes.

Lerner pénétra dans le quartier général provisoire de Morrison, qui n'était autre que la chambre radio du vaisseau amiral. « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il.

— « Je vais vous le dire, » répondit Morrison. « Une chaîne de volcans éteints, à quinze kilomètres d'ici, est entrée en éruption. La station météorologique signale l'arrivée d'un raz de marée qui inondera la moitié de ce continent. Il ne devrait pas y avoir de tremblements de terre sur cette planète, mais j'imagine que vous avez perçu la première secousse ? Ce n'est que le commencement. »

— « Mais de quoi s'agit-il ? Que se passe-t-il ? » insista Lerner.

— « Vous n'avez pas encore la Terre ? » lança Morrison à l'adresse de l'opérateur radio.

— « J'essaie toujours. »

Rivera fit irruption dans la pièce. « Plus que deux équipes à rentrer, » rendit-il compte.

— « Prévenez-moi quand tout le monde sera embarqué. »

— « Que se passe-t-il ? » glapit Lerner. « Est-ce encore moi qui en suis la cause ? »

— « Je suis navré de ma méprise, » dit Morrison.

— « J'ai quelque chose ! » cria le radio. « Attendez... »

— « Morrison ! Expliquez-vous ! rugit Lerner.

— « Je ne saurais comment vous l'expliquer. Cela me dépasse. Mais Dengue l'aurait pu, lui. »

Morrison ferma les yeux et s'imagina que Dengue se tenait devant lui. Dengue avait un sourire dédaigneux et disait : « Apprenez l'histoire de la méduse qui rêvait qu'elle était Dieu. En s'arrachant de la plage océane, la super-méduse qui se qualifiait Homme décida qu'en raison de son cerveau gris à circonvolutions elle était

supérieure à tout le reste. Et ayant ainsi décidé, la méduse massacra les poissons de la mer et les bêtes des champs, les massacra en quantités prodigieuses, sans tenir le moindre compte des intentions de la nature. Et ensuite la méduse perça des trous dans les montagnes et écrasa le sol souffrant sous des villes pesantes, et cacha l'herbe verte sous un tapis de béton. Et puis, se multipliant hors de toute raison, la méduse devenue spatiale se rendit sur d'autres mondes et là, elle détruisit les montagnes, construisit des plaines, déplaça des forêts entières, modifia le cours des rivières, fondit les calottes glaciaires, modela des continents, creusa des mers nouvelles, et, de cette manière et de beaucoup d'autres, elle défigura les grandes planètes qui, après les étoiles, sont le plus noble accomplissement de la nature. Or si l'âge ralentit la Nature, elle reste néanmoins très sûre d'elle. Alors, inévitablement, le temps est venu où la nature en a eu assez de la vaniteuse méduse et de ses prétentions à la divinité. Et par conséquent le temps vint où une grande planète dont la méduse avait écorché la peau la rejeta, la chassa, la recracha. Ce fut ce jour que la méduse découvrit, à son grand ahurissement, qu'elle avait vécu tous ses jours de par l'indulgence de pouvoirs qui dépassaient sa pensée, mais à exacte égalité avec les créatures de la plaine et du marécage, sans supériorité sur les fleurs ni sur les mauvaises herbes, et qu'il était indifférent à l'univers qu'elle vécût ou mourût, et que tout le passé d'accomplissements dont elle se vantait n'était rien de plus que la trace laissée dans le sable par un insecte. »

— « Mais qu'y a-t-il enfin ? » suppliait Lerner.

— « Je pense que la planète ne voulait plus de nous, » dit Morrison. « Je crois qu'elle en avait assez. »

— « J'ai la Terre ! » s'écria le radio. « Allez-y, Morrison. »

— « Shotwell ? Ecoutez, nous ne pouvons plus tenir le coup, » fit Morrison dans le micro. « Je retire mes hommes d'ici pendant qu'il en est encore temps. Je ne peux pas vous expliquer tout de suite... je ne sais même pas si j'y arriverai jamais... »

— « La planète n'est pas du tout utilisable ? » demanda Shotwell.

— « Non. Pas l'ombre d'une chance, monsieur. J'espère que cela ne met pas en danger la position de la compagnie... »

— « Oh ! au diable la position de la compagnie, » fit Shotwell. « C'est simplement que... vous ne savez pas ce qu'il se passe ici, Morrison. Vous êtes au courant de notre projet pour le désert de

Gobi ? C'est fichu, en totalité. Et il n'y a pas que nous. Je ne sais plus. Plus rien du tout. Il faut m'excuser, je ne m'exprime pas de façon cohérente, mais depuis que l'Australie a coulé... »

— « Comment ? »

— « Oui, coulé. Je vous dis qu'elle a coulé. Peut-être aurions-nous dû nous douter de quelque chose, avec ces ouragans. Mais alors les tremblements de terre... maintenant, nous ne savons plus rien. »

— « Mais Mars, Vénus, Alpha du Centaure ? »

— « C'est partout la même chose. Mais ce n'est pas possible que nous soyons au bout, n'est-ce pas, Morrison ? Je veux dire que l'humanité... »

— « Allô ! Allô ! » criait Morrison. « Qu'est-il arrivé ? » demanda-t-il à l'opérateur.

— « La communication est coupée, » dit l'homme. « Je vais encore essayer... »

— « Ne vous donnez pas la peine, » dit Morrison. Et à cet instant, Rivera entra en hâte.

— « Tout le monde est à bord, » dit-il. « Les sas sont refermés. Nous sommes prêts à partir, Mr. Morrison. »

Ils le regardaient tous. Morrison, affalé dans son fauteuil, avait un sourire désespéré.

— « Nous sommes parés, » dit-il. « Mais pour aller où ? »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The mountain without a name.

HARLAN

ELLISON

Le réceptacle

Nous présenterons dans un prochain numéro de Fiction *un récit d'Harlan Ellison qui est ce que les Américains appellent un* shocker *(une œuvre destinée à « secouer ») :* Le rôdeur dans la cité à la lisière du monde. *En attendant, voici une nouvelle plus traditionnelle de l'auteur le plus remuant, le plus bouillant, le plus stimulant et le plus controversé de la science-fiction américaine contemporaine. Rappelons que les histoires récentes d'Harlan Ellison paraissent en ce moment régulièrement dans* Galaxie, *et que la dernière en date :* La bête qui criait : amour ! au cœur du monde *(numéro de décembre), texte aussi superbe qu'énigmatique, a remporté le Hugo 1969 décerné aux U.S.A. à la meilleure nouvelle de l'année. Qu'il soit honni ou admiré, Ellison en tout cas ne peut laisser indifférent. Il est là et son œuvre existe, un point c'est tout. Et on n'a pas fini de parler de lui...*

A. D.

CETTE nuit-là, on fêtait le *pachanga* à la Cave. Trois orchestres typiques jouaient à la fois, chacun avec une grosse mamma secouant sa viande en hurlant *Vaya !* Le son était presque tangible, attaque brutale en lamé argent et cor beuglant, épais comme une nappe de brouillard, tenace comme l'odeur du putois. L'obscurité était striée d'éclairs vif-argent lorsque des bouches s'ouvraient sur des dentiers en or et des mots obscènes. Eddie Burma entra en chancelant et dut s'appuyer contre un mur, la bouche pleine du coton épais de la nausée.

La plaie cuisante saignait lentement sur son flanc droit. Le sang commençait à se coaguler ; la chemise collée à la chair n'absorbait plus rien. Il était dans de sales draps, c'était la pure vérité. Impossible d'avoir une blessure pareille sans être dans de sales draps.

Et quelque part dehors, dans la nuit, ils venaient vers lui, ils venaient le chercher. Il fallait contacter quelqu'un. Qui ? N'importe qui. Quelqu'un capable de l'aider, car maintenant seulement, depuis quinze ans que cela durait, Eddie Burma savait enfin par quoi il avait passé, ce qu'on lui avait fait... ce qu'on lui *faisait*... ce qu'on allait certainement lui faire.

Il descendit les quelques marches menant à la Cave et disparut dans la fumée, les odeurs, les ombres mouvantes. Fumée ethnique, odeurs porto-ricaines, ombres pleines d'une sève étrangère. Et, malgré ses forces qui l'abandonnaient, il *absorba*.

C'était là son problème. Il était empathique. Il captait. Il percevait le monde à l'intérieur de lui, à un niveau intime dont la plupart des gens ne soupçonnent même jamais l'existence. Il se sentait concerné. Même ici, dans ce night-club des faubourgs, où l'intensité du plaisir se substituait au vernis glacé des boîtes chic, ici où personne ne le connaissait et ne pouvait donc lui nuire, il sentait battre en lui le pouls de la vie du monde. Son sang se remit à couler.

Il se fraya un chemin à travers la foule, à la recherche d'une cabine téléphonique, des toilettes, d'une alcôve vide où se cacher, à la recherche du ou des inconnus qui pourraient le sauver de la sombre nuit de l'âme qui dérivait inexorablement vers lui.

Il se cogna contre un garçon, moustache à la Pancho Villa, tablier souillé, plateau chargé de demis pression. « Hé, où est le *gabinetto* ? » bredouilla-t-il. Ses mots glissaient dans leur propre sang.

Le garçon porto-ricain le regarda sans comprendre. « *Perdon ?* »

— « Les toilettes, le pissoir, les chiottes, les w.c., l'urinoir. Je perds tout mon sang, où sont les chiottes ? »

— « Ooooh ! » Les yeux du garçon s'ouvrirent enfin. « *Excusado... atavio !* » Eddie Burma lui tapota le bras et s'éclipsa dans la direction indiquée, trébuchant sur deux femmes et un homme sombrement entremêlés dans un box.

Il poussa la porte des toilettes. Un superman pour film cubain sculptait des crans dans sa longue chevelure huilée devant un miroir terni. Il lui jeta un regard méfiant au passage, puis se consacra de nouveau à la topographie de sa coiffure. Burma entra dans le premier cabinet.

Il verrouilla la porte et se laissa tomber sur le siège sans couvercle. Il sortit sa chemise de son pantalon et la déboutonna. Elle était collée à la peau. Il tira doucement et elle se détacha avec un bruit de boue d'où l'on arrache le pied. La plaie courait du pectoral droit à la taille. Elle était profonde. Oui, il était dans de sales draps.

Il se leva, pendit la chemise au crochet fixé à la porte et déroula des poignées de papier hygiénique grisâtre. Il en fit une boule qu'il trempa dans l'eau et en tamponna la blessure. Mon Dieu, *tellement* profonde...

Puis la nausée l'envahit et il se rassit. D'étranges pensées se déroulèrent en lui, et il s'y abandonna.

Ce matin, quand je suis sorti de la maison, mes rosiers étaient couverts de roses jaunes. Cela m'a surpris, car je ne les avais pas taillés l'automne dernier et je croyais que les boutons noircis et desséchés — qui semblaient silencieusement me reprocher ma négligence — empêcheraient toute nouvelle éclosion. Mais, en sortant chercher le journal, je les ai vues là, épanouies, d'un jaune très pâle. Vivantes et fraîches de rosée. Le sourire aux lèvres, j'ai descendu les marches du perron pour prendre le journal. Le parking était de nouveau jonché de feuilles d'eucalyptus mais, particulièrement ce matin-là, cela donnait à ma petite maison perdue dans les collines un air plus gai, plus chaud, plus habité. Pour la seconde fois, sans bien savoir pourquoi, j'ai souri. La journée s'annonçait bien et j'avais le sentiment que tous les problèmes, tous les cas humains dont j'avais la charge — Alice, Burt, et Linda au pied de la colline, tous les êtres mutilés dans leurs émotions qui venaient

me demander secours — commenceraient à s'éclaircir et qu'à la fin de la journée nous serions tous souriants. Sinon, certainement lundi. Au plus tard vendredi.

J'ai ramassé le journal et j'ai enlevé l'élastique, que j'ai jeté dans la corbeille métallique placée au bas des marches, puis je suis remonté vers la maison, respirant avec délices l'air frais du matin et le parfum des orangers en fleurs. Tout en gravissant les marches, j'ai déplié le journal et, avec la brutalité d'une collision sur une autoroute, la fraîcheur du matin s'est écroulée. Je me suis immobilisé, un pied levé vers la marche suivante, les yeux soudain douloureux comme si je n'avais pas fermé l'œil de la nuit.

Le gros titre du journal disait : EDWARD BURMA TROUVÉ ASSASSINÉ.

Mais... Eddie Burma, c'était moi.

Il émergea des souvenirs de roses jaune pâle et de métal tordu sur une autoroute pour se retrouver effondré contre le siège des toilettes, les bras ballants, le sang coulant lentement sur son ventre. La douleur battait, pulsait, frappait son flanc avec une régularité qui le faisait frissonner de peur. Il ne pouvait pas rester là sans rien faire, à attendre la mort, ou à attendre qu'ils le trouvent.

Il savait qu'ils le trouveraient. Il le savait.

Le téléphone. Il pouvait appeler...

Mais qui appeler ? Il devait y avoir quelqu'un. Quelqu'un qui comprendrait, qui viendrait à son secours. Quelqu'un qui ne s'emparerait pas de ce qui restait de lui, comme tous les autres.

Ils n'avaient pas besoin de couteaux.

Comme il était curieux que *celle-là,* la petite blonde aux yeux luisants, ne l'ait pas su. Peut-être le savait-elle après tout, mais elle s'était laissé submerger par le délire d'un instant, sans se contenter de se nourrir de lui, paisiblement, comme les autres. Elle l'avait blessé avec un couteau. Elle n'avait pas fait pire que les autres, mais elle l'avait fait directement, sans raffinements.

Elle s'était servi d'une lame aiguisée. Les autres utilisaient des armes plus tortueuses, plus subtiles. Il avait eu envie de lui dire : « Essaie un couteau émoussé. » Mais elle était trop affamée, trop avide. Elle ne l'aurait même pas entendu.

Il se releva avec peine et remit douloureusement sa chemise, teinte d'une couleur acajou par son sang. Il avait peine à tenir debout.

Avançant lentement, en posant les pieds l'un après l'autre, il re-

tourna à la Cave. Le rythme de *Mamacita Lisa* l'atteignit de plein fouet, comme des mains gantées frappant une paroi de verre. Il s'appuya contre le mur. Il ne voyait que des formes vagues bougeant dans la pénombre. Etaient-ils déjà là ? Non, pas encore. Il n'était pas connu ici. Et comme son essence était affaiblie maintenant qu'il était mourant, personne dans cette foule ne viendrait à lui en témoignant d'un besoin lancinant. Personne ne croirait possible d'étancher sa soif en allant boire à cet homme faible, étendu contre un mur.

Il aperçut une cabine téléphonique près de l'entrée des cuisines et s'engagea dans cette direction. Une fille aux longs cheveux flottants et au regard hanté le suivit des yeux et commença à lui parler, mais il se hâta de s'éloigner avant qu'elle puisse lui dire qu'elle était enceinte sans savoir qui était le père, ou qu'elle souffrait d'une crise d'emphysème et n'avait pas d'argent pour aller chez le docteur, ou que sa mère qui était restée à San Juan lui manquait. Il ne pouvait plus résoudre de douleurs, ne pouvait plus absorber d'angoisses, ne pouvait plus laisser les autres se nourrir de lui. Il lui restait à peine assez de substance pour survivre.

Mes doigts (pensait-il en avançant) *sont couverts des cicatrices de tous ceux que j'ai touchés. La chair se souvient de ces contacts. Parfois, c'est comme si je portais de gros gants de laine faits de toute l'épaisseur de ces souvenirs. C'est comme si cette couche m'isolait, me séparait des hommes. Mais, Dieu en est témoin, cela ne les écarte pas de moi, car ils n'ont aucune difficulté à m'atteindre. Mais moi, cela m'isole d'eux. Souvent, je m'abstiens de me laver les mains pendant plusieurs jours, pour éviter que le savon dissolve les traces de ces contacts.*

Des visages, des voix, des odeurs de gens que j'ai connus ont disparu, mais mes mains en ont conservé le souvenir, couche après couche d'imposition des mains. Est-ce tout à fait normal ? Je ne sais pas. Il faudra que j'y réfléchisse longuement, lorsque j'aurai le temps.

Si j'en ai jamais le temps.

Il parvint à la cabine téléphonique et mit très longtemps à extraire une pièce de monnaie de sa poche. Il composa le numéro d'un homme en qui il pouvait avoir confiance, un homme qui pourrait l'aider. Il se souvenait de lui maintenant et savait qu'il était son seul espoir de salut.

Il se souvenait de l'avoir vu en Georgie lors d'un meeting reli-

gieux, vrai cirque ambulant, dans le hurlement des !A!L!L!E!-L!U!I!A! sortis de bouches noires et de bouches rouges tendues vers le dieu sur l'estrade. Il se souvenait de lui, exhortant la foule, en bras de chemise :

— « Allez au Seigneur, avant qu'*Il* aille vers *vous* ! Cessez de souffrir de vos péchés cachés ! Portez votre vérité à bout de bras et donnez-moi les ordures que recèle le cloaque de votre âme ! Je vous laverai dans le sang de l'Agneau, dans le sang du Seigneur, dans le sang de la vérité de la Parole ! C'est la seule issue ; le jour glorieux ne viendra que lorsque vous aurez purgé et nettoyé votre esprit ! Je peux vaincre les douleurs qui bouillonnent dans le puits sans fond de vos âmes ! Ecoutez-moi, doux Dieu, écoutez-moi... Je suis votre bouche et votre langue, votre gorge et la trompette qui proclamera votre délivrance dans les Cieux ! Le mal et le bien, la douleur et la peine, sont tous miens. Je peux les porter et les extraire de votre esprit, de votre âme et de votre corps ! Le lieu est ici. Je suis le lieu. Donnez-moi votre peine ! Le Christ le savait, Dieu le sait, *je* le sais et maintenant c'est à *vous* de le savoir ! Le mortier et la truelle, la brique et le ciment composent le mur de votre besoin! Laissez-moi abattre la muraille, laissez-moi tout entendre, laissez-moi pénétrer dans vos esprits et prendre vos fardeaux ! Je suis la force, je suis l'oasis... venez boire à ma force ! »

Et les gens s'étaient précipités vers lui, sur lui, comme des fourmis rongeant un cadavre d'animal. Puis les images du meeting religieux s'effacèrent pour faire place à des images de bêtes sauvages déchirant de la chair, de bandes de vautours fondant sur de la charogne, de hordes de petits poissons aux dents aiguës se précipitant sur une masse animale sans défense, de mains, de mains et de dents s'enfonçant dans de la viande.

Le numéro était occupé.

Encore occupé.

Cela faisait près d'une heure qu'il faisait et refaisait le même numéro, et celui-ci était toujours occupé. Des danseurs aux visages couverts de sueur avaient voulu se servir du téléphone ; Eddie Burma leur avait expliqué hargneusement que cétait une question de vie ou de mort, et ils étaient allés rejoindre leurs partenaires après l'avoir injurié. Mais la ligne était toujours occupée. Il vérifia le numéro dans l'annuaire et il comprit que, pendant tout ce temps, il s'était appelé lui-même. Oui, ce numéro serait toujours, *toujours*, occupé, et la haine irraisonnée qu'il ressentait en-

vers l'homme qui ne répondait pas était en fait dirigée contre lui-même. Il s'était appelé lui-même et il se souvint aussi qu'au meeting religieux, c'était lui qui avait sauté sur la plate-forme pour exhorter tous ceux qui souffraient à guérir en s'abreuvant à son essence. Oui, il se souvenait, et sa peur était pire qu'il n'aurait pu l'imaginer. Il courut se réfugier aux toilettes, pour attendre qu'ils le trouvent.

Eddie Burma, caché dans les latrines d'une ténébreuse boîte appartenant aux bas-fonds d'un univers qui l'avait élu pour participer de sa réalité. Eddie Burma était un individu. Il avait une substance, un corps. Dans un monde peuplé d'ombres, de présences fantomatiques et d'yeux pâles et froids comme la chair morte de la lune, Eddie Burma était une personne *réelle*. Il était né avec la faculté de dépendre de son temps, avec une nature électrique que certains nomment *charisma* et d'autres simplement chaleur. Il ressentait profondément les choses. En traversant le monde, il contactait, et il était contacté.

Son existence avait été malheureuse, parce qu'il était non seulement extroverti et grégaire, mais réellement intelligent, doté d'une imagination féconde, plein d'humour, et qu'il savait écouter. Pour toutes ces raisons, il était passé par les stades de l'exhibitionnisme et de la recherche des applaudissements avant d'atteindre un état où sa réalité fût assurée, fût vraiment à lui. Lorsqu'il entrait quelque part, les gens le sentaient. Il avait un visage. Pas une image, un substitut de vie qu'on projette sur les gens, mais une authentique réalité. Il était Eddie Burma, rien qu'Eddie Burma, et on ne pouvait le confondre avec personne d'autre. Il suivait sa voie, et ceux qui le voyaient ne l'oubliaient plus. Il était un personnage mémorable, l'un de ceux dont les hommes qui n'ont pas de vie propre aiment à parler. Son nom apparaissait toujours dans les conversations : « Sais-tu ce qu'Eddie a fait ? » ou « Devine ce qui est arrivé à Eddie ? » Et chacun savait de qui il était question.

Eddie Burma n'avait rien d'irréel, car la réalité était bien assez vaste, dans un monde où la plupart de ceux qu'il rencontrait étaient dénués d'individualité, de personnalité, d'existence propre.

Mais il payait cela du prix de sa propre perte. Car ceux qui ne possédaient rien venaient à lui et, tels des habitants des ténè-

bres, ils se nourrissaient de lui. Ils buvaient sa vie. C'étaient des succubes, qui le drainaient de son énergie psychique. Mais Eddie Burma en avait toujours plus à donner. Et pourtant le fond de ce puits apparemment inépuisable avait fini par être atteint. Tous ceux dont il endossait les malheurs, dont il essayait d'organiser les vies en déroute, tous les rapaces qui rampaient à travers les cendres de leur non-existence pour venir souper à sa table, pour soulager la soif de leur vide intérieur... tous ceux-là avaient pris leur part.

Et maintenant, Eddie Burma chancelait à travers les derniers instants de sa réalité, avec les sources de son être presque entièrement taries. Et il les attendait, ses problèmes humains, ses enfants difficiles, ils attendaient qu'ils viennent tous l'achever.

Eddie Burma comprenait soudain qu'il vivait dans un monde vraiment *affamé*.

— « Hé ! Vous allez pas rester là des heures ! » La voix résonnante s'accompagnait de coups frappés à la porte.

Eddie se releva en tremblant et défit le verrou, s'attendant à voir l'un d'eux apparaître. Mais ce n'était qu'un ivrogne qui voulait se soulager de sa bière ou de son vin. Eddie trébucha en sortant et faillit lui tomber dans les bras. Lorsque le Porto-Ricain éclatant de santé vit le sang et la pâleur mortelle de son teint et de ses yeux, il se radoucit.

« Hé... ça ne va pas, *amigo ?* »

Eddie lui sourit, le remercia du souci qu'il se faisait pour lui et sortit des toilettes. La Cave était toujours aussi bondée, toujours aussi tonitruante, et Eddie comprit soudain qu'il ne pouvait pas *les* laisser découvrir cet endroit, avec tous ces gens intensément occupés à vivre. Parce que ce serait pour *eux* un cadeau du ciel, et ils pomperaient la vie de la Cave comme ils avaient pompé la sienne.

Il trouva une sortie de secours et se retrouva dans la nuit sans lune, dans la ville aussi étrangère qu'une caverne à dix mille mètres sous terre ou que l'étrange courbure d'une autre dimension. Cette ruelle, cette ville, cette nuit auraient pu être la Transsylvanie ou la face cachée de la Lune ou le fond d'une fosse océane. Il avança en vacillant, et il pensait...

Ils n'ont pas de vie à eux.

Oh ! ce monde empoisonné, comme je le vois clairement main-

tenant. Ils ne possèdent que les ombres d'autres vies, et même celles-là ne sont pas toujours réelles *— vies de stars, de héros de fiction, clichés culturels. Alors, ils viennent m'emprunter, sans avoir jamais l'intention de rendre ce qu'ils prennent. Et nul taux d'intérêt ne pourrait être plus élevé. C'est ma vie. Ils me lappent, ils arrachent des morceaux de moi. Je suis le champignon que trouve Alice, avec les mots* MANGE-MOI *inscrits en rouge vif sur ma conscience. Des succubes se gorgeant de mon âme. Parfois, je pense que je devrais aller nourrir ma personnalité à quelque source mystique. Je suis fatigué. Si fatigué.*

Dans cette ville, il y a des gens qui ne vivent que de l'énergie vitale prise à Eddie Burma. Ils avancent mécaniquement, avec des sourires semblables au mien, avec des pensées que je leur ai transmises comme des vêtements usagés dont on fait cadeau à des parents pauvres, avec des gestes, des expressions et des mots qui furent les miens et qu'ils ont fait adhérer aux leurs. Je suis un puzzle dont ils ne cessent de voler des fragments épars. Et maintenant, je ne représente plus rien ; je suis incomplet, incapable de maintenir la cohésion de l'image ; ils en ont trop pris.

Tous ceux qu'il connaissait étaient venus à sa réception. Ceux qu'il croyait ses amis, et ceux qui se servaient de lui comme sorcier, guru, psychiatre, mur des lamentations, père confesseur, dépositaire de leur maux et de leurs manques. Alice qui avait peur des hommes et trouvait en lui une dernière raison de croire qu'ils n'étaient pas tous des bêtes. Burt, le petit caissier du supermarché, qui bégayait et se sentait rejeté avant même qu'on le rejette. Linda qui voyait en lui un intellectuel auquel elle pouvait confier toutes ses théories de l'univers. Sid, raté de cinquante-trois ans. Nancy, que son mari trompait. John qui voulait devenir avocat mais qui n'y arriverait jamais parce qu'il était trop obsédé par son pied bot. Et tous les autres. Et les nouveaux qu'ils ne cessaient de lui amener. Tant d'inconnus qu'il n'avait encore jamais vus. En particulier la jolie petite blonde aux yeux luisants qui lui avait jeté des regards affamés.

Dès le début de la soirée, il avait vu que quelque chose n'était pas normal. Ils étaient venus trop nombreux, cela dépassait ses capacités... Et tous l'écoutaient raconter une histoire qui lui était arrivée lorsqu'il était allé à La Nouvelle-Orléans en 1960, avec Tony, dans la Corvette. Ils avaient attrapé une pleurésie parce que

la capote n'était pas bien fermée et qu'ils étaient tombés sur une tempête de neige dans l'Illinois.

Ils étaient tous suspendus à ses paroles, comme du linge séchant à un fil, comme des guirlandes de lierre. Ils buvaient ses paroles comme des créatures affamées suçant la moelle d'un os. Ils riaient et le regardaient avec des yeux trop brillants...

Peu à peu, Eddie Burma avait senti ses forces diminuer. Sa lassitude croissait à mesure qu'il parlait. Il avait déjà ressenti la même chose au cours d'autres réunions, sans jamais parvenir à identifier le phénomène.

Mais, ce soir-là, ses forces n'étaient pas revenues. Ils ne cessaient de le regarder, de se *nourrir* de lui. Il avait fini par leur dire qu'il avait besoin de sommeil et qu'ils devaient rentrer chez eux. Mais ils l'avaient supplié de leur raconter une anecdote de plus, avec son parler savoureux et ses gestes éloquents. Et Eddie Burma avait commencé doucement à pleurer. Il se sentait comme si on lui avait ôté ses os et ses muscles, comme s'il ne lui restait plus qu'une mince et élastique couche protectrice prête à céder d'un instant à l'autre.

Il s'était levé pour partir, mais ils s'étaient faits plus insistants, exigeant, ordonnant, disant des mots désagréables. Et puis la petite blonde s'était avancée et lui avait donné le coup de couteau, et tous les autres arrivaient derrière elle. Dans le tumulte, tandis que ses amis et connaissances se battaient entre eux pour arriver jusqu'à lui, il avait réussi à s'enfuir, accompagné de la douleur cuisante qui rampait à son flanc, là où elle l'avait frappé. Il s'était enfui dans les bois proches de sa maison, avait traversé le canal, gagné la route, arrêté un taxi, puis était arrivé en ville...

*Voyez-moi ! Voyez-*moi, *je vous en supplie ! Ne venez pas simplement pour prendre, pour vous baigner dans ma réalité, pour vous purifier dans ma présence. Restez, qu'une partie de votre crasse reste collée à moi. Je me sens pareil à un homme invisible, à un abreuvoir, à une table surchargée de confiserie... Oh ! mon Dieu, est-ce une pièce dont je suis la vedette involontaire ? Comment faire pour quitter la scène ? Quand le rideau s'abaissera-t-il ? N'y a-t-il donc personne pour l'abaisser ?...*

Pareil à un guérisseur, je fais ma tournée. Chaque jour, je passe quelques moments avec l'un d'entre eux. Avec Alice, ou

Burt, ou Linda au pied de la colline, et chacun me prend quelque chose. Oui, mais ils ne me donnent rien en échange. Ce n'est plus du troc, c'est du vol. Et le pire est que je devais le vouloir. *Je les ai laissés me voler. Quel besoin malsain leur a donné accès à mon âme? Même les rats laissent quelque chose lorsqu'ils viennent voler. Je me satisferais de n'importe quoi : la plaisanterie la plus usée, l'anecdote la plus insignifiante, la pensée la plus rabâchée, la plus odieuse confession... n'importe quoi! Mais non, ils viennent simplement s'asseoir ici et me regardent bouche bée, et leurs oreilles m'écoutent si complètement qu'ils vident mes mots de leur couleur et de leur parfum... C'est comme s'ils* rampaient en moi. *Je ne peux plus supporter cela. Je ne peux plus...*

La ruelle était bloquée par des ombres mouvantes.

Burt le caissier était là, et Nancy et Alice et Linda. Sid le raté, John qui marchait en roulant des hanches. Et le docteur, le réparateur de juke-boxes, le marchand de pizzas, le vendeur de voitures d'occasion, le ménage à quatre, le danseur de la discothèque... Tous. Et ils l'attendaient.

Pour la première fois, il remarqua leurs dents.

Un moment interminable passa avant qu'ils arrivent à lui, un moment silencieux et éternel comme la pourriture qui ronge ce monde. Non, Eddie Burma ne se prenait pas en pitié. Ce n'était pas seulement que les cannibales s'étaient nourris de lui toutes les années, toutes les heures, toutes les minutes de sa vie.

En ce moment éternel, il prit douloureusement conscience qu'il les avait laissés faire. Il n'était pas meilleur qu'eux. Différent, voilà tout. Ils se nourrissaient, et il était la nourriture. Aucun des deux rôles n'était plus noble que l'autre. Il avait *besoin* de leur adoration et de leur admiration. Il avait *besoin* de l'amour et de l'attention de la foule, de cette adoration simiesque. Et cette pensée fut pour Eddie Burma comme un avant-goût de la mort. C'était la mort de l'ignorance qu'il avait de lui-même, le massacre de son innocence. Avant, il avait été conscient, à un niveau sous-jacent, de toutes les choses remarquables qu'il accomplissait.

Et c'était cette conscience qui les attirait, qui les poussait à venir se nourrir. Puis l'orgueil, la prétention, l'ostentation étaient nés en lui, faisant de lui une chose vide de substance, dénuée de réalité. Et s'il existait une chose dont ses acolytes ne pouvaient

certainement *pas* se nourrir, c'était bien un homme poseur, faux, *vide.*

Et ils venaient le drainer, l'assécher définitivement.

Le moment éternel parvint à son point culminant, et ils l'écrasèrent sous leur poids, et ils commencèrent à se nourrir.

Lorsque ce fut terminé, ils le laissèrent dans la ruelle pour aller chercher ailleurs.

Les vampires, ayant vidé le réceptacle de vie, partaient en quête d'autres artères palpitantes auxquelles puiser.

Traduit par Frank Straschitz.
Titre original : Try a dull knife.

DANIEL

WALTHER

La nuit du grand serpent

Je voudrais pas crever
Avant d'avoir goûté
La saveur de la mort...
BORIS VIAN

QUAND je regarde « en bas », je vois la planète verte et bleue lovée dans des océans de gaz fluide, et quand je tourne la tête vers le « haut », le ciel m'apparaît à la fois noir et doré avec, au loin, le flamboiement du soleil hérissé comme une bête tapie et prête à mordre... Je suis seul... Beaucoup de gens diraient — mais personne n'est plus là pour le dire ! — que chacun est seul « dans la vie ». C'étaient des phrases que les gens aimaient à vous répéter tout le temps de votre existence, du temps où la vie existait encore à la surface de la Terre... J'en suis toujours à me demander pourquoi moi, *moi seul*, suis encore vivant, mais les choses ne sont jamais toutes simples : je suis vivant et je

regarde la vieille planète qu'on appelait la Terre avec ses océans, ses brumes et ses continents émergés et je me dis : tous, tous sont morts là-dessus et moi je reste seul, sans personne, sans humaine compagnie... Les autres hommes — car il doit bien rester quelques survivants — sont partis très loin, vers les autres planètes, vers des étoiles lointaines, brouillant les pistes derrière eux. Quand ils reviendront, ils ne trouveront plus que des ruines et des ossements et des avoines folles et ils s'arrêteront ici sur cette île de l'espace, ils me trouveront et ils me demanderont :

— « Que sont-ils devenus là-en bas ? »

Et je répondrai :

— « Ils se sont entre-tués ! »

Ils me poseront cette question à condition qu'il demeure encore quelque chose de moi. Oh ! mon Dieu ! Il me reste un espoir insensé ! Qu'ils arrivent dans leurs machines volantes et me tirent de ma geôle de métal !

« Ils se sont entre-tués, » dirai-je.

Et ils hocheront la tête. Ils comprendront qu'ils ont perdu et la vie et la mort douce parmi leurs semblables, la mort familière qui a le bon goût de la cendre, qui a le mauvais goût de la mort. La mort sans attaches, c'est doublement terrible.

Je me trouve ici presque à toucher la Terre, sur un satellite artificiel, une vieille chose oubliée que je gardais pour la forme et pour le prestige avec quelques-uns de mes semblables qu'un vent de folie a poussés au suicide ! Ils se sont tous tués. Les uns en se jetant dans l'espace comme l'on va se noyer par désespoir dans la mer, d'autres en s'ouvrant les veines, quelques-uns en absorbant du poison. Myra, l'adorable Myra, une des sept femmes de notre équipe, s'est contentée de quadrupler la dose de calmants-somnifères que nous gobions chaque fois que la nervosité et la claustrophobie prenaient le dessus.

De la station de contrôle, la Terre m'apparaît toute proche.

Le relais spatial est devenu grâce à moi le musée de la mort. J'ai lancé au-dehors des gaffes articulées et j'ai ramené dans la chaleur du vieux cocon de métal les corps gelés de mes camarades. Les autres, je les ai mis en hibernation dans des bacs semblables à de grandes baignoires luisantes. J'ai réservé un sort particulier aux sept femmes qui fort heureusement — et selon une millénaire habitude de coquetterie féminine — ont préféré le poison à d'autres méthodes pour se jeter dans l'au-delà. Je les ai piquées pour les faire durer un peu et afin que leur corps soit préservé

pour un temps de la rigidité cadavérique. Mais combien de temps dureront-elles, images dolentes et glacées, ultimes merveilles piquées comme des papillons morts au sein de leur immuable silence ?

Je partage ma journée entre de monotones tournées d'inspection, la contemplation de la Terre sur l'écran panoramique, les repas en conserve — variés, certes, mais terriblement ennuyeux — et les visites furtives aux dames également en conserve. J'en choisis chaque fois une autre, jamais deux jours de suite la même, c'est une convention que j'ai passée avec moi-même...

Je n'ai pas conscience d'être pervers. La compagnie des femmes m'évite de sombrer dans la déraison. Je joue avec elles longtemps et je leur dis toutes les paroles de l'amour, les plus douces, les plus tendres, les plus tristes, les plus osées, les plus cruelles et les plus passionnées. En fait, je ne puis me résoudre à croire qu'elles sont « réellement » mortes. Quand je me parle d'elles, je me dis « les belles endormies » et je me souviens de toutes leurs caractéristiques physiques. J'écoute parfois les enregistrements que je possède d'elles... Bien sûr, ce ne sont là que des rapports techniques sur le fonctionnement des machines de bâbord et de tribord, mais je me complais à noter les plus infimes inflexions de leur voix. Et les belles endormies se réveillent, se remettent à vivre, à agir. Je me souviens de bribes de leur passé, de leurs rapports avec les camarades de la base, des idylles qui s'étaient peu à peu nouées en attendant la relève. Parfois, je me dis avec un peu d'orgueil que je possède pour un temps ce que les hommes les plus pervers rêvent dans leurs rêves les plus fous : une pléiade de femmes toujours consentantes, prêtes à assouvir les moindres caprices de leur maître... une femme pour chaque jour de la semaine.

Mais, Dieu du ciel, est-ce bien moi qui parle ?

... J'ai résolu et décidé de me plier aux règles du temps jadis en vigueur sur Terra. Pour ce faire, je me fie à l'horloge automatique du satellite artificiel. Je me lève à 7 h 30, je déjeune à 12 h 30, je dîne à 19 h 30 et je vais rejoindre une de mes maîtresses à 21 h ou à 21 h 15. Mais bien sûr je ne fais pas « ça » avec elles chaque soir ! Grâce à de patients découpages dans les bandes magnétiques, j'ai réussi à fabriquer de bric et de broc un enchaînement de questions et de réponses et je poursuis avec mes belles endormies des dialogues qui me donnent l'illusion de leur survie. De toutes, c'est Myra qui est ma favorite. Il faut dire qu'elle a conservé jusque dans la mort une incroyable jeunesse,

une prenante et tragique beauté qui m'apparaît de plus en plus fascinante. Je m'étends à côté d'elle et je m'évertue à lui expliquer que j'ai toujours été profondément épris d'elle, bien avant de devenir son amant à son insu. De son vivant, elle en préférait un autre avec lequel elle partageait régulièrement sa cabine et je vous laisse imaginer ma jalousie et... Evidemment, elle m'appartient comme elle n'a jamais appartenu à personne auparavant, mais je ne puis m'empêcher de me sentir tout de même frustré ! Ah ! si, au lieu de se tuer bêtement, elle m'avait attendu ! Je pourrais à présent donner libre cours à mon amour, à ma passion, déballer enfin toutes ces choses que j'ai traînées derrière moi. Oh ! mon Dieu, ce que j'ai dû endurer, du temps que nous vivions tous ensemble dans cette coque de métal qui est devenue ma prison peut-être pour toujours... Je voyais Myra chaque jour et chaque jour ma faim d'elle grandissait. La promiscuité, le voisinage de son amant, tout cela n'était pas fait pour calmer mes angoisses. C'était à l'époque où les hommes de la Terre allaient lentement mais sûrement vers leur fin : nous recevions quotidiennement des messages laconiques mais significatifs que nous classions avec soin, mais tout cela était lettre morte pour moi. Je voulais cette femme et le reste me laissait indifférent.

Ils avaient tous une certaine manière intolérable de me mettre de côté, de m'exclure de leurs conversations, et pourtant je me savais plus intelligent, plus doué qu'eux ! Les femmes me traitaient presque avec mépris, elles jacassaient d'un bout à l'autre de la table dans le réfectoire fonctionnel sous les lumières tamisées de l'éclairage indirect. Ah ! comme ils avaient tous l'air sûrs d'eux-mêmes, drapés dans leur fichue santé mentale ! Et quand les choses s'étaient gâtées, lorsque des appels affolés nous étaient parvenus de la surface de la planète et que nous avions observé les éclatements des bombes aux quatre coins de la Terre, quand nous avons eu la certitude qu'une éternelle solitude nous était impartie, qu'avaient-ils fait ? Au lieu de profiter de l'occasion et de se retrancher dans le nirvâna que nous étions sans doute en droit d'attendre, ils avaient tous mis un point final à leur existence. Tous sauf *moi* !

Et *moi*, j'attends que les égarés reviennent, que reviennent ceux qui sont partis vers des soleils aux noms fabuleux, vers des astres ruisselants de sortilèges. S'ils reviennent jamais ! Car qui peut présager les pièges que tendent l'espace et le temps aux cosmonautes, aux plongeurs fous des océans interstellaires ?

...Elles jacassaient d'un bout à l'autre de la table, dans le réfectoire fonctionnel, toutes les sept... Maintenant elles sont étendues dans leurs cabines respectives et elles attendent le processus de pourrissement qui balayera jusqu'à leur souvenir et que j'essaye de ralentir tant bien que mal à force de piqûres... Mais combien de temps cela pourra-t-il durer encore ? Mes pauvres chéries mortes, glacées, si tendres pourtant, si compréhensives...

Myra est couchée sur le bat-flanc, pas du tout raide comme la mort mais plutôt détendue et presque souriante. Du temps de son vivant, elle ne se défaisait jamais de cette manière de sourire qui me mettait si mal à l'aise.

Myra est couchée sur le bat-flanc et je suis allongé à côté d'elle. Une terrible tristesse me mord le cœur. Depuis quelques jours, j'ai l'impression que la station tout entière est remplie de bruits et de craquements, comme si la mort et la décomposition s'acharnaient de toutes leurs dents sur les membrures du satellite, disloquaient les fines ramures de métal, les délicates nervures d'entretoises. Ou ne seraient-ce pas plutôt les miasmes de putréfaction qui me parviennent de la Terre sans hommes ?

Qu'importe ! La Terre ne saurait vraiment mourir. Elle continuera de tourner autour du Soleil semblable à un gros chien hirsute et querelleur et, quand les orages magnétiques et les tempêtes radioactives se seront calmés, tout recommencera depuis le début. C'est à cela que je dois m'efforcer de penser, à cela et à rien d'autre.

Je regarde Myra : Myra, admirable, merveilleuse Myra, ma possession et mon désespoir, mon rêve et ma mort. Myra la blonde, la soyeuse, la sensuelle. Myra qui rêve son dernier rêve dans la solitude de la cabine. J'avance la main et je touche son épaule. Je crois sentir trembler sa chair et voir frémir ses lèvres. J'ai peur.

La coursive luit doucement. Il est 14 h 45. J'ai devant moi un long après-midi et un soir plein d'appréhension. J'ai inscrit sur mon livre de bord :

Le 17 novembre 2102.

D'étranges rumeurs circulent dans la station... A part cela rien à signaler.

... Je vais aller voir le commandant et je vais tenter de l'interroger. Sa voix rauque, autoritaire, me donne l'impression qu'une puissance tutélaire m'accompagne à travers les jours et les nuits également sombres de l'espace. Le commandant a été le premier à apprendre le drame et il avait essayé d'apaiser le vent de panique qui avait soufflé sur l'équipage du satellite artificiel. Puis, atteint de la même folie suicidaire que les autres, il s'était tranché les veines des poignets. Il était mort en me demandant ce que j'attendais pour faire comme les autres. Je lui avais fourni de vagues explications dont il n'avait pas entendu le tiers, car il avait poussé un cri d'enfant au berceau et la vie l'avait quitté brusquement.

Je branche le magnétophone et je demande au commandant :
— « Quels sont les ordres ce matin ? »

— « Tâchez de vous grouiller un peu, Martinson, et vous aussi, Gorodinsky. Il faut que ça saute ! »

Le commandant voulait toujours que « ça saute » et que l'on remue beaucoup d'air, que l'on se donne du mouvement. C'était parfaitement inutile mais il était persuadé que cela nous empêchait d'avoir des pensées moroses.

— « Commandant, il y a un vaisseau qui approche de la station. Il va nous croiser dans quelques minutes... »

— « Nom de Dieu ! Il faut lui faire des signaux ! Nom de Dieu, que c'est lent ! *Que c'est lent !* Est-ce qu'il vous faut deux heures pour enfiler vos combinaisons ? »

Je regarde le visage immobile du commandant et j'écoute ses hurlements et soudain je suis pris de nausée. Je comprends que toutes ces feintes et ces niaiseries ne sont plus de mise. Je sors du poste de commandement et je claque la porte derrière moi.

Dans la coursive les murs luisent vaguement et une légère trépidation, presque insensible, m'apprend que les stabilisateurs fonctionnent à plein régime. D'ailleurs, il n'y a aucune raison pour qu'il en aille autrement. Ils peuvent « tourner » ainsi jusqu'à la fin des temps ou tout au moins jusqu'à la fin du temps qui me reste à vivre. Si je le désirais, je pourrais faire en sorte que la base spatiale sorte de son orbite, traverse l'atmosphère terrestre et aille s'écraser sur la surface ravagée de la planète. Mais je suis

persuadé que les hommes de l'espace reviendront et me tireront de ma prison. J'aurai pas mal de choses à leur raconter.

Maintenant je me trouve dans la partie la plus extérieure de la station. La station a la forme d'une grande roue ou d'un volant de vieille automobile du temps où les automobiles ne roulaient pas encore toutes seules. Nous ne nous rendions jamais en ces lieux avant la catastrophe, car le commandant nous l'avait *formellement interdit*. Pour donner une idée des dimensions de la base orbitale, je dois dire que je mis près d'une demi-heure pour atteindre les couloirs extérieurs. Les trépidations du noyau central y étaient à peine perceptibles. Elles étaient plus du domaine de mon imagination que de celui de la réalité. J'avais conscience d'avoir entrepris une sorte de long voyage vers des terres inexplorées. C'était un peu farfelu quand on s'avisait de penser que l'univers illimité s'étendait autour de moi.

Ce fut là, au milieu du couloir extérieur, grand serpent éternellement lové sur lui-même, que je perçus le *bruit* et que je respirai l'*odeur* !

Le *bruit* d'abord... c'était comme un halètement sourd de géant endormi ou de femme aux confins de l'orgasme. Déchirant !

L'*odeur* ensuite... musquée, pénétrante, avec un picotement de poivre et de canelle mêlés, avec un relent de sueur et d'autre chose de plus indéfinissable. Jour de Dieu ! J'aurais juré qu'une bête inconcevable hantait ces espaces interdits par les ordonnances apparemment arbitraires du commandant.

Naturellement je ne portais pas d'armes. C'était défendu. Les armes étaient enfermées dans un coffre dont le commandant détenait la clef. Des yeux, instinctivement, je cherchai un endroit où me tapir, me dissimuler... mais mon regard ne rencontrait que la lisse luminescence du corridor. Je courus tout droit devant moi, sans réfléchir, cherchant désespérément l'orifice d'un couloir transversal. Seigneur ! Retrouver la chaleur du noyau central, les masques figés de mes camarades et mes belles endormies, me saouler de leurs paroles creuses et de vin vitaminé ! Courir à m'en faire crever le cœur ! Mais le macabre plaisantin qui veillait sur l'espace et le temps semblait avoir escamoté la formule qui permettait de revenir en arrière. Le couloir baignait dans une lumière bleue, uniforme et sans nulle faille. Le grand serpent avait refermé ses anneaux sur moi, s'amusait de ma terreur, se complai-

sait à m'affoler davantage encore avant de m'enserrer jusqu'à m'étouffer.

Le bruit martelait toute la longueur du couloir et l'odeur montait comme d'une fleur éclatée! Jour de Dieu! Ce bruit et cette odeur! Du poivre, du sang, du feu, dix mille épées entrechoquées et des halètements fous remplissant tout le ventre de la station! Jour de Dieu! Des gémissements au bord du délire d'amour et de mort!

...Au milieu même du corridor naquit une jungle — un tentacule végétal balaya férocement toute une iridescence malsaine — je m'arrêtai net, les tempes pilonnées par des roulements de tam-tam et des éclatements de cymbales, les yeux martyrisés par des milliers d'arcs-en-ciel flamboyants. La *malemort*, j'en étais certain, me tenait au ventre avec des crocs de chien enragé! Une malédiction, oui, je dis bien une malédiction, pesait sur les couloirs extérieurs qui bâillaient sur une autre dimension, dans un autre monde... Une touffeur comme il en règne dans les serres ou dans les pavillons des jardins zoologiques, mi-animale mi-végétale, m'environna, me souleva le cœur. Le couloir était rempli d'un indicible grouillement, de bruits de déglutition, de sifflements et de souffles saccadés, et j'eus la révélation du comble de l'horreur. J'eus conscience *de la tangible réalité de l'enfer*!

Je jetai un regard derrière moi mais, derrière moi, il n'y avait plus rien... que la nuit de l'espace. C'était comme si l'on avait tranché le corridor en deux d'un gigantesque coup de hache, comme si je voyais le fourmillement des étoiles à travers une épaisse vitre qui constituait l'ultime rempart contre le vide et l'innommable froid du dehors. *J'étais la proie des ténèbres extérieures!*

Le temps d'un battement de cœur, je résolus que j'étais fou et que je me déplaçais dans un monde de phantasmes, que tout ce que je voyais ou croyais voir n'était que la projection morbide, la cristallisation de mes obsessions. Je fermai les yeux, décidé à chasser de ma tête tous ces sortilèges et ces hallucinations.

Quand j'osai à nouveau soulever les paupières, je vis une lanière verte munie de longues épines noires bondir vers mon visage. Je rompis vivement de deux pas, et la masse sombre aux terribles crochets balaya l'air à quelques centimètres à peine de mon visage. Il me fallait à présent traverser l'enfer, car hésiter davantage pouvait me coûter cher. Dans la profondeur de l'impossible jungle m'attendait tout un orchestre de démons impa-

tients. Toute fuite m'était interdite : derrière moi il y avait le froid mordant de l'espace et la perspective d'être transformé en statue de pierre. Un ruissellement de cristal incendia le couloir et je me couvris le visage de mes mains. Des présences vivantes guettaient, haletantes, sûres que dans quelques secondes elles pourraient me dévorer. N'est-ce pas, *en réfléchissant bien*, cette situation était impossible. Je devais être en proie à la maladie, à la folie, au délire de la fièvre. Le contact incessant des morts m'avait ôté la raison !

Je traversai en courant une sorte de magma bouillonnant, au sein duquel d'immenses gueules édentées vomissaient une marmelade infâme, et je sentais mes pieds chuinter dans des matières écœurantes, dans une espèce d'humus visqueux qui me semblait doué d'une vie démentielle. Des lèvres molles s'accolaient à mes membres, me couvrant de baisers répugnants. Des voix plaintives et affamées psalmodiaient d'incohérentes suppliques. Par terre rampaient des choses molles, lancées à ma poursuite, qui tentaient vainement de s'accrocher à mes jambes. Même lorsque j'eus réussi à traverser sain et sauf le cauchemar végétal, elles n'abandonnèrent pas tout de suite l'espoir de me rattraper. Fou de rage, j'usai mes dernières forces à les piétiner : elles crevaient comme d'effroyables outres en crachant une sorte de bave d'où montait une odeur pestilentielle.

Avec des sanglots de désespoir, je cherchai l'entrée d'un couloir transversal, torturé par la peur de courir si longtemps que j'en reviendrais sur mes pas pour retomber dans les griffes de la jungle vivante.

Le commandant connaissait-il le secret des couloirs extérieurs ? Se pouvait-il que...

Le dieu cruel qui pousse les pions sur l'échiquier de l'espace et du temps daigna trouver que mon supplice avait suffisamment duré et me dévoila une porte, contre laquelle je me jetai de tout mon poids : elle était ouverte.

Je retrouvai la compagnie rassurante de mes chers cadavres.

... claque des dents de fièvre... ai repéré plusieurs taches lumineuses dans le ciel...

Des altérations se sont produites sur les traits de plusieurs de mes compagnons, et je sens que le temps n'est plus loin où je

demeurerai seul. La transformation sournoise des femmes m'effraie tout particulièrement, car que deviendrai-je sans elles ? Leur rassurante proximité est mon unique rempart contre la folie. Je ne quitte guère Myra des yeux. Que les autres tombent en poussière, passe encore, mais je ne puis me résoudre à perdre Myra parce qu'elle est tout ce qui me reste de la Terre, de la vie, de mon passé. Oh ! non, pour rien au monde je ne voudrais la perdre ! C'est intolérable : je suis couché là, près d'elle, et je la serre convulsivement dans mes bras, me répétant que si je la réchauffe à ma chaleur, elle demeurera plus longtemps « vivante ». Je sais que si elle me « quitte »... Ma chère, ma tendre, ma consentante Myra, ne m'abandonne pas !

Parce que, lorsque je songe aux saletés qui guettent là-bas, dans le couloir extérieur, j'ai bien envie d'en finir, de...

Mais il y a ces lueurs dans le ciel. En consultant la liste de passage des astronefs, j'ai découvert qu'il s'agissait peut-être d'un groupe de vaisseaux légers partis il y a six mois pour Proxima Centauri. A quelques « jours » près, les dates pourraient correspondre. Il n'y a guère longtemps qu'ils sont sortis de l'hyperespace et, si mes calculs sont exacts, ils atteindront les parages du satellite artificiel dans une dizaine d'heures.

Il faudra que je les prévienne qu'ils ne s'avisent pas de se poser sur la Terre. Mais comment leur faire comprendre ce qui se passe à bord de la station spatiale ?

Ma décision est prise. Je vais m'armer d'un brûleur et je vais aller griller le monstre dans sa tanière. Je ne veux laisser ce travail à personne d'autre. C'est une affaire entre cette « créature » et moi... Que Dieu me vienne en aide, car ne suis-je pas semblable à saint George partant combattre le dragon ? Oui, mais moi je connais pas la fin de l'histoire... même si mon brûleur peut sembler plus efficace qu'une épée trempée dans la consolation de la foi.

Je referme doucement le coffre où le commandant a soigneusement remisé son arsenal. J'ai choisi le modèle le plus récent, à tir facilement réglable, car je ne veux pas risquer d'endommager les parois de métal qui séparent les couloirs extérieurs du vide mortel. Avant de quitter le poste de commandement, j'actionne les signaux lumineux annonçant aux arrivants qu'ils ne peuvent pas se poser sur la Terre avant d'avoir pris contact avec le satellite artificiel. Ils vont avoir une drôle de surprise ! Puis je jette

un coup d'œil aux écrans panoramiques. Dans le ciel, parmi le fouillis des étoiles, les points lumineux ont très nettement grossi. En bas, le globe terrestre est engoncé dans les nuages et, une fois de plus, mon cœur se serre à l'idée mille fois ressassée que de longues années s'écouleront avant que nous puissions reprendre possession de notre patrie.

Je me demande si les explorateurs partis au-delà des limites du système solaire ont trouvé dans la masse considérable des planètes inconnues quelque astre semblable au nôtre, avec des êtres pareils — ou presque pareils — à nous et qui seraient prêts à nous accueillir parmi eux. Cette hypothèse me semble si peu probable que j'en éclate de rire. Mais c'est d'un rire sans joie... Si les créatures des autres planètes se montraient, à notre instar, xénophobes, méfiantes et racistes, nous aurions peu de chances qu'elles nous offrent l'hospitalité et des colliers de fleurs comme cadeaux de bienvenue. Je crois plutôt qu'elles nous feraient froidement disparaître comme des parasites ou des gêneurs. Je n'ose les blâmer, malgré mon désespoir, car nous ne sommes pas nous-mêmes de si grands modèles de vertus que nous puissions leur tenir véritablement grief d'une telle attitude.

Combien de fois n'ai-je pas pensé comme cette « nuit » que nous avions raté notre redécouverte du paradis, que l'exploration de l'univers, la course aux étoiles, au lieu de nous remettre face à face avec le merveilleux, de nous replonger dans l'espoir de la possible réalisation d'un vieux rêve, n'avaient réussi qu'à hâter l'approche de notre fin, qu'à précipiter les préparatifs de notre propre destruction. Nous aurions pu faire de cette échappée dans l'inconnu la raison suffisante de notre réconciliation, nous aurions pu tirer un trait sous tous nos différends et mettre de côté nos sordides questions d'intérêt. Au lieu de chercher sur cette route royale le chemin de la sagesse et de la poésie, nous nous sommes épuisés dans de vaines équipées de conquistadores. Le vent insonore de l'espace soufflait sur toute chose et les navigateurs du ciel constellé de désillusions n'étaient plus rien d'autre que des marins partis trop loin, s'inquiétant de rentrer au port avant que celui-ci eût disparu dans la grande fournaise. Et le port avait sombré comme un coquelicot sanglant dans le triste océan du néant. Ses pilotis s'étaient rompus, comme fauchés par un gigantesque rasoir.

Eux, les mauvais chiens de Sparte, ils m'avaient laissé tout seul en *enfer* avec pour uniques compagnons *la mort, le péché, la han-*

tise de ma destruction finale et... quelques cadavres que j'essayais de prolonger au-delà de la date ultime, légitime, fixée par le Créateur.

...Et maintenant du fond de la nuit quelques marins affamés de goguette, s'échappant de l'étreinte dangereuse des sirènes, accouraient toutes voiles dehors vers Ithaque dont il ne restait *rien* !

...Les ténèbres, les étoiles, la masse hérissée du Soleil veuf de neuf planètes décédées dans la fleur de l'âge, la Terre empaquetée dans une gangue de gélatine irisée... et l'immense roue balourde et lumineuse de la station spatiale !

Une immense roue, oui, qui se tenait cramponnée à quelque invisible rocher cosmique, légèrement inclinée par rapport à l'axe de rotation de la Terre. Jadis, aux premiers jours de la conquête de l'espace, il s'agissait d'un prodige de technique, d'une sorte de poste avancé de la mère patrie, d'une barbacane de la forteresse planétaire. Maintenant, bah, c'était une anomalie, un anachronisme, une superbe inutilité de métal et de quartz vitrifié...

Sur la Terre, des vents d'une prodigieuse violence charriaient des miasmes empoisonnés, soulevaient les océans jusqu'aux nuages, et des cataclysmes imprévisibles morcelaient les continents, rayaient des îles de la carte du monde, en faisaient naître d'autres tandis qu'un désordre quotidien diluait progressivement la vague géographie terrestre.

J'étais comme Ixion tournant dans les ténèbres infernales sur sa roue enflammée, mais l'Olympe était vide de la joyeuse et versatile fureur des dieux.

Tandis que, mon brûleur à la main, je me dirigeais vers les couloirs extérieurs, je songeais aux matinales crises de colère du commandant. Il avait été pour nous un merveilleux refuge contre l'angoisse, les problèmes, les questions, il avait pris sur lui d'organiser notre vie, mais il n'avait pas survécu à la mort de la Terre. Où était la logique dans tous ces événements chaotiques ? Où était la raison dans notre combat de chaque jour contre la folie, l'ennui, la claustrophobie et la simple question : pourquoi faisons-nous sempiternellement les mêmes gestes stupides dans notre cocon de métal alors que les habitants du globe terrestre s'apprêtent à mourir ?

La nuit. Les étoiles. La masse hérissée du Soleil. La planète comme une grosse goutte visqueuse collée sur la ténèbre qui poursuit sa lente glissade au mépris de tous les carnages. A quoi bon ?

Le couloir me semble plus clair, plus luisant qu'à l'ordinaire, mais je pense que cela tient à l'excitation de mes sens et au surmenage de mes nerfs. Ma main qui tient le brûleur tremble un peu. S'il se peut que je sorte vivant de mon combat singulier avec la jungle vivante, je me hâterai de faire disparaître les preuves de mon infamie. Car je connais mes semblables : ils me mettraient sans hésiter au ban de leur reste de société s'ils découvraient que j'ai gravement transgressé les lois élémentaires de la morale et de l'humanité en omettant de donner à mes malheureuses compagnes et à mes infortunés compagnons une sépulture chrétienne.

D'ici, je puis déjà voir la grille à demi levée qui sépare le corridor transversal du couloir extérieur. Je me tiens prêt à appuyer sur la détente de mon brûleur mais j'ai soudain l'impression qu'il s'agit d'une arme bien futile en face de l'entité de cauchemar qui m'attend là-bas.

Journal de bord du croiseur léger HYPERION XII, commandant Ali Mahmoud, 12 janvier 2701, temps spatial △ T. Enregistré bande ZW 7032 B1, 19 h 30 temps terrestre.

Approchons de la Terre. Percevons signaux répétés provenant de la planète elle-même ou d'un point situé dans son voisinage immédiat. N'avons pas réussi à en saisir le sens. Cherchons à présent à établir la communication avec la Terre. A part cela rien à signaler.

Dans un couloir, un homme marche lentement. Il est de taille moyenne, à peu près 1 m 72. Il doit à peine avoir dépassé la trentaine. Il est vêtu d'un costume serré aux chevilles, à la ceinture et aux poignets. Dans sa main droite, il tient un pistolet à canon long, un brûleur capable de faire fondre un bloc de platine comme une motte de beurre. L'homme qui avance dans le couloir est très pâle et la sueur ruisselle sur son visage. Il porte également un nom. C'est sa mère qui lui a donné ce nom. C'est

un nom très ancien mais, à un moment donné de l'histoire du monde, les noms de ce genre étaient redevenus « à la mode ». Il s'appelle Nathanael. Il ne possède pas de nom de famille. Il n'y avait plus de familles quand sa mère l'a mis au monde. Ceci explique cela. Il se trouve dans un couloir, ai-je dit. Mais il pourrait tout aussi bien être prisonnier du ventre du serpent, du grand serpent lové sur lui-même dans la profondeur de la nuit éternelle. Au début du Monde, Dieu a dit au Serpent : Tu ramperas dans la poussière. C'était peu avant l'exil de l'homme loin du Jardin d'Eden. Le Serpent se le tint pour dit mais ne renonça pas pour autant à sa soif du mal. Le Mal vient du Serpent. Le Serpent est le symbole du Mal. A présent Nathanael passe sous une herse qui symbolise peut-être l'ultime « porte étroite », il a l'air d'être en proie à une indicible terreur. Il murmure des choses incompréhensibles. Peut-être a-t-il perdu la raison, sans doute a-t-il perdu la raison. Vous et moi, à sa place, nous perdrions également la raison. Voyez-vous, cet homme qui est semblable à vous, à vous qui êtes en train de lire ces lignes, cet homme n'existe pas. Et pourtant, il est bien réel. Vous devriez prêter plus d'attention à mes paroles car Dieu n'a-t-il pas dit :

« Serpent tu ramperas dans la poussière
et on te foulera aux pieds,
Animal Méchant ! »

Ceci a été dit par Dieu Notre Père Eternel. Gloire lui soit rendue dans les siècles des siècles ! *Amen ! Amen !*

Nous élevons nos esprits et nos cœurs vers TOI, Seigneur d'Israël, Dieu des Armées. Daigne jeter un regard plein de miséricorde sur Ton serviteur, sur le dernier, le plus déshérité, le plus entaché de péchés de Tes serviteurs. Nous te prions pour lui, Seigneur !

Car n'est-il pas écrit également : Si tes péchés étaient noirs comme la poix, l'Eternel, Ton Dieu, rendrait ton âme blanche comme la neige ? Dieu juste et très bon, Père et Créateur du Mal et du Bien, Dieu de Vengeance et de Miséricorde, abaisse Ton regard vers le plus vil de Tes serviteurs ! *Amen ! Amen !*

Journal de bord du croiseur léger HYPERION XII, commandant Ali Mahmoud, 12 janvier 2701, temps spatial △ T. Enregistré bande ZW 7032 B2, 2 h 45 temps terrestre.

« Au moment où nous avons réussi à établir le contact avec

la Terre, les signaux lumineux ont cessé. J'ai demandé à Guzman ce qu'il en pensait. Interférences temporelles ou extra-dimensionnelles, a-t-il dit. Mais il n'avait pas l'air convaincu. Je note tout de même l'incident pour le mentionner dans mon rapport au præsidium. Conformément aux calculs et par suite de notre navigation légalement ralentie dans l'espace normal, nous atterrirons dans une heure et quarante-deux minutes. A part cela rien à signaler.

Dieu du ciel ! *Je crie hurle brûle créatures maudites griffes morsures suçoirs feu soufre odeurs de sang mon sang ma chair déchirée* mais *je tire les incendie les déchiquette elles renaissent elles ont neuf vies comme les chats m'agrippent m'assaillent me dévorent* c'est le châtiment le châtiment *pour tout ce que j'ai fait avec mes compagnes mortes nécrophilie ça s'appelait* Dieu du ciel *je crie hurle n'entends même plus ma voix crier*

...Mes frères, croirez-vous à présent que *l'enfer existe ?* Que le Dieu Très Bon dont la Bonté surpasse toute intelligence a voulu que l'Homme vienne sur la Terre pour y vivre selon la droiture et la morale établie par Sa Sainte Sagesse ? Car ceux qui croient ne mourront point mais ceux qui blasphèment et qui commettent le *péché* sont déjà morts dans leur cœur et seront jetés dans la *géhenne* ! Vivez donc selon les Ordonnances du Seigneur ! Rendons grâces à Dieu pour Sa Bonté ineffable. *Amen ! Amen !*

Journal de bord du croiseur léger HYPERION XII, commandant Ali Mahmoud, 12 janvier 2701, temps spatial △ T. Enregistré bande ZW 7032 B3, 23 h 30 temps terrestre.

La Terre interdit pour l'instant l'atterrissage. Ignorons la raison de cette mesure. Demandé à Guzman s'il pouvait me donner des précisions sur les signaux lumineux interceptés au moment de notre sortie de l'hyperespace. Il est perplexe mais il m'a répété qu'il devait s'agir d'interférences temporelles ou extra-dimensionnelles. Les hommes de l'équipage sont nerveux. Certains ont parlé de rêves étranges qu'ils auraient faits durant la nuit dernière. J'inscris cela sur le compte du mal de l'espace. Les commandants des autres vaisseaux de l'escadre partagent notre angoisse.

Sommes placés en orbite. Combien de temps cela durera-t-il ? Dans quelques heures, j'enverrai un autre message à la Terre.

... L'homme que nous voyons se débattre contre les créatures de l'Enfer n'existe pas. Et pourtant il est bien réel. Il mourra dans ce combat inégal mais ses tourments ne prendront pas fin avec sa mort. Il renaîtra. Il retrouvera sans aucune transition les engueulades matinales du commandant, le mépris des femmes et les conversations pleines de sous-entendus de ses compagnons. Et un jour il apprendra, au bout de son cauchemar, qu'un cauchemar encore plus noir se prépare pour lui. Il assistera à la fin du monde, de la civilisation, il verra ses compagnons se détruire et il essayera de retarder la décomposition de leurs cadavres afin qu'ils lui tiennent compagnie. Il se livrera à la débauche et au mal, il descendra un à un tous les échelons qui séparent l'homme de la bête et il mourra à nouveau sous la griffe des harpies végétales. C'est cela même son châtiment et son châtiment est éternel. Que son supplice vous serve de leçon car jadis les hommes de cette planète, alors qu'ils ne vivaient pas encore selon les Commandements de Dieu, le Père Tout-Puissant, se sont dressés pour défier la Divinité tels les princes rassemblés dans le triste jardin d'Armaggedon et ils se sont détruits. Seule est demeurée cette roue dans le ciel et seuls ont survécu des astronautes partis pour de lointaines expéditions.

Lentement, ils ont édifié avec les compagnes qui vivaient avec eux dans les vaisseaux hyperspatiaux une nouvelle civilisation fondée sur la Loi du Seigneur. Souvenez-vous en, vous qui êtes leurs descendants et leurs héritiers spirituels, vous qui vivez sur une planète jadis ravagée par les océans de feu de la guerre, un monde alors voué au Démon. Souvenez-vous en. Même si cette roue n'existe pas vraiment dans notre temps et dans notre dimension, elle existe pour toujours dans tous les temps et dans toutes les dimensions. Elle est le Grand Serpent. Elle est l'*enfer* ! Souvenez-vous en lorsque vous contemplerez à nouveau, à l'heure du culte expiatoire, le visage torturé de l'homme à jamais damné qui porte le poids écrasant des fautes de vos ancêtres. Car vous vivrez selon la justice de Dieu ou alors vous mourrez !

Journal de bord du croiseur léger HYPERION XII, commandant Ali Mahmoud, 13 janvier 2701, temps spatial △ U. Enregistré bande ZW 7032 B4, 07 h 45 temps terrestre.

Je n'y comprends rien et Guzman non plus. La Terre ne répond toujours pas. Et dans le ciel, il y a maintenant une roue de métal flamboyante qui tourne, semblable à une de ces stations spatiales de jadis que l'on a mises hors service depuis bientôt cent cinquante années. C'est à désespérer ! Guzman prétend qu'il y a là-dedans une « blague » de l'espace-temps. Je veux bien le croire. Mais pourquoi la Terre ne répond-elle pas ?

GUZMAN :

Cela fait maintenant plus de douze heures que nous sommes immobilisés dans l'espace. Commandant, il faut faire quelque chose !

ALI MAHMOUD :

Que voulez-vous que je fasse ? Je ne puis enfreindre les ordres. Tout ceci est dément. Cette roue dans le ciel est... je veux dire qu'elle *ne devrait pas exister* ! Elle est anachronique !

GUZMAN :

La Terre a pourtant répondu...

ALI MAHMOUD :

Mais elle ne répond plus à présent.

GUZMAN :

Il est en train de se passer quelque chose de terrible...

ALI MAHMOUD :

Peut-être devrions-nous tout de même aller voir cette île de l'espace d'un peu plus près. Sans doute y a-t-il une bonne raison pour qu'elle se trouve là... Il *doit* y avoir une raison... *Il doit*...

(Le vaisseau se met à vibrer comme un diapason.)

ALI MAHMOUD :

Qu'est-ce que cela ? Guzman ! Mettez-vous immédiatement en rapport avec les autres navires de l'escadre.

(Guzman sort précipitamment. Le vaisseau vibre de plus belle.)

ALI MAHMOUD (criant dans le multiphone) :

Ordre à tous les hommes et les femmes de l'équipage de se placer en état d'attente cataleptique. Nous craignons que...

(A présent le vaisseau vibre comme une quenouille entre les mains de la fileuse.)

Voix affolée de GUZMAN :

...la Terre ! La guerre ! Commandant, la guerre ! Ils sont fous ! Ils ont provoqué la...

(Les vaisseaux de l'escadre tressaillent et vibrent tandis que la roue de feu s'éclipse dans l'espace. La planète prend une bizarre teinte orangée. Les astronefs ont l'air de vouloir se répandre en énergie mais, au bout d'une dizaine d'heures de tempête, ils sont toujours là... La Terre aussi mais elle ressemble maintenant à une boule de gélatine irisée.)

Bientôt, les cosmonautes se réveilleront et...
ils reprendront
cette histoire
depuis le début.

FRITZ

LEIBER

Sac de suie

La nouvelle que voici de Fritz Leiber est l'une des toutes premières qu'il produisit puisque, publiée dans le numéro d'octobre 1941 du magazine Unknown, *elle était la sixième à paraître sous sa signature. Elle appartient à la veine surnaturelle dans laquelle Leiber aimait à s'exercer à ses débuts. Il s'agit là d'* « un type particulier de fantastique » (*écrivions-nous dans notre numéro 176 en présentant la nouvelle* Je cherche Jeff), « qui consistait à replacer le surnaturel dans le cadre moderne et prosaïque des grandes villes, des jungles de béton et d'acier — à considérer, en somme, quelle figure ferait un fantôme à la lumière des néons. » *Dans cette tendance,* Sac de suie *est l'une des histoires les plus inquiétantes et les plus représentatives qu'ait composé Leiber.*

A. D.

MISS Millick se demandait ce qui avait bien pu arriver à Mr. Wran. Il n'arrêtait pas de formuler les observations les plus étranges, quand elle prenait sous sa dictée. Ce matin même, ne s'était-il pas vivement retourné pour lui demander : « Avez-vous déjà vu un fantôme, Miss Millick ? » Et elle avait répondu, avec un petit rire nerveux : « Quand j'étais petite fille, il y avait une chose en blanc qui sortait du placard de la mansarde où je couchais, et qui gémissait. Bien sûr, ce n'était que mon imagination. J'avais peur d'un tas de choses. » Alors il avait expliqué : « Ce n'est pas de ce genre de fantômes que je parle. Je veux dire un fantôme d'aujourd'hui, avec la suie des usines sur la figure et le martèlement des machines dans l'âme. De l'espèce à hanter les dépôts de charbon et à se promener la nuit dans les immeubles à usage de bureaux comme le nôtre. Un vrai fantôme. Pas quelque chose qui sorte des pages d'un livre. » Et elle n'avait plus su quoi dire.

Jamais auparavant il ne s'était conduit ainsi. Bien sûr, ce n'était que plaisanterie, sans doute, mais cela n'en avait pas l'air. Miss Millick se demandait vaguement s'il n'attendait pas d'elle quelque manifestation de sympathie. Naturellement, Mr. Wran était marié et père d'un petit enfant, mais cela n'empêchait pas Miss Millick de rêver. Ses rêveries n'avaient d'ailleurs rien de remarquable, mais elles contribuaient à lui meubler l'esprit. Cependant, voici qu'il lui posait de nouveau une de ces questions sans précédent.

— « Avez-vous jamais songé à quoi ressemblerait un fantôme de notre temps, Miss Millick ? Tâchez de vous l'imaginer. Un visage enfumé, composite, avec l'angoisse famélique du chômeur, l'agitation nerveuse de l'être sans but dans l'existence, la tension ataxique du travailleur de la métropole soumis à des pressions constantes, le mécontentement teinté de malaise du gréviste, l'opportunisme grossier de la canaille, les pleurnicheries agressives du mendiant, la terreur constante du civil sous les bombardements, et mille autres déformations émotives. Chacune d'elle en superposition à l'autre et pourtant toutes se mêlant, comme une pile de masques semi-transparents ? »

Miss Millick eut un petit frisson timide et dit : « Ce serait effrayant. Quelle chose atroce à imaginer ! »

Elle lança un regard furtif par-dessus la table. Etait-il en train de perdre la raison ? Elle se rappelait avoir entendu dire qu'il y avait eu dans l'enfance de Mr. Wran des épisodes nettement anor-

maux, mais elle ne pouvait se rappeler de quoi il s'agissait. Si seulement elle avait eu la ressource... par exemple de rire de son humeur ou de lui demander ce qui ne tournait pas rond ! Elle fit passer ses crayons de rechange dans sa main gauche et redessina machinalement quelques-unes des fioritures sténographiques de son bloc.

— « Pourtant, c'est exactement de quoi aurait l'air un tel fantôme ou sa projection animée, Miss Millick, » poursuivit-il, avec un sourire pincé. « Il aurait son origine dans le monde réel. Il serait le reflet de tout ce qu'il y a de confus, de sordide, de vicieux. De tout ce qui n'aboutit pas. Et il serait très souillé. Je ne crois pas qu'il se présenterait sous l'aspect de la blancheur, ou d'une vapeur, ni qu'il fréquenterait les cimetières. Il ne geindrait pas. Mais il marmonnerait des paroles incompréhensibles et vous tirerait par la manche. Comme un grand singe malade et morose. Et qu'exigerait une telle chose d'un humain, Miss Millick? Le sacrifice ? L'adoration ? Ou tout bonnement la frayeur ? Que pourriez-vous faire pour l'empêcher de vous tourmenter ? »

Miss Millick eut un petit gloussement de nervosité. Elle voyait sur le visage aux joues plates, banal, portant ses trente ans, de Mr. Wran, découpé contre la fenêtre poussiéreuse, une expression qui dépassait ses facultés d'entendement. Il se détourna pour contempler l'atmosphère grise de la ville qui émanait du dépôt des chemins de fer et du secteur des usines. Quand il se remit à parler, ce fut d'une voix lointaine.

« Bien sûr, de par sa nature immatérielle, il ne pourrait au début vous faire souffrir physiquement. Il faudrait être d'une extrême sensibilité rien que pour le voir ou s'apercevoir même de son existence. Mais il commencerait par influer sur vos actes. Il vous amènerait à faire ceci. A vous empêcher de faire cela. Bien que pure projection, il finirait par planter ses crochets dans le monde des choses réelles. Il parviendrait peut-être même à prendre les commandes de cerveaux assez vides pour l'accueillir. Alors il pourrait faire du mal à qui il voudrait. »

Miss Millick se tortilla et relut sa sténo comme le recommandait le manuel chaque fois qu'intervenait un silence. Elle prit conscience du jour déclinant et souhaita que Mr. Wran lui demande d'éclairer le plafonnier. Elle éprouvait l'envie de se gratter comme si la suie se fût déposée sur sa peau.

« Nous sommes dans un monde pourri, Miss Millick, » reprit

Mr. Wran, paraissant s'adresser à la croisée. « Mûr pour une nouvelle et morbide poussée de superstition. Il est temps que les fantômes — appelez-les comme vous voudrez ! — prennent le pouvoir pour établir le règne de la terreur. Ils ne sauraient être pires que les hommes. »

— « Mais... » (le diaphragme de Miss Millick tressautait, lui imprimant de petits rires ineptes) « ...naturellement, les fantômes, cela n'existe pas. »

Mr. Wran se retourna :

— « Evidemment cela n'existe pas, Miss Millick, » dit-il d'un ton dominateur et protecteur, comme si elle, et non lui-même, eût amené la conversation sur ce sujet. « La science, le bon sens et la psychiatrie s'accordent à le prouver. »

Elle baissa la tête, elle aurait même rougi si elle ne se fût sentie aussi perdue. Les muscles de ses jambes se convulsèrent, la forçant à se lever bien qu'elle n'en eût pas l'intention. L'air absent, elle passait la main en un mouvement de va-et-vient sur le bord du bureau.

— « Oh ! Mr. Wran, regardez ce que je ramasse sur votre table, » dit-elle en lui montrant une vilaine tache. Il y avait dans sa voix une nuance de reproche amusé mais maladroit. « Pas étonnant que les lettres que je vous apporte deviennent toujours si sales. Il faudrait en toucher un mot aux femmes de ménage. Elles négligent cette pièce. »

Elle avait envie qu'il réponde par une blague courante, mais il recula le buste, le visage durci.

— « Eh bien, revenons-en à la question du droit au service postal de deuxième classe, » lança-t-il d'un ton sec, et il se remit à dicter.

Dès qu'elle fut sortie, il se dressa d'un bond, frotta prudemment le doigt sur la partie salie du bureau et contempla, les sourcils froncés, l'air inquiet, les traînées qui ressemblaient à de l'encre. Le geste brusque, il ouvrit un tiroir, y prit un chiffon, essuya en hâte la table, roula le chiffon en boule et le rejeta à sa place. Il y avait dans le tiroir trois ou quatre autres chiffons, tous imprégnés de suie.

Il s'approcha ensuite de la fenêtre, scrutant avec anxiété le crépuscule qui s'assombrissait, fouillant du regard le panorama des toits, s'arrêtant à chaque tuyau de cheminée, à chaque réservoir d'eau.

« C'est de la névrose. Des idées. Des hallucinations, » marmonnait-il d'une voix fatiguée, affolée, qui eût coupé le souffle à Miss Millick. « C'est cette fichue anomalie mentale qui revient sous une nouvelle forme. Il ne peut y avoir d'autre explication. Mais c'est tellement réaliste ! Même la suie. Une bonne chose que j'aille chez le psychiatre. Je ne crois pas que je pourrais me forcer à prendre le métro ce soir... » Sa voix s'éteignit, il se frotta les yeux et sa mémoire se mit automatiquement à remoudre les souvenirs.

Tout avait commencé dans le métro aérien. Il y avait un certain îlot de toitures qu'il avait pris l'habitude de balayer du regard à l'instant où le wagon bondé qui le transportait chez lui décrivait une embardée dans un virage. Un petit monde triste et sale de papier goudronné, de gravier enrobé, de brique enfumée. Des tuyaux de cheminée rouillés coiffés d'étranges chapeaux coniques évoquaient des postes d'écoute abandonnés. Sur la muraille la plus proche s'étalait la publicité délavée de quelque antique panacée. A première vue, cela ressemblait à dix mille autres toits de la cité ternie. Mais il voyait toujours cet endroit vers le crépuscule, soit dans une demi-clarté brumeuse, soit sous les rayons rouges horizontaux d'un couchant maculé, soit encore couvert des rideaux blancs et obliques de la pluie sous le vent ou taché d'une neige noircie. Et cela paraissait désolé et suggestif, presque beau dans la laideur, quoique nullement pittoresque ; désolé mais dénué de sens. Inconsciemment, c'était devenu pour Catesby Wran le symbole de certains aspects désagréables du siècle déçu et effrayé dans lequel il vivait, le siècle détraqué de la haine et de l'industrie lourde et de la guerre totale. Ce coup d'œil quotidien sur les demi-ténèbres était devenu partie intégrante de sa vie. Chose curieuse, il ne voyait jamais ce paysage le matin, car il avait alors l'habitude de s'asseoir de l'autre côté de la voiture, la tête plongée dans le journal.

Un soir, à l'approche de l'hiver, il remarqua un objet pareil à un sac informe et noir, posé sur le troisième toit à partir des rails. Il n'y pensa pas. Cela s'inscrivit seulement comme un additif à la vision familière quelque part dans sa mémoire, à des fins ultérieures. Le lendemain soir il dut cependant s'avouer qu'il s'était trompé sur un point de détail. L'objet était un toit plus près qu'il ne l'avait pensé. Sa couleur et sa texture, ainsi

que les traînées qui l'entouraient, suggéraient qu'il était empli de poussier, ce qui n'était guère probable. Et puis, le lendemain, il semblait que le vent l'eût dressé contre une bouche d'aération rouillée... ce qui n'eût sans doute pu se produire si l'objet avait eu un certain poids. Peut-être était-il rempli de feuilles mortes ? Catesby fut étonné de constater qu'il attendait son coup d'œil du lendemain avec une ombre d'appréhension. Il y avait dans la position de l'objet un certain élément malsain qui lui hantait l'esprit... une bosse du sac qui faisait penser à une tête difforme regardant de derrière le conduit d'aération. Et son appréhension se trouva justifiée, car ce soir-là l'objet était sur le toit le plus voisin, bien qu'en sa partie la plus éloignée, tout comme s'il eût l'instant d'avant dégringolé par-dessus le petit parapet de brique.

Le lendemain soir, le sac avait disparu. Catesby fut contrarié du soulagement passager qu'il en éprouva, parce que tout cela semblait de trop peu d'importance pour éveiller un sentiment quelconque. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire que son imagination lui eût joué des tours, lui eût fait croire que l'objet rampait et se traînait sur les toits pour se rapprocher peu à peu ? C'était ainsi que fonctionnait toute imagination normale. Il laissait volontairement de côté le fait qu'il y avait des raisons de penser que son imagination fût loin de la norme. Après avoir quitté le métro, cependant, tandis qu'il gagnait à pied son domicile, il se surprit à se demander si le sac était vraiment parti. Il croyait se rappeler une piste vague, une trace sale qui menait par le gravier enrobé jusqu'au bord le plus proche du toit, surmonté d'un parapet. Une image déplaisante lui passa un moment par l'esprit... celle d'une créature bossue, d'un noir d'encre, accroupie aux aguets derrière le garde-fou. Puis il chassa toute cette histoire de sa pensée.

La fois suivante, quand il sentit le déportement familier du wagon, il s'aperçut qu'il tentait de ne pas regarder dehors. Cela le mit en colère. Il tourna vivement la tête. Quand il la ramena à la position naturelle, son visage carré était d'une pâleur bien évidente. Il n'avait eu que le temps d'un très bref regard en arrière sur le toit qui fuyait. Avait-il vraiment vu se silhouetter une sorte de tête qui l'observait par-dessus le parapet ? Ridicule, se dit-il. Et même s'il avait aperçu quelque chose, il y avait mille explications possibles sans recourir au surnaturel, ni même à une simple hallucination. Demain, il examinerait le toit avec soin et tirerait la chose au clair. Et, si nécessaire, il irait en personne

inspecter le toit, bien qu'il ne sût guère comment le retrouver et qu'il détestât cette idée d'entretenir en soi une peur imbécile.

Il ne prit pas plaisir à marcher jusque chez lui en sortant du métro ce soir-là, et dans la nuit des visions de la chose troublèrent ses rêves, pour lui revenir à l'esprit à maintes reprises toute la journée suivante, au bureau. Ce fut alors qu'il commença à se soulager les nerfs en faisant des observations sérieuses, mais sur le ton de la plaisanterie, à propos de surnaturel, en s'adressant à Miss Millick qui semblait complètement ahurie. Ce fut le même jour ausssi qu'il éprouva une antipathie croissante envers la saleté et la suie. Tout ce qu'il touchait paraissait granuleux et il se surprenait à astiquer son bureau comme une vieille fille tourmentée par la peur exagérée des microbes. Il se raisonnait : rien n'avait vraiment changé dans son bureau, il était devenu tout simplement plus sensible à la saleté qui y avait toujours régné, mais il ne pouvait se dissimuler sa nervosité grandissante. Longtemps avant que la rame abordât la courbe familière, il scrutait le sombre crépuscule, bien décidé à assimiler tous les détails.

Par la suite, il comprit qu'il avait dû laisser échapper un cri étouffé car son voisin l'avait examiné avec curiosité et la femme en face de lui l'avait fixé d'un air réprobateur. Conscient de sa pâleur et de son tremblement incoercif, il leur rendait regard pour regard en s'efforçant de retrouver le sentiment de sécurité qu'il avait complètement perdu. C'étaient des gens aux physionomies indéchiffrables comme tous ceux avec qui on voyage en métro. Mais s'il avait montré à l'un ou à l'autre ce qu'il avait vu ? Ce visage détrempé, convulsé, en toile à sac et poussière de charbon, cette patte désossée qui s'était agitée, à son adresse indubitablement, comme pour lui rappeler un prochain rendez-vous... Il ferma les yeux involontairement. Sa pensée galopait vers le lendemain soir. Il imaginait cette même boîte parallélépipédique aux fenêtres éclairées, avec son humanité entassée, arrivant dans le virage... et une forme opaque et monstrueuse bondissant du toit en une parabole... un visage innommable pressé contre la vitre, la tachant de pousssier humide... les énormes pattes raclant maladroitement le verre...

Il réussit néanmoins à éluder les questions inquiètes de sa femme. Le lendemain, il prit sa décision et obtint rendez-vous pour le soir même chez un psychiatre que lui avait recommandé

un ami. Cela lui demanda un effort considérable car Catesby éprouvait un dégoût bien fondé envers tout ce qui touchait à l'anomalie psychologique. Aller chez le psychiatre, c'était ramener en surface un épisode de son passé qu'il n'avait jamais décrit à fond à son épouse. Toutefois, la décision prise, il se sentit beaucoup mieux. Le psychiatre éclaircirait tout le mystère, se disait-il. Il l'entendait presque affirmer : « Simple manifestation de nerfs en mauvais état. Cependant je vous prie de consulter l'oculiste dont voici le nom et de prendre deux de ces pilules avec un peu d'eau toutes les quatre heures, » et ainsi de suite. C'était presque réconfortant et cela lui faisait paraître moins douloureuse la révélation qu'il aurait à faire.

Mais, quand vint le soir enfumé, sa nervosité remonta en surface et il se laissa aller à ses mystifications amusées envers Miss Millick jusqu'au moment où il comprit qu'il n'effrayait que lui-même.

Il faudrait dominer un peu mieux son imagination, se morigénait-il tout en continuant de regarder avec inquiétude les silhouettes massives et obscures des immeubles à bureaux de la ville. Bon sang, il avait perdu tout l'après-midi à établir une sorte de cosmologie néo-médiévale de superstitions ! Ce n'était pas bon. Il se rendit compte qu'il était resté beaucoup plus longtemps à la fenêtre qu'il n'avait pensé, car le panneau vitré de la porte était sombre et il n'y avait plus de bruit dans l'antichambre. Miss Millick et les autres devaient être partis.

Alors seulement il découvrit qu'il n'aurait eu aucune raison particulière de redouter la sortie du virage, ce soir-là. Malheureusement, c'était une découverte atroce. En effet, sur le toit sombre, de l'autre côté de la rue et quatre étages plus bas, il vit la chose se tasser et rouler sur le revêtement, puis, après un regard de connivence vers le haut, se fondre dans le noir, sous le réservoir d'eau.

Tout en rassemblant ses affaires à la hâte et en se dirigeant vers l'ascenseur, il luttait contre la panique qui le poussait à courir et songeait que l'hallucination compliquée d'une petite psychose était un état fort souhaitable, au fond ! Pour le meilleur comme pour le pire, il raccrochait tous ses espoirs au psychiatre.

— « Ainsi vous vous sentez devenir nerveux et... euh... agité, comme vous dites ? » fit le Dr Trevethick en souriant avec une

aimable dignité. « Avez-vous remarqué des symptômes physiques plus spécifiques ? Des douleurs ? Des maux de tête ? Des difficultés de digestion ? »

Catesby secoua la tête en s'humectant les lèvres. « C'est quand je voyage dans le métro aérien que je suis particulièrement nerveux, » murmura-t-il vivement.

— « Je vois. Nous en parlerons plus en détail. Mais j'aimerais d'abord que vous m'expliquiez ce à quoi vous avez fait allusion tout à l'heure. Vous m'avez dit qu'il y avait eu dans votre enfance quelque chose qui aurait pu vous prédisposer aux maladies nerveuses. Comme vous le savez, les premières années sont les plus critiques en ce qui concerne l'établissement des habitudes de comportement de l'individu. »

Catesby étudiait le reflet jaune des globes dépolis sur la surface sombre du bureau. La paume de sa main gauche frottait machinalement l'épaisse peluche du fauteuil. Au bout d'un moment, il releva la tête pour regarder droit dans les petits yeux bruns du médecin.

— « D'environ ma troisième année à ma neuvième, » commença-t-il en choisissant avec soin ses mots, « j'ai été ce qu'on pourrait appeler un prodige de perception. »

Le médecin ne changea pas d'expression. « Oui ? » fit-il d'un ton poli.

— « J'entends par là que je voyais, paraît-il, à travers les murs, que je lisais les lettres sous enveloppe et les livres sous leur couverture, que je jouais au ping-pong et pratiquais l'escrime avec un bandeau sur les yeux, que je retrouvais les objets enterrés, que je devinais les pensées. » Les mots se pressaient sur ses lèvres.

— « Et en aviez-vous vraiment le pouvoir ? » s'enquit le docteur d'une voix atone.

— « Je ne sais pas. Je ne pense pas, » répondit Catesby, dont la voix se chargeait d'émotions de longtemps disparues. « Tout cela est bien embrouillé à présent. Je m'en croyais capable, mais il faut avouer qu'on m'y encourageait sans cesse. Ma mère... était... disons qu'elle s'intéressait aux phénomènes psychiques. On me... on m'exhibait. Il me semble bien me rappeler que je distinguais des choses que les autres ne voyaient pas. Comme si les objets les plus épais eussent été transparents. Mais j'étais très jeune. Je ne disposais d'aucun critère scientifique pour étayer mon jugement. »

Il revivait le passé maintenant. Les pièces plongées dans l'ombre. Les réunions d'adultes, bouche bée mais incrédules. Lui-même assis tout seul sur une petite plate-forme, perdu dans un fauteuil de bois au raide dossier. Le mouchoir de soie noire sur ses yeux. Les questions lancinantes, insistantes de sa mère. Les murmures. Les souffles coupés net. Sa propre horreur pour tout cela, mêlée à l'avidité d'éveiller l'admiration des grandes personnes. Et puis les savants de l'université, les expériences, le grand test. La précision de ces souvenirs l'enveloppait, lui faisait oublier un instant pourquoi il les révélait à un inconnu.

— « Dois-je comprendre que votre mère s'efforçait de vous utiliser comme médium pour communiquer avec les... euh... avec l'autre monde ? »

Catesby fit un signe affirmatif.

— « Elle a essayé, mais sans y réussir. Quand il s'agissait d'entrer en rapports avec les morts, c'était l'échec total. Tout ce que je savais faire — ou du moins je le croyais — c'était distinguer des objets réels, existants, à trois dimensions, au-delà de la vision normale des gens. Des choses que n'importe qui aurait pu voir, sans la distance, l'obstacle ou l'obscurité. C'était toujours une déception pour ma mère. »

Il croyait encore l'entendre dire de sa voix douceâtre et patiente : « Essaie encore, mon chéri, rien qu'une fois. Katie était ta tante. Elle t'aimait beaucoup. Essaie d'entendre ce qu'elle dit. » Et il avait répondu : « Je vois une femme en robe bleue de l'autre côté de la maison de Dick. » Et elle avait répondu : « Oui, je sais, mon chéri. Mais ce n'est pas Katie. Katie est un esprit. Essaie encore. Rien qu'une fois, chéri. » La voix du médecin le ramena doucement dans le cabinet aux lumières douces.

— « Vous avez parlé de critères scientifiques d'évaluation, Mr. Wran. Autant que vous le sachiez, a-t-on jamais tenté de vous les appliquer ? »

Le signe affirmatif de Catesby fut emphatique.

— « Certainement. Quand j'ai eu huit ans, deux jeunes psychologues de l'université se sont intéressés à moi. J'imagine qu'au début c'était pour s'amuser et je me rappelle avoir été bien décidé à leur montrer que j'étais quelqu'un. Encore maintenant il me semble entendre leurs voix qui perdaient peu à peu leur ton poli mais supérieur, leur amusement sarcastique. Je présume qu'à l'origine ils avaient cru à une tromperie très habile, mais ils avaient

quand même réussi à persuader ma mère de me mettre à l'épreuve sous contrôle. Il y a eu des quantités de tests qui paraissaient fort sérieux, après les petites démonstrations sans soin de ma mère. Ils ont découvert que j'étais un « voyant » ... ou du moins l'ont-ils pensé. Cela me travaillait et m'énervait. Ils comptaient démontrer mes pouvoirs perceptifs supra-normaux devant la faculté de psychologie de l'université. Pour la première fois, j'ai commencé à me demander si je réussirais à les convaincre. Peut-être me soumettaient-ils à un travail trop intensif, je ne sais pas. De toute façon, quand vint l'épreuve, je ne pus rien faire du tout. Tout était devenu opaque. Je me désespérai et j'inventai un tas de choses. Je mentis. Bref, ce fut un lamentable fiasco et je crois que les deux jeunes psychologues ont eu de sérieux ennuis en conséquence. »

Il entendait encore le barbu à la voix brusque : « Vous vous êtes laissé posséder par un enfant, Flaxman, un simple gamin. Cela me contrarie fort. Vous vous êtes abaissé au niveau des charlatans vulgaires. Messieurs, je vous prie d'oublier tout de cette navrante expérience. Qu'on n'y fasse plus jamais allusion. » Il grimaça en se rappelant son sentiment de culpabilité. Mais dans le même instant il éprouvait un début de soulagement, il avait le cœur presque léger. De se décharger de ces souvenirs longtemps réprimés modifiait entièrement son point de vue. Les incidents du métro aérien assumaient peu à peu ce qui devait être leurs justes proportions, les seules et bizarres élucubrations de nerfs surmenés, d'un esprit trop ouvert à la suggestion. Il faisait confiance au médecin pour en démêler les causes profondes dans son subconscient, quelles qu'elles fussent. Et toute l'affaire serait vite terminée comme l'expérience de son enfance — qui déjà lui paraissait un peu ridicule — avait eu son terme.

« De ce jour, » poursuivit-il, « je n'ai jamais plus montré un seul indice de mes prétendus pouvoirs. Ma mère s'est affolée et a intenté un procès à l'université. J'ai connu une sorte de dépression nerveuse. Puis le divorce a été prononcé, j'ai été confié à la garde de mon père. Il s'est efforcé de me faire oublier. Nous prenions de longues vacances au grand air en pratiquant les sports, nous fréquentions des gens simples et normaux. Finalement, je suis entré à l'Ecole de Commerce. Maintenant, je suis dans la publicité. « Mais... » (il s'interrompit un instant) « ...à présent que je présente des symptômes de nervosité, je me de-

mande s'il n'y a pas un rapport... Il n'est pas question de savoir si j'étais vraiment voyant ou non. Sans doute ma mère m'avait-elle appris une quantité de tromperies inconscientes, suffisantes pour donner le change même à de jeunes professeurs de psychologie. Mais ne pensez-vous pas que cela ait pu avoir des incidences importantes sur mon état actuel ? »

Le médecin le considéra un long moment avec un froncement de sourcils très professionnel et intimidant. Puis il demanda d'un ton posé : « Et y a-t-il quelque... euh... quelque lien plus spécifique entre vos expériences d'autrefois et celles de maintenant ? Se pourrait-il que de nouveau vous commenciez à voir... disons des choses ? »

Catesby avala sa salive. Il avait éprouvé une impatience croissante à se décharger de ses frayeurs, mais il n'était pas facile de passer au présent et la question pertinente du docteur le troublait. Il s'efforça à la concentration. La chose qu'il croyait avoir vue sur le toit grandit, menaçante, devant son regard intérieur, avec une vérité inattendue. Pourtant il n'en était pas apeuré. Il chercha ses mots.

Il s'aperçut alors que le médecin regardait cette fois par-dessus son épaule. Le visage du praticien se vidait de couleur et ses yeux ne paraissaient plus si petits. Puis il se leva d'un bond, contourna Catesby, ouvrit la fenêtre et scruta les ténèbres.

Alors que Catesby se dressait à son tour, le docteur rabattit la fenêtre et, d'une voix dont le calme était troublé par un petit halètement, déclara : « J'espère ne vous avoir pas fait peur. J'ai vu le visage de... d'un rôdeur nègre sur l'échelle d'incendie. J'ai dû l'effrayer car il semble avoir disparu bien vite. N'y pensons plus. Les médecins sont souvent importunés par des voyeurs... euh... des curieux. »

— « Un nègre ? » fit Catesby en s'humectant les lèvres.

Le praticien émit un rire nerveux. « Je le pense, bien qu'à première vue j'aie cru que c'était un blanc au visage noirci. Vous comprenez, il n'y avait pas du tout de brun dans son teint. C'était du noir absolu. »

Catesby s'approcha de la croisée. Il y avait des traînées sur les vitres. « Ce n'est rien, Mr. Wran, » fit le médecin, manifestant une légère impatience, comme s'il se fût efforcé de retrouver son autorité professionnelle. « Reprenons notre entretien. Je vous de-

mandais si vous... » (il ébaucha une grimace) « ... si vous voyiez des choses. »

Le tourbillon des idées de Catesby se ralentit, tout rentra dans l'ordre. « Non, je ne vois rien que d'autres personnes ne puissent voir. Et je pense qu'il est temps de me retirer. J'ai abusé de votre temps. » Il ne prêta pas attention au geste négatif mais peu convaincant de son interlocuteur. « Je vous téléphonerai les résultats de l'examen physique. D'une certaine manière, vous m'avez déjà beaucoup soulagé l'esprit. » Il esquissa un sourire automatique. « Bonsoir, Dr Trevethick. »

L'état mental de Catesby Wran était assez curieux. Ses yeux fouillaient tous les angles ombreux, il jetait un coup d'œil dans toutes les ruelles profondes et dans les allées nues menant aux sous-sols, non sans lever la tête vers la ligne brisée des toits, et pourtant il avait à peine conscience de l'endroit où il allait. Il repoussait les pensées qui lui venaient et poursuivait son chemin. Il se rendit compte d'un sentiment de sécurité relative quand il déboucha dans une rue éclairée où il y avait des passants, de hautes bâtisses et des enseignes lumineuses. Peu après il se trouva dans la pénombre du hall de l'immeuble où était son bureau. Il comprit alors pourquoi il ne pouvait pas rentrer chez lui... il risquait d'amener sa femme et le bébé à voir la chose, tout comme le médecin l'avait vue.

— « Bonsoir, Mr. Wran, » dit le préposé de nuit à l'ascenseur, un homme trapu en combinaison bleue, tout en lui ouvrant la grille de la cabine à la mode ancienne. « J'ignorais que vous travailliez la nuit, à présent. »

Catesby entra automatiquement. « Un afflux de commandes, » murmura-t-il gauchement. « Des affaires à régler tout de suite. »

La cabine s'arrêta en grinçant au dernier étage. « Resterez-vous tard, Mr. Wran ? »

Il ébaucha un signe affirmatif, suivit des yeux la cage qui disparaissait, traversa rapidement l'antichambre et entra dans son propre bureau. Sa main se porta sur le commutateur, mais il songea alors que les deux fenêtres éclairées, tranchant sur la masse noire de l'immeuble, indiqueraient où il était et seraient un but vers lequel quelque chose pourrait ramper, grimper. Il dé-

plaça son fauteuil de façon à l'adosser au mur et s'assit dans la semi-obscurité. Il n'ôta pas son manteau.

Il resta longtemps immobile à écouter sa propre respiration et les bruits lointains de la rue : le grincement métallique du tramway, le bruit plus lointain du métro, de vagues cris, des appels de klaxons, des grondements imprécis. Les mots qu'il avait dits à Miss Millick en plaisantant du bout des nerfs lui revinrent avec le goût amer de la vérité. Il se trouvait dans l'incapacité de raisonner clairement, d'enchaîner ses idées, mais d'elles-mêmes des pensées remontaient à la surface de son esprit pour exécuter de lentes rotations et se redisposer avec le mouvement inévitable des planètes.

Peu à peu son image mentale du monde se transformait. Ce n'était plus un monde d'atomes matériels et d'espace vide, mais un monde où existait ce qui n'avait pas corps, ce qui se déplaçait selon ses propres lois inconnues ou ses impulsions imprévisibles. Cette nouvelle vision baignait d'une clarté terrible certains faits d'ordre général qui l'avaient toujours confondu, troublé, et auxquels il avait tenté d'échapper : l'inéluctabilité de la haine et de la guerre, les machines réglées de façon diabolique pour anéantir les meilleures intentions de l'humanité, les murailles d'incompréhension voulue qui séparaient les hommes, l'éternelle vitalité de la cruauté, de l'ignorance et de l'avidité. Tout cela lui semblait à présent approprié, c'étaient les parties nécessaires de la vision. Et la superstition n'apparaissait plus que sous l'aspect d'une forme de sagesse.

Puis ses pensées revinrent à lui-même, et il se rappela la question posée à Miss Millick : « Qu'exigerait une telle chose d'un humain? Le sacrifice ? L'adoration ? Ou tout bonnement la frayeur ? Que pourriez-vous faire pour l'empêcher de vous tourmenter ? » La réponse assumait une importance accrue, dans l'immédiat.

La sonnerie du téléphone retentit, explosive. « Cate? J'ai tenté de te joindre un peu partout, » dit sa femme. « Je ne croyais pas que tu serais au bureau. Que fais-tu ? Je suis inquiète. »

Il raconta qu'il avait du travail.

— « Mais tu vas bientôt rentrer ? » fit-elle, avec une anxiété sous-jacente. « Je suis un peu effrayée. Ronny vient d'avoir un cauchemar. Cela l'a éveillé. Il montrait la fenêtre en répétant : « L'homme noir, l'homme noir. » Bien sûr ce n'est qu'un rêve.

Mais cela me fait peur. Tu rentres ? Tu disais, chéri ? Tu ne m'entends pas ? »

— « Je rentre. Tout de suite ! » dit-il. Il était hors de son bureau, actionnait la sonnette de nuit, plongeait les yeux dans la cage de l'ascenseur.

Il vit la chose qui le regardait d'en bas, dans l'ombre profonde, trois étages au-dessous, le visage en toile à sac collé au grillage de fer. Puis elle s'engagea dans l'escalier d'un pas traînant mais ahurissant de vivacité, disparaissant un instant dans le couloir du premier étage.

Catesby se raccrocha à la porte du bureau, s'aperçut qu'il ne l'avait pas fermée à clé, la poussa, la claqua derrière lui et boucla la serrure, puis battit en retraite jusqu'au mur opposé, se tassant entre les classeurs. Ses dents s'entrechoquaient. Il entendait les grincements de la cabine qui montait. Une silhouette assombrit le verre dépoli de la porte, effaçant une partie de la raison sociale. Peu après, le battant s'ouvrit.

Le gros globe du plafonnier s'illumina, et sur le seuil, la main encore sur le commutateur, il vit Miss Millick.

— « Mais, Mr. Wran, » balbutia-t-elle, incohérente. « Je ne savais pas que vous étiez ici. Je venais seulement taper quelques pages après le cinéma. Je n'ai pas... comme il n'y avait pas de lumière... Qu'alliez-vous... »

Il la regardait fixement. Il avait envie de crier de soulagement, de la prendre dans ses bras, de parler à toute vitesse. Il se rendit compte qu'il arborait un sourire ridicule.

« Voyons, Mr. Vran, que vous arrive-t-il ? » demanda-t-elle, confuse, ponctuant sa phrase d'un gloussement stupide. « Seriez-vous malade ? Puis-je faire quelque chose ? »

Il secoua la tête et réussit à dire : « Non, je partais justement. Je faisais moi-même des heures supplémentaires ! »

— « Mais vous *avez l'air* malade, » insista-t-elle en s'approchant de lui. Il remarqua par hasard qu'elle avait dû marcher dans la boue car ses chaussures à hauts talons laissaient des empreintes noires bien dessinées.

« Oui, je suis sûre que vous êtes malade! Vous êtes affreusement pâle. » Elle avait pris le ton d'une infirmière enthousiaste mais incompétente. Son visage s'éclaira d'une inspiration soudaine.

« J'ai dans mon sac quelque chose qui va vous remettre d'aplomb instantanément, » dit-elle. « C'est contre les mauvaises digestions. »

Elle fouilla dans son grand sac gonflé. Il remarqua qu'elle le maintenait fermé sans s'en apercevoir, d'une main, tandis qu'elle s'efforçait de l'ouvrir de l'autre. Puis, de ses propres yeux, il la vit recourber en arrière les épaisses tiges de métal de la fermeture comme du simple papier d'aluminium, ou comme si ses doigts se fussent transformés en pinces d'acier.

Aussitôt sa mémoire récita les paroles qu'il avait débitées à Miss Millick dans l'après-midi : « ... il ne pourrait pas au début vous faire souffrir physiquement... il finirait par planter ses crochets dans le monde... parviendrait peut-être même à prendre les commandes de cerveaux assez vides... Alors il pourrait faire du mal à qui il voudrait. » Une impression de malaise glacé se concontra en lui. Il se mit à avancer de côté vers la porte.

Mais Miss Millick se précipita avant lui.

« Inutile d'attendre, Fred ! » cria-t-elle au lifier. « Mr. Wran a décidé de rester encore un moment. »

La porte de la cabine se referma dans un froissement de métal. Le mécanisme grinça. Alors Miss Millick se retourna sur le seuil.

« Voyons, Mr. Wran, » gargouilla-t-elle d'un ton de reproche, « il ne me viendrait pas à l'idée de vous laisser rentrer à présent. Vous risqueriez de vous écrouler dans la rue. Il faut rester ici jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux. »

Les grincements cessèrent. Il se tenait immobile au milieu de la pièce. Ses yeux suivaient la trace des pas de Miss Millick jusqu'à l'endroit où elle se tenait, barrant la sortie. Un son qui ressemblait à un cri s'arracha de lui.

« Voyons, Mr. Wran, » reprit-elle, « vous vous comportez comme si vous aviez perdu l'esprit. Il faut vous étendre un moment. Allons, je vais vous aider à ôter votre manteau. »

Le ton idiot, râpeux, écœurant de sa voix était le même, sauf qu'il s'était accentué. Quand elle vint vers lui, il pivota, traversa en courant la pièce voisine, appliqua désespérément une clef à la seconde porte sur le couloir.

« Voyons, Mr. Wran, » l'entendit-il crier, « est-ce que vous subissez une crise quelconque ? Permettez-moi de vous secourir ! »

Le battant s'ouvrit, il fonça dans le couloir, escalada les degrés qui se présentaient à lui. Arrivé en haut, il se rappela subitement

que la lourde porte de fer dressée devant lui donnait sur le toit. Il arracha le verrou.

« Voyons, Mr. Wran, il ne faut pas vous sauver. Je monte vous chercher ! »

Et il se retrouva dehors, sur le gravier crissant du toit, sous le ciel nocturne, nuageux et épais, avec le reflet rose pâle des enseignes au néon. Des lointaines usines jaillissait une flamme fantomatique. Il courut jusqu'au bord de la terrasse. Les lumières de la ville l'éblouirent. Deux hommes qui se promenaient sur le trottoir se réduisaient à des taches rondes, chapeau et épaules. Il vira sur les talons.

La chose était dans l'encadrement de la porte. La voix n'était plus chargée de sollicitude, mais d'un amusement idiot, chaque phrase se terminant par un petit rire.

« Voyons, Mr. Wran, pourquoi être venu ici ? Nous sommes seuls. Réfléchissez, je pourrais vous pousser. »

La chose avançait lentement vers lui. Il recula jusqu'à sentir le petit parapet contre ses talons. Sans savoir pourquoi, sans savoir ce qu'il allait faire, il s'agenouilla. Le visage qu'il n'osait regarder se rapprocha, point focal de ce qu'il y avait de pire au monde, point de concentration des poisons universels. Alors la lucidité de la terreur s'empara de son esprit. Et des paroles se formulèrent sur ses lèvres.

— « Je vous obéirai. Vous êtes mon dieu, » dit-il. « Vous régnez tout-puissant sur les hommes et leurs animaux et leurs machines. Vous gouvernez cette ville et toutes les autres. Je l'admets. »

De nouveau le gloussement, tout proche. « Mais, Mr. Wran, vous ne m'avez jamais encore parlé ainsi. Etes-vous sincère ? »

— « Le monde est à vous pour en faire selon votre volonté, le sauver ou le mettre en pièces. » Il répondait d'une voix de flagorneur et ses paroles s'ordonnaient d'elles-même sur un rythme vaguement liturgique. « Je le reconnais. Je chanterai vos louanges, je vous ferai des sacrifices. Dans la fumée, la suie et la flamme, je vous adorerai à jamais. »

La voix ne répondit pas. Il leva les yeux. Il n'y avait plus que Miss Millick, le visage d'une mortelle lividité, qui vacillait comme sous l'effet de l'ivresse. Elle avait les yeux clos. Il la retint quand elle chancela vers lui. Il céda sous ce poids supplémentaire et tous les deux roulèrent au bord du toit.

Après un moment, elle se mit à frémir. De petits bruits s'échappaient de sa gorge. Ses paupières se soulevèrent.

« Venez, nous allons redescendre, » murmura-t-il d'une voix tremblante, en s'efforçant de la relever. « Vous n'êtes pas bien. »

— « J'ai eu un affreux étourdissement, » souffla-t-elle. « J'ai dû m'évanouir. Je n'ai pas assez mangé. Et puis je suis si nerveuse depuis quelque temps ; c'est la guerre et tout le reste, j'imagine. Mais nous sommes sur le toit ! Est-ce vous qui m'y avez amenée pour me faire respirer ? Ou suis-je montée sans le savoir ? Je me sens si sotte ! Ma mère prétendait que j'étais somnambule. »

Tandis qu'il l'aidait à descendre les marches, elle se retourna pour le regarder. « Oh ! Mr. Wran, » dit-elle à voix basse, « vous avez une grosse tache noire sur le front. Attendez, je vais l'essuyer. » Elle frotta la tache, sans énergie, avec son mouchoir. Elle se remit à chanceler et il la retint.

« Non, tout ira bien, » dit-elle. « J'ai seulement froid. Qu'est-il arrivé, Mr. Wran ? Est-ce que j'aurais perdu connaissance ? »

Il lui affirma que c'était quelque chose de cet ordre.

Plus tard, alors qu'il rentrait chez lui dans un wagon de métro désert, il se demanda pour combien de temps il resterait protégé de la chose. C'était un problème d'ordre purement pratique. Il n'avait aucun moyen de le savoir, mais son instinct lui affirmait qu'il avait apaisé la brute pour un certain délai. Exigerait-elle davantage quand elle reviendrait ? Mais il serait bien temps de répondre à cette question quand elle se poserait. Il se rendait compte qu'il lui serait peut-être difficile d'échapper à l'asile de fous. Dans la nécessité de défendre Helen et Ronny, aussi bien que lui-même, il lui faudrait se montrer très circonspect et parler le moins possible. Il se mit à songer au nombre possible d'autres hommes, d'autres femmes, qui pouvaient avoir également vu la chose ou d'autres choses semblables.

La rame de métro ralentit et se déporta de la façon accoutumée. Il contempla de nouveau les toits à proximité de la courbe. Ils paraissaient d'une banalité rassurante, comme si la chose qui les avait rendus si impressionnants était partie pour un certain temps.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Smoke ghost.

SERGE

NIGON

L'hosite

Notice bibliographique de Serge Nigon, rédigée par lui-même :
« Age : 31 ans. Célibataire. Né à Nice. Etudes secondaires interrompues niveau première. Divers emplois de subsistance. Départ pour le Maroc. Agent import-export à Casablanca. Plusieurs années au Sénégal, Mauritanie, Gambie. Activités : courtier en publicité, représentant en matériel radio d'origine soviétique, autres emplois parfois moins licites. Vie à Gorée, l'île des négriers. Première tentative litté-

raire. Longue période économiquement difficile. Fréquente les diverses couches d'une société noire allant du pêcheur à l'intellectuel marxiste. Travaille actuellement sur un projet de livre en attendant un prochain départ pour l'Afrique noire. »

En publiant dans notre numéro de novembre 1968 Incandescence, *la première nouvelle dans nos pages de Serge Nigon, nous présentions ce dernier comme un contestataire de choc. Et nous le définissions en écrivant notamment :* « Avec un humour noir parfois poussé au paroxysme, Serge Nigon se place d'emblée dans l'un des grands courants de la science-fiction : la satire destructrice. En piétinant les plates-bandes du conformisme, il s'en prend pêle-mêle aux absurdités de la société de consommation, à la déshumanisation de l'individu, à la sauvagerie perçant sous le vernis de la civilisation. Il démolit les tabous moraux et sociaux, il choque les bons sentiments, il grince parfois et va trop loin. En même temps, la brutalité même de sa vision est salutaire. »

Il faut dire que dans le flot douceâtre et souvent sirupeux des manuscrits français que nous avons périodiquement à dépouiller, la séance de lecture au cours de laquelle nous découvrîmes les textes de Nigon nous fit l'effet d'un coup de poing en pleine figure. Une telle férocité et une telle hardiesse, même exprimées de façon parfois brouillonne, méritaient bien d'être révélées au public.

Est-ce à dire que Nigon ait du talent ? Sans doute n'est-ce pas le terme exact qui convient. Mais, en tout cas, un « tempérament » à l'état brut, tel qu'on n'en rencontre pas souvent.

A. D.

SAMEDI, 17 heures. Mois de juin. Le soleil blanc décline dans un ciel engourdi de silence. Les masses des ensembles d'habitation sont des blocs de lumière gelée, immobiles dans l'après-midi bleue. L'immense coupole de l'Eglise Romaine tremble de chaleur ; sous le béton, la salle aux vingt mille places est sombre, éclairée çà et là par des barres d'univers poussiéreux tombant des vitraux.

Dans une pièce fraîche à l'odeur d'encens, située près de la nef, le Supérieur de l'Eglise, vêtu d'un costume de couleur gris-noir, est assis derrière un bureau. C'est un homme de quarante-cinq ans, long et maigre ; son visage émacié est bruni par le soleil, le regard est bleu, fixe, petit. Quand il parle, il lève la tête et sa langue siffle entre ses dents. De l'autre côté du bureau est assis un homme jeune, au

crâne rasé, vêtu du même costume mais de couleur safran : c'est un agent prédicateur. La paroisse en possède cent cinquante-deux.

— « Frère Thomas, » dit le Supérieur, « vous êtes accusé de déviationnisme. C'est grave ! Votre fiche de culpabilité signale : à radier sous peine d'échec total ! » Il lance la carte sur le bureau. « Regardez ! »

Thomas se penche, saisit la carte, la repose.

« Si vous refusez de nous aider, » ajoute le Supérieur, joignant ses mains, « nous serons dans l'obligation de vous analyser. Vous ne dépendrez plus de moi, vous le savez ! »

Il se tait. Le silence frais fige la vie des deux hommes.

« Nous constaterons les charges affectives déplacées ; peut-être nous sera-t-il possible de vous équilibrer de nouveau... Si vous vous expliquiez un peu ? Ce serait plus simple. »

— « Que puis-je vous dire que vous ne sachiez déjà ? » répond Thomas. Il se redresse et regarde droit devant lui. Sa voix est sèche. « Je travaille toujours sur les mêmes secteurs, vois toujours les mêmes personnes et... »

— « Précisément ! Précisément ! Il se trouve que vous vous occupez un peu trop d'un certain secteur... Le quatre, pour être plus précis ! Les autres en souffrent... Nos dernières statistiques signalent une nette décroissance dans la consultation psycho-religieuse... Conséquence immédiate : les fiches de culpabilité sont incomplètes et un flottement se fait sentir dans le contrôle des masses... Il est heureux que nous possédions l'hosite ; tout repose sur elle ! »

Nouveau silence, puis :

« Edith, votre femme, est venue ce matin. »

— « Ah ! »

— « Elle souffre d'un léger déséquilibre. Vous l'ignoriez sans doute ? Rien de grave en vérité... Vous refusez de participer à son expansion voluptueuse, hein ? »

— « Elle a dit ça ! »

— « C'est sur sa fiche. Elle est frustrée ! »

— « Vous tenez le bon bout avec votre système, » murmure Thomas.

— « Thomas, ce procédé est le seul capable de déterminer autant de personnes. Nous possédons la carte des déficiences des êtres, nous contrôlons leur éclatement, notre puissance s'accroît ! »

Son visage d'ascète s'éclaire. « Nous sommes des pionniers,

des pionniers, vous entendez ? Et je suis irrité de vous voir tel que vous êtes : un égaré ! Notre équipe ne peut admettre une seule faille. Nous sommes un monolithe en terre inconnue, nous posons des jalons... Si vous désirez être un scandale pour nous tous, ça vous concerne ; nous, nous tranchons toujours les branches stériles... Vous avez l'habitude de votre fonction... Vous remplacer demanderait des mois... Néanmoins... »

Il se lève.

Dans un coin est un divan sur lequel traînent des électrodes reliées à un bloc de couleur crème muni de boutons noirs et de voyants lumineux. Des roulettes de caoutchouc permettent de le transporter aisément d'une pièce à l'autre. Au chevet du divan un haut-parleur et un micro attendent le futur analysé. Au-dessus, accroché au mur, un crucifix de métal veille sur le silence de la pièce.

« Allongez-vous, il va vous scruter ; je reviendrai plus tard pour le diagnostic... Soyez docile. »

Thomas s'est allongé ; il est nu, éclairé par la lumière rouge du crépuscule. Les électrodes d'argent sont fixées au sommet du crâne, aux poignets, cœur, chevilles. Le sexe est pris entre deux anneaux de métal.

Samedi, 17 h 30.

Une voix cassante, cassée, essoufflée, hésite dans le haut-parleur.

— « Thomas, fiche de culpabilité... trente-quatre... vingt-huit ans... racontez votre enfance... cent trente pulsations... anormal... vos ondes cérébrales indiquent une tension.. une volonté de dissimulation.. vous dissimulez... ne mentez pas... je connais votre cas... ne mentez pas... vous serez éjecté si je décèle en vous des impuretés... votre enfance, s'il vous plaît. »

— « Vous la connaissez ! »

— « La distorsion causée par cette expérience inconnue me permettra d'établir un nouveau bilan de votre économie... vous serez éjecté selon les méthodes modernes de mise à mort... l'homme était largué d'un *jet* volant à cinq milles mètres, il s'écrasait au sol... nous perdions ainsi des êtres capables de résister à la peur... poltrons ou courageux, ils étaient prisonniers d'une formule : la chute... actuellement le condamné est éjecté

d'une fusée... s'il ne devient pas fou, perdu dans le vide, il est récupéré et sa ténacité de vie... »

— « Je sais ! Je sais ! » hurle Thomas.

— « Racontez votre enfance... imaginez le vide... une fusée part dans quatre jours... vous serez sur la liste des passagers si... »

Thomas se tait ; il est 17 h 45.

....

Thomas est marié depuis trois années. Edith, sa femme, est responsable du planning familial.

Chaque nuit, peu avant zéro heure, après les émissions de télévision, Edith se déshabille fébrilement, pose sur le plateau de l'électrophone le disque qu'elle reçut le jour de son mariage, puis, nue, les seins flasques, le visage gras de crème de beauté, le ventre gonflé, la cellulite aux cuisses, elle se dirige en dansant vers le lit ; elle s'y étend, les jambes entrouvertes, et appelle Thomas.

— « Viens te coucher, ça commence. Je me stimule. »

Son index se met à entrer en action. La musique de mise en condition, précédant le texte du Précis de Copulation, emplit la chambre. Thomas est allongé près de sa femme. La musique s'éloigne et une voix d'émasculé lui succède :

— « Etendez-vous, détendez-vous, ne pensez à rien, faites le vide. »

La musique revient, rythme de tam-tam.

« Imaginez vos fibres nerveuses, une multitude de fibres nerveuses exacerbées qui attendent la stimulation mécanique. Monsieur, vous entreprendrez une excitation tactile, linguale et tactilo-linguale des zones érogènes ci-après : les oreilles (linguale-labiale-tactile), la dépression menant au conduit auditif (linguale), le lobule (labiale-linguale-tactile), la région rétro-auriculaire dans sa totalité au niveau du sillon située à la jonction de la région mastoïdienne et de la face postérieure du pavillon (labiale-linguale-tactile), la nuque (labiale-linguale), les seins (labiale-linguale-tactile-phallique), le nombril (linguale-tactile), la face interne des bras (tactile-labiale-linguale), les aisselles (tactile-labiale-linguale), les parties internes des cuisses et des fesses (tactile-labiale-linguale). »

La voix s'arrête et une musique grinçante tourne dans la lumière dure des néons. La voix reprend :

« Passons à présent aux régions muqueuses. Les lèvres (labiale-linguale-tactile), le sillon labio-gingival (linguale), la langue (linguale), l'aréole des seins (labiale-succion-linguale-tactile-phallique), la région péri-clitoridienne (tactile-labiale-linguale). L'orgasme approche. Monsieur, pratiquez l'intromission. Bien ! En cadence, s'il vous plaît. » Une musique cristalline, obsédante, retentit. « Dzing ! dzing ! dzing ! dzing ! dzing ! dzing ! dzing ! dzing ! Modifiez la cadence : dzing ! dzing ! dzing ! dzing-ding ! dzing-dzing ! dzing-dzing ! Retenez l'éjaculation, monsieur, c'est bien ! Dzing dzing ! dzing-dzing ! dzing-dzing ! Madame, l'orgasme est là, percevez-vous la délectation ? Vous désirez vous perdrez, madame, n'être qu'un don total. Dzing-dzing ! dzing-dzing ! dzing-dzing ! Revenez à votre cadence initiale en accélérant. Dzing ! dzing ! dzing ! dzing ! Vous devenez une tête d'épingle incandescente, madame. Dzing ! dzing ! dzing ! Ejaculez, monsieur. Madame, percevez-vous le jet spermatique ? Oui, bien ! Devenez orgasme. Là, bien ! Parfait ! »

La musique est devenue une plainte d'enfant seul sur une route vide. La voix d'Edith s'élève :

— « Continue, Thomas, ne t'arrête pas... Je n'ai pas eu d'orgasme. »

Elle pleure.

....

Samedi, 17 h 50.

Une hôtesse vient, une seringue à la main. Thomas est toujours étendu.

— « Tendez votre bras. Bien ! Ainsi vous serez plus docile. »

Elle quitte la pièce. L'or du crépuscule monte le long des murs.

— « Alors ? » dit la voix morte de l'ordinateur.

— « Je... j'en avais assez de ces séances nocturnes avec Edith... Un jour, un matin... en mai, l'année dernière... J'allais au bloc FI... Mes visites commençaient... Appartement par appartement je récitais le même texte de propagande... »

— « Je le connais. »

— « Le temps était beau... Je récitais le même texte... Vous êtes éclatés, vous allez vers la démence, votre organisme ne peut vivre ainsi ! Regardez-vous ! Le matin vous êtes obligés d'absorber une dose toujours plus importante de stimulant... Tout constitue un effort et une peur... Vous ne pouvez vivre disloqués, il est nécessaire de vous restructurer. L'Eglise, par ses consultations

adaptées au rythme moderne, vous apporte la solution immédiate. D'une part la consultation psycho-religieuse vous permet de goûter l'hosite, et vous connaîtrez la joie sans fin ; d'autre part, votre fiche de culpabilité, résultant de vos entretiens avec notre ordinateur central... »

— « Je sais tout cela. Votre enfance, s'il vous plaît. »

— « Le droit d'inscription, c'est trente-trois jours de salaire... »

— « Ensuite ? »

— « Au quatorzième étage... Je ne veux pas !... Je ne veux pas ! Une... une... »

— « Une ? »

— « Elle était nue sous sa chemise de nuit... »

— « Qui ? »

Thomas est couvert de sueur ; la drogue le secoue, tord son visage et ses membres ; une écume blanchâtre coule aux commissures de ses lèvres.

« Ensuite ? »

— « Elle... elle... je ne l'avais jamais vue... »

— « Comment était-elle ? »

— « Petite... cheveux courts, noirs... lèvres charnues... seins lourds... taille étroite. J'avais envie d'elle »

— « Ensuite ? »

— « Elle m'a dit qu'elle était malade depuis deux jours... Le soleil déclinait dans une fournaise bleutée. »

— « Et ? »

— « Elle m'a demandé mon nom... Puis elle m'a dit le sien... »

— « Quel est son nom ? Songez au vide... à l'éjection. »

— « Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! »

— « Combien de temps êtes-vous resté ? »

— « Longtemps... il ne s'est rien passé... Quand j'ai quitté le bloc FI, la lune était sur le sol... Je... j'étais heureux.

— « Vous y êtes retourné ? »

— « Oui.. le jour sui... »

— « Son nom ? Parlez ! Vous serez éjecté... Parlez ! »

— « Non ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Samedi, 18 h 10. Thomas s'évanouit. Le coussin est trempé de sueur ; il respire rapidement avec des râles.

Dans la nuit qui avait suivi ce premier contact avec la jeune

fille du bloc FI, Edith avait posé le disque sur le plateau de l'électrophone.

— « Thomas, ça commence ! »

Thomas s'était enfui.

— « C'est moi, Thomas ! »

— « C'est interdit, non ? »

La jeune fille se tenait dans l'ouverture de la porte. Elle était nue, une fine sueur coulait entre ses seins. Elle sourit.

« Je suis heureuse de vous revoir. Le temps est chaud. Je n'avais pas sommeil... Asseyez-vous sur le lit. Voulez-vous boire

— « Non... oui... whisky, s'il vous plaît. Je... Enfin... je... »

— « Oui. »

— « Vous venez pour un orgasme, c'est ça ? »

— « Oui »

— « Vous avez bien fait. Tenez, vous pouvez commencer à me toucher. »

Elle était debout près du lit, dévissant le bouchon de la bouteille. Thomas, assis sur le rebord du lit, se pencha, posa ses mains sur les genoux de la jeune fille et remonta vers les fesses. Elle écarta les jambes.

« Là, » dit-elle. Elle lui saisit la main et la guida. « Là, prenez-moi entre vos doigts, manipulez-moi. Oui ! Oui ! C'est ça ! »

Elle buvait le whisky de Thomas.

« S'il vous plaît, appliquez-moi une stimulation labio-linguale sur la région péri-clitoridienne... J'en meurs d'envie depuis des mois... Oui, oui, c'est ça... Les hommes, c'est difficile à trouver avant le mariage... Tout est si réglé ! Ça vient ! Ça vient ! Plus vite, s'il vous plaît... Ça vient ! C'est beau ! Oooh ! Thomas ! »

Elle s'affaissa sur le sol, les yeux clos, le souffle court, le visage détendu.

— « Josiane ! Josiane ! » Thomas la secouait durement. Il chercha le verre : il avait roulé sous le lit. Il but à la bouteille, puis il mit Josiane sur le lit. Elle reprenait connaissance.

— « Toi, toi, toi, » chuchota-t-elle, et elle enfouissait son visage dans l'épaule de Thomas.

Quand il quitta le bloc FI, il chantonnait, s'arrêtait dans la nuit pâle, virevoltait et répétait :

— « Toi, toi, toi... »

Et Thomas se désintéressa de tout ce qui l'attachait à sa fonction d'agent prédicateur.

— « Pourquoi me laisses-tu la nuit ? » geignait Edith, nue, posant le disque sur le plateau de l'électrophone. « Je déposerai une plainte pour abandon de domicile. J'en ai le droit, tu sais ! Tu dois rester ici... Il t'arrivera malheur si tu continues ainsi... Où vas-tu ? Dis-le-moi ! Je veux savoir, je t'en prie ! »

Elle pleurnichait, suppliait, s'agenouillait, criait.

« Je suis ta femme et j'ai le droit de savoir. Tu as promis d'accomplir fidèlement ta fonction de mâle... et... »

— « Assez ! » hurla-t-il un soir. « Assez ou je te tue ! Elle se prénomme Josiane ; elle est âgée de quinze ans, elle est jolie, douce, elle... »

— « Tu... tu... tu... »

Edith, sur le lit, le visage dans les couvertures, sanglotait.

— « Tu es laide, » dit Thomas, « mais tu n'es pas responsable de cet état : chez toi, c'est congénital... Tu te souviens, chaque soir, comme une maniaque... » Il tendit le bras, l'index pointé vers le sol, tournoyant. « Non, Thomas, n'éjacule pas encore, je serais frustrée de mon orgasme, attends que le disque te le commande. J'en ai assez ! Assez ! »

— « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

— « Vous êtes pétrifiés dans une fringale aveugle de sexualité animale... Cesse de pleurer ! Une manie grinçante ayant pour but de satisfaire une tension, comme un bouc à l'époque du rut... Il est un chant qu'il faut retrouver en soi... Cesse de pleurer ! Tes yeux rougissent, tu es bien assez laide comme ça !... L'érotisme, tu connais ? Non, bien sûr ! C'est un mot oublié. Nous appliquons la formule et hop ! tout est clair !... Il n'y a rien de clair ! Rien ! Tu comprends ? Il nous faut retourner vers nous-mêmes, à tâtons... il nous faut retrouver un chemin perdu... Mais je parle dans le vide... tu es trop spécialisée pour entendre ! »

Il sortit.

— « Mon amour, » chuchota Josiane, « que le jour est long sans toi ! »

— « Je t'aime, je t'aime, » murmurait Thomas en couvrant de baisers le visage de la jeune fille. « Je ne peux plus supporter Edith, l'hosite et toute cette mascarade religieuse... Nous partirons... n'importe où, tu veux ? »

— « Oui, oui, oui, je suis à toi, mon Thomas, pour toujours. »

Les mois s'écoulèrent. Josiane devint enceinte. Ils ne partirent pas.

....

Samedi, 18 h 30.

— « Vous vous êtes évanoui... ne dites rien... je sais tout... vos ondes cérébrales... votre cœur... les modifications électriques de votre sexe... sont des informations précieuses... je travaille au confessional vingt... une fille âgée de quinze ans, convoquée en consultation obligatoire... elle est enceinte, non mariée... votre cœur accélère ses pulsations... seules quatre filles présentaient des caractéristiques susceptibles de compenser votre dépendance du passé... trois sont éliminées... vous vous rendrez demain soir après l'office au bloc FI, appartement quatorze mille quatre cent quatre... il y aura un incendie... le feu purifie tout... c'est la seule issue... l'enfant qu'elle porte n'est pas de vous... notre expérience est trop courte pour nous permettre du gaspillage de temps dans la formation d'agents prédicateurs... le feu ou l'éjection... souvenez-vous : nous vous valorisons, hors de l'Eglise vous n'êtes rien ! »

— « Assez ! Assez ! » hurle Thomas. Il s'est redressé, il a arraché les électrodes. « Tas d'ordures ! » Il frappe le haut-parleur comme un dément, puis il s'affaisse en sueur.

« La tuer ! La tuer ! Quel non-sens ! Elle est tout ce que j'ai de vrai ! Tu entends ? » Il a le souffle court. « Saloperie de drogue ! » Il titube. « Tu entends ? »

— « Pas de familiarités, s'il vous plaît ! Votre cas est grave ! Soyez prudent ; mesurez vos expressions. Vous devez prouver votre dévouement... Souvenez-vous de ce patriarche qui consentit à sacrifier son fils au Devenir. »

— « C'était un con ! La vie avec elle est si douce... »

— « Vous recherchez la matrice. »

— « Qu'importe ce que je recherche ! Dis, pourriture d'ordinateur, que sais-tu de nos tripes ? Tu possèdes leurs charges électriques... Comment peux-tu connaître ? Pourriture ! »

— « Du calme, du calme, » dit la voix du Supérieur derrière Thomas. « Habillez-vous, je viens vous chercher ; votre femme vous attend dehors. »

— « Allez au diable, vous, elle et l'Eglise entière ! Laissez-moi ! J'en ai assez ! Assez ! »

— « Soyez sérieux ! J'ai pris connaissance de cette affaire. L'enfant n'étant pas de vous, cela vous disculpe en partie ! En

partie ! Parce qu'il reste vos traces là-bas. Nos adversaires sont prêts à tout pour nous abattre... Souvenez-vous, ils faillirent nous effacer durant l'ére de l'athéisme... Les valeurs que nous créons prouvent que les temps sont arrivés. »

— « Quels temps ? »

— « Seriez-vous devenu stupide ? Les nôtres, bien sûr ! »

— « Je ne comprends plus très bien la nécessité de tout cela... Je suis exténué ! »

— « Nous ne pouvons comprendre, Thomas. Qui peut sonder l'avenir ? »

— « Mais votre pourriture d'ordinateur ! Il ne s'en prive pas ! »

— « Ne lui en veuillez pas... Son travail soutient l'action des produits chimiques contenus dans l'hosite. Vous les avez vus? Ils viennent toute la semaine, ils sont toujours là ! Des possédés ! » Il sourit. « Marchez dans le sens de notre Devenir, Thomas! »

— « Pour atteindre quoi? »

— « Quoi ? »

— « Oui, qu'attendez-vous du Devenir ? Une masse croissante de loques ? »

— « C'est un passage, Thomas, il faut comprendre ! Un passage ! »

Thomas est habillé.

« L'homme nouveau viendra ensuite ; il sortira de ce désordre... vidé d'une humanité périmée. »

— « Périmée ! Depuis des millénaires nous attendons l'ère nouvelle, l'homme nouveau, la terre promise... Nous poursuivons le vent ! »

— « Regardez les insectes ! Ils ne bougent plus depuis une éternité ! Ils ont atteint une perfection ; ils utilisent toutes leurs possibilités. Nous avons un besoin urgent d'être des insectes supérieurs ; le cosmos réclame cette perfection : croître ou mourir ! Imaginez, Thomas : quatorze milliards de neurones fonctionnant à plein rendement ! »

Samedi, 19 h 15.

Thomas sort de la pièce. Il est raide dans son habit couleur safran. Il passe devant les rideaux métalliques derrière lesquels se déroule la consultation psycho-religieuse.

Des hommes, des femmes silencieux attendent dans les allées. Quand un consulté sort, le suivant, dirigé par une des quatre hôtesses d'accueil, introduit une pièce de monnaie dans une fente. Le rideau s'ouvre, le consulté s'étend sur un petit divan, le rideau se referme et le dialogue avec l'ordinateur débute. Il peut durer des heures. Le but : établir les courbes de déficience des êtres, augmenter leur dépendance envers l'Eglise. Si l'ordinateur est satisfait des résultats de l'interrogatoire, il délivre la permission d'acheter la plaque triangulaire qui permettra au consulté d'obtenir au distributeur automatique une hosite. Parfois, sous les *stress* répétés, un consulté meurt. Le sacristain et les quatre hôtesses accourent. Le sacristain tire le consulté avec une gaffe qu'il accroche sous le menton. Le croc pénétre et ressort par la bouche. Le consulté est traîné vers une fosse, là une hôtesse vaporise un peu d'eau bénite et hop ! le consulté est expédié dans la chaudière qui l'hiver chauffe l'Eglise et l'été fournit de l'eau chaude. Quand un consulté n'obtient pas l'hosite, il s'agenouille devant le rideau, ses ongles griffent le métal ; il halète.

— « Une hosite ! Une hosite ! Une hosite ! Une... une... »

Ceux qui attendent le regardent, protestent et le frappent. Le consulté rampe et pleure. Il reviendra le lendemain, le surlendemain, toute la semaine, de plus en plus affolé, et souvent cet être sera le premier à accepter le rôle du bouc apocryphe.

— « Quel écœurement ! » dit Thomas, et il repousse une fille lui proposant un orgasme en échange d'une hosite. « Va demander ça au Supérieur. Lui seul trafique ! »

Il sort. Edith est debout. C'est la nuit.

— « Viens, Thomas, » dit-elle. « Rentrons ! »

— « Je dois aller là-bas. »

— « Demain soir tu agiras. Tu es fatigué. Allons, viens ! »

— « Elle m'attend, elle m'attendra toute la nuit. Regarde, dans quatre heures ils dormiront... un vent de néant soufflera... il ne s'arrêtera plus... un naufrage ! »

— « Viens ! »

— « Elle est grosse à présent. Peut-être accouchera-t-elle cette nuit ? Elle m'attendra, elle m'appellera... Demain, ils disent que... »

— « Tu dois le faire. Je t'aiderai si tu veux. Un coup sur la nuque. Tu videras le bidon d'essence et puis il ne restera qu'un souvenir! »

— « La tuer ! C'est tout ce qu'ils ont trouvé ! Quelle connerie ! »

— « Allons, viens! »

Samedi, 19 h 35.

Dimanche, 16 heures.

Le soleil tombe sur la terre ; la fraîcheur du soir vient des collines. Les ensembles d'habitation se vident : tous vont à l'Eglise. Elle centralise tous les jeux et toutes les joies, présentes et futures.

Dans la salle aux vingt mille places, les jeunes dansent sur une musique « harcelante ». Les quatre hôtesses d'accueil, vêtues du costume « tétra » (les bras et les jambes sont seuls couverts de tissu noir), canalisent la foule. D'autres salles sont réservées à d'autres joies. La plus fréquentée est la salle des joies endocriniennes, appelée salle hétérosexuelle. Là, dans des alcôves de deux à quatre personnes, éclairées de rouge sombre, des corps étendus sur un épais tapis sont agités de mouvement tétaniques. Dans chaque alcôve quatre écrans de télévision diffusent, au choix, des scènes de perversions sexuelles. Une hôtesse passe dans les allées et s'informe du bien-être de chacun.

— « Ça va ? Vous avez trouvé le mouvement adéquat à la perversion ? Voulez-vous un aphrodisiaque ? Un inhibiteur ? Un stimulant ? Dois-je vous envoyer une orgasmologue ? »

Une autre salle est réservée aux homosexuels, hommes et femmes. Une troisième signale : *Salle de thérapie incestueuse appliquée.* Là, sous le contrôle de spécialistes, les névrosés revivent les événements traumatisants. Dans une cage de verre, sous le regard de la foule, ils assouvissent les pulsions bloquées et souvent s'accouplent avec un objet parental.

Le distributeur automatique d'hosites ne cesse de fonctionner. La plupart sont venus sept fois dans la semaine et ils ont conservé les sept plaques triangulaires autorisant l'achat des hosites. Le dimanche, ils absorbent les hosites et, les yeux éclatés de lumière, ils gesticulent, rient, se roulent sur le sol, chantent, dansent de longues heures jusqu'à l'épuisement complet. Puis ils tombent dans l'hébétude, rentrent chez eux et deviennent des corps vidés de vie, à la respiration lente, proche de la mort. Le matin les projettera dans la houle glacée de la surface et ils retrouveront, hagards, la réalité de béton et les multiples occu-

pations épuisantes qui pèseront de tout leur poids sur les sept jours menant à l'extase du dimanche.

Lundi, 0 heure.

L'office se déroule dans un silence de métal. Il est simple. Un individu, homme ou femme, sevré d'hosite, n'a pas ri, n'a pas dansé, n'a rien fait. Il a traîné de ci de là, le teint pâle, les yeux dilatés ; il attend cet instant : l'instant où il pourrait goûter une hosite. Il tremble, il attend, tout son être de chair réclame l'hosite. Le Supérieur vêtu de pourpre et de lapin blanc monte sur l'autel ; à ses côtés les hôtesses d'accueil vêtues du costume « binaire » (seuls les bras sont couverts de tissu rouge) tiennent les pans de sa cape.

— « Le Saint Office va renouveler devant vous, comme chaque dimanche, la tragédie merveilleuse qui donna naissance à notre ordre ! Le fils du Devenir fut crucifié parce qu'il apporta l'hosite au monde ; nous perpétuons ce rite afin de célébrer notre alliance et nous affirmons, par la présence parmi nous du bouc, la réalité de nos fondements. Le bouc apocryphe, s'il vous plaît ! »

Le sevré se précipite ; ses yeux brillent.

— « Moi ! Moi ! Moi ! » dit-il. « Vite ! Vite ! Vite ! »

— « Emmenez-le ! »

Les hôtesses entraînent le sevré. Peu de temps après, il revient. Il est vêtu d'une écharpe pourpre lui ceignant les reins.

« Monte sur l'autel, » demande le Supérieur. « Allonge-toi. Comme ceci ! »

Le Supérieur prend une riveteuse, l'élève, prononce quelques phrases rituelles.

« O Devenir, ton bouc apocryphe va venir vers Toi. Daigne le recevoir dans tes jardins de lumière ; accorde-lui une hosite quotidienne et délivre-nous d'une famine d'hosites. »

La foule répète sourdement : « Délivre-nous d'une famine d'hosites. »

Le Supérieur repose la riveteuse, saisit une super-hosite et la tend au sevré, puis il élève de nouveau la riveteuse. On entend quatre claquement secs : le sevré perdu dans son extase est rivé à la croix d'aluminium qui se dresse lentement devant l'autel.

— « Mes enfants ! Mes enfants ! » dit le Supérieur. « Vous pouvez dès maintenant parier sur l'heure approximative du trépas du sevré. Quand l'ampoule s'éclairera au sommet de la croix,

ce sera le signe... Je vous rappelle qu'il est possible de gagner un superbe coffret de pilules et surtout d'hosites... Joyeuse nuit. Le bar et le snack ferment à trois heures. »

Le Supérieur quitte l'autel. Thomas se tient près de la porte.

« Belle soirée, hein, Thomas ? Nous traverserons cette période de désordres en chevauchant ce qu'il y a de plus profond en l'homme... de plus solide ! »

— « C'est une nouvelle théorie ! »

— « Euh... oui, si vous voulez !... Il me l'a dite ce matin... L'instinct, vous comprenez ? »

— « Non ! »

— « C'est simple : le Devenir est devenu instinct. »

— « Ah ! »

— « Oui. Tenez, vous avez votre bidon d'essence, et une statue abstraite du Devenir en bronze, très maniable, d'un poids raisonnable... Les blocs sont vides... L'affaire se présente sous d'heureux présages, n'est-ce pas ?... Bonne chance et un conseil : n'absorbez jamais d'hosite... Vous les avez vus ? Un asile ! »

Il éclate de rire et sort.

— « Le quatorze mille quatre cent quatre, » murmure Thomas.

Il s'éloigne de l'immense coupole : cratère de lumière et de cris, perdu dans la nuit. Loin de l'Eglise le silence est total. Les blocs de marbre se dressent haut dans le ciel ; ils se pressent les uns sur les autres, noués par des escaliers et un amas de béton tordu qui ressemble à de gigantesques racines. Thomas quitte la zone d'ombre et entre dans un secteur de vie et de lumière : l'incinérateur, la centrale alimentaire, l'hôpital, le centre culturel ronronnent doucement comme des animaux repus. Thomas dépasse les terrains de sport obligatoire. Il atteint le pied du bloc FI ; il lève la tête.

« C'est là-haut, » dit-il.

Thomas sort le bidon de l'ascenseur, cherche le quatorze mille quatre cent quatre.

« C'est bien ce que je pensais, » dit-il.

Il sonne. Le palier s'éteint. L'air est tiède, plein de lune ; l'odeur de la terre vient des collines. La porte s'ouvre. Un rectangle de lumière s'étend sur le palier, suivi d'une silhouette

sombre. Thomas a frappé. Le corps tombe avec un bruit sourd. Thomas entre, il se penche, il tremble ; il répète :

« C'est bien ce que je pensais... Quelle horreur ! Quelle horreur ! »

La sueur coule dans ses yeux, il l'essuie avec des gestes vifs. Il tremble toujours et sa main s'irrite sur le bouchon du bidon. Le bouchon saute. Il verse l'essence, l'odeur emplit la pièce. Thomas a le visage couvert de sueur. Il se relève, gratte une allumette, la jette. Il y a un *plouf* et une flamme claire monte vers le plafond. Thomas éteint, sort et s'appuie à la porte. Il respire difficilement.

« Il fallait le faire ! Il le fallait ! Quelle horreur ! »

Dans sa main la statuette du Devenir est tachée de sang. Il s'éloigne ; il ne sort pas ; il sonne à un appartement.

— « Mon Thomas ! J'étais folle d'inquiétude ! »

Thomas prend Josiane dans ses bras.

— « Ils ne savent rien, » dit-il. « Rien ! » Et il éclate de rire. « Ton appartement n'est pas le quatorze mille quatre cent quatre, hein ? Ils ne savent rien... Ou alors... au contraire, *il* sait... Il sait et il m'a aidé... Il nous a aidés. »

— « Le petit naîtra bientôt, Thomas ; j'ai eu des douleurs aujourd'hui »

— « Il nous a aidés, tu comprends ce que ça signifie ? »

— « Calme-toi, mon amour ! Tu trembles. Calme-toi, calme-toi. »

— « Il m'a envoyé ailleurs. Ailleurs ! Tu comprends ? Leur mémoire centrale devient humaine... Elle se fout d'eux... Tu comprends ? »

— « Calme-toi, calme-toi. »

— « Nous devenons des mécaniques simplifiées... Tu comprends ?... Et « elle » devient humaine... Désormais « elle » nous aidera, nous seuls ! Tu comprends ? »

Et Thomas éclate d'un rire démentiel qui résonne longuement dans le bloc plein de nuit et de silence.

ERIC FRANK

RUSSELL

Cher démon

L'amateur français de science-fiction a toujours eu une vision distordue de la hiérarchie des valeurs telle qu'elle est établie aux U.S.A. Certains auteurs à peu près oubliés sur le nouveau continent sont placés ici sur un piédestal ; à l'inverse, d'autres écrivains anglo-saxons renommés sont reçus en France dans la plus totale indifférence.

Cette situation est due, pour une part, à des divergences de mentalité. Prenons le cas de la science-fiction « technique » : un livre comme Prélude à l'espace *d'Arthur C. Clarke (Fleuve Noir) a été accueilli aux Etats-Unis avec des cris de stupeur émerveillée. En France, Alain Dorémieux l'assassinait en quelques lignes dans* Fiction *n° 67. Dans le même article, il était fait allusion au « remarquable* City and the stars *»...* La cité et les astres *est certes un roman unanimement acclamé dans notre pays ; pourtant, il était l'objet à sa parution, de la part du critique d'*Astounding*, d'une phrase du genre : « Un livre assez intéressant mais mineur. Offrez-le à vos jeunes enfants. » Il est alors assez logique que les maîtres de la*

science-fiction « scientifique » soient plus ou moins mal aimés du public français.

Mais d'autres auteurs sont les victimes d'un ostracisme involontaire : H. Beam Piper, Randall Garrett — qui connaît ces noms autrement que par une nouvelle parue à la sauvette dans Fiction *ou* Satellite ?

Jusqu'à juin 1969, il suffisait qu'un écrivain publie la majorité de sa production dans Astounding *pour que les ponts soient coupés ; nous n'en entendions jamais parler, à moins que le Rayon Fantastique ou Présence du Futur ne s'intéresse à lui, ce qui sauva Ray Bradbury et surtout A. E. van Vogt. Mais, depuis cette date,* Fiction *a entrepris de réparer les oublis, de compléter ce qui n'avait été qu'effleuré et de donner un nouveau départ à certaines gloires ternies. C'est ainsi que des gens comme James H. Schmitz ou Algis Budrys vont figurer aux sommaires, c'est ainsi qu'Eric Frank Russell fait sa rentrée en France après bien des années de semi-oubli.*

Comme l'article publié le mois dernier l'aura laissé entendre, Russell possède non seulement une belle renommée dans les pays anglo-saxons, mais encore il la mérite ; c'est donc une grande joie que de pouvoir présenter une de ses meilleures novelettes.

Eric Frank Russell est surtout connu pour son humour ; un roman comme Wasp *le démontre bien. De même, si on examine son œuvre, on s'apercevra que plus de la moitié est consacrée à démolir, par l'arme de Socrate, tout ce que l'imbécillité humaine a produit comme rejetons : l'armée, la bureaucratie, etc. Mais* Cher démon *n'appartient pas à cette catégorie de récits. Au contraire, tout comme dans* Displaced person (Weird Tales, *septembre 1948) ou* I am nothing (Astounding, *juillet 1952), Russell, avec sensibilité et tendresse, s'attaque à l'un des poncifs les mieux établis de la science-fiction ou du fantastique : ici, le thème du monstre hideux, le B.E.M.* (bug-eyed monster), *comme disent les Américains, qui cherche à détruire le monde.*

Dans cette nouvelle le héros, Fander, est bien un extra-terrestre à l'aspect repoussant, mais les destructions n'ont pas attendu son arrivée sur Terre pour commencer. Alors Fander le monstre, mais aussi Fander le poète martien, sera tout naturellement amené à se faire accepter, puis aimer, des quelques survivants de la catastrophe.

Cher démon, *c'est un récit de science-fiction, mais aussi un appel pour le respect de la personne d'autrui, pour faire comprendre qu'une structure dotée de vie ne doit pas être jugée sur sa carapace matérielle mais sur ses actes. Et la leçon n'est pas assenée avec le style marteau-pilon, cher à bien des auteurs, mais elle s'infiltre imperceptiblement à l'intérieur de l'esprit sans léser les tissus, pour se nicher dans la mémoire où elle reste pour longtemps.*

Nous n'avons plus qu'à espérer que ce conte suscite chez le lecteur français les mêmes réactions qu'aux Etats-Unis où Sam Moskowitz le considéra comme le « meilleur récit de l'année » (1950).

D'autres nouvelles d'Eric Frank Russell paraîtront dans Fiction, *explorant plus profondément son talent, des histoires beaucoup plus brillantes comme* Plus-X (Astounding, *juin 1956), où l'imagination bouffonne se hisse à des sommets ; mais, pour marquer la rentrée de l'auteur de* Guerre aux invisibles, Cher démon *était LE titre qui s'imposait.*

M. T.

C'EST avec la lenteur et la majesté d'un ballon que descendit sur Terre le premier vaisseau martien. Il en avait la forme sphérique et la légèreté, tout à fait inattendue, étant donné sa structure métallique. Mais, en dehors de ces analogies superficielles, il n'avait rien de terrestre.

Il n'y avait pas de fusées, pas de tuyères rougeoyantes, pas de protubérances extérieures, sinon plusieurs miroirs solaires qui servaient à propager la nef dans toutes les directions à travers le champ cosmique. Il n'y avait pas de hublots d'observation mais un bandeau transparent qui ceignait le gros ventre de la sphère. Les membres de l'équipage à la peau bleue, d'apparence quelque peu cauchemardesque, étaient rassemblés derrière cette bande pour examiner, de leurs grands yeux aux multiples facettes, le globe terrestre.

C'était dans le silence absolu qu'ils scrutaient ce monde qui avait nom Terre. Même s'ils avaient été doués de la parole, ils n'auraient rien dit. Mais nul d'entre eux n'avait la faculté de s'exprimer selon les modes soniques. Et, en cet instant, nul n'en avait besoin.

Le spectacle à l'extérieur était une scène de désolation infinie. Une maigre herbe vert-bleu s'accrochait au sol épuisé jusqu'à un horizon barré de montagnes hérissées. Des buissons sinistres luttaient çà et là pour leur vie, et certains étaient pathétiques dans leur effort de devenir arbres comme l'avaient été autrefois leurs ancêtres. Sur la droite une cicatrice longue et rectiligne coupait l'herbe et révélait par endroits des amas de roches stériles. Trop inégale et trop étroite pour avoir pu être une route, elle n'évoquait rien de plus que les restes effrités d'une muraille depuis longtemps disparue. Et par-dessus tout cela un ciel livide s'étendait, menaçant.

Le capitaine Skhiva se tourna vers l'équipage et communiqua à l'aide de son tentacule à signaux. La seconde façon de s'entretenir était la télépathie par contact qui exigeait le rapprochement physique.

— « Il est évident que nous n'avons pas de chance. Nous n'aurions pas plus mal fait de nous poser sur le satellite désert. De toute manière, on peut sortir sans risques. Tous ceux qui désireraient procéder à une petite exploration y sont autorisés. »

L'un d'eux gesticula en réponse : « Capitaine, ne souhaitez-vous pas être le premier à poser le pied sur ce nouveau monde ? »

— « C'est sans importance. Si l'un d'entre vous considère cela comme un honneur, je lui cède volontiers la place. »

Il manœuvra le levier qui ouvrait les deux sas atmosphériques. Un air plus épais, plus lourd s'y engouffra et la pression augmenta de quelques livres.

— « Attention à ne pas vous surmener, » leur dit-il lorsqu'ils commencèrent à sortir.

Le poète Fander le toucha, les tentacules bout à bout, pour envoyer rapidement ses pensées par les terminaisons nerveuses.

— « Ceci confirme ce que nous avons remarqué en approchant. Une planète blessée, déjà très avancée dans les affres de l'agonie. A votre avis, quelle en serait la cause ? »

— « Je n'en ai pas la moindre idée ! Et je paierais cher pour savoir. Si ce sont des forces naturelles qui l'ont ainsi frappée, que ne feront-elles pas subir à Mars un jour ou l'autre ? »

Son esprit troublé transmit un frémissement d'inquiétude au tentacule de communication de Fander. « Si cette planète avait été plus éloignée du Soleil que la nôtre, nous aurions pu observer le phénomène depuis notre propre monde. Il est si malaisé de distinguer celui-ci face à la lumière solaire. »

— « C'est encore pire avec la planète suivante, celle qui est entourée de brouillard, » déclara le poète Fander.

— « Je sais. Et je commence à avoir peur de ce que nous risquons d'y découvrir. Si elle se révèle aussi morte, alors nous voilà bloqués jusqu'à ce que nous soyons en mesure d'exécuter le grand saut dans l'espace extérieur. »

— « Ce qui ne se produira pas de notre vivant. »

— « J'en doute en effet, » convint le capitaine Skhiva. « Nous pourrions voyager vite avec l'aide d'amis expérimentés. Mais le voyage sera lent... si nous devons nous y engager seuls. »

Il se tourna pour examiner l'équipage qui se promenait dans le sinistre paysage. « Cela leur fait du bien de se trouver sur un sol ferme. Mais qu'est-ce qu'un monde dénué de vie et de beauté ? Avant longtemps ils vont s'en fatiguer. Ils seront heureux de repartir. »

Songeur, Fander dit : « J'aimerais quand même en voir davantage. Puis-je utiliser l'embarcation de sauvetage ? »

— « Vous êtes un troubadour et non un pilote, » le rabroua Skhiva. « Votre rôle est de soutenir notre moral en nous distrayant, pas d'aller vagabonder dans une embarcation. »

— « Mais je sais comment la diriger. Chacun de nous a reçu l'instruction appropriée. Permettez-moi de la prendre. »

— « N'en aviez-vous pas déjà vu assez avant même l'atterrissage ? Qu'y a-t-il d'autre à contempler ? Des routes craquelées et bouleversées sur le point de se réduire à néant. D'antiques cités démantelées et brisées, en train de se pulvériser. Des montagnes éclatées, des forêts calcinées et des cratères à peine plus petits que ceux de la Lune. Pas d'indice qu'une vie supérieure ait survécu. Rien que l'herbe, les buissons et divers petits animaux à deux ou quatre pattes qui s'enfuient à notre approche. Pourquoi souhaitez-vous en voir davantage ? »

— « On trouve la poésie même dans la mort, » répliqua Fander.

— « Possible... mais ce n'en est pas moins répugnant. » Skhiva eut un petit frisson. « C'est bon, comme il vous plaira. Prenez l'embarcation. Je ne suis pas qualifié pour juger la démarche d'un esprit non technique. »

— « Je vous remercie, capitaine. »

— « N'en parlons plus. Tâchez d'être de retour avant la tombée de la nuit. »

Skhiva rompit le contact, se rendit au sas, se lova comme un serpent sur le seuil extérieur et s'abandonna à ses sombres pensées. Tant d'efforts, tant d'accomplissements... pour une si maigre récompense !

Il réfléchissait encore à la vanité de la tentative quand l'embarcation de sauvetage déborda et prit son essor. Ses yeux aux multiples facettes, sans expression, observèrent le changement d'orientation des miroirs solaires quand l'engin amorça une courbe pour s'éloigner en flottant comme une petite bulle.

L'équipage revint bien avant la nuit. Quelques heures lui avaient suffi. Rien que de l'herbe, des épineux et des arbrisseaux qui luttaient pour grandir. Un des navigateurs avait découvert un rectangle dépourvu d'herbe qui avait peut-être été l'emplacement d'une demeure. Il rapportait un petit morceau des fondations, un bloc de béton que Skhiva mit de côté aux fins d'analyse ultérieure.

Un autre avait trouvé un petit insecte brun à six pattes, mais ses terminaisons nerveuses en avaient perçu la plainte quand il l'avait ramassé, aussi l'avait-il reposé à terre en hâte pour lui laisser sa liberté. De petits animaux aux mouvements maladroits sautillaient au loin, mais tous avaient plongé dans leurs terriers avant qu'un seul des Martiens ait pu s'en approcher. Tout l'équipage

était d'accord sur un point : le silence et la solennité d'un monde qui meurt sont intolérables.

Fander ne battit le coucher du soleil que d'une demi-longueur. Sa bulle disparut sous un grand nuage noir, descendit au niveau du vaisseau et pénétra à l'intérieur. La pluie commença à tomber presque aussitôt, dans un grondement de torrent en folie, tandis qu'alignés derrière le bandeau transparent, ils s'émerveillaient de voir une telle quantité d'eau.

Au bout d'un moment, le capitaine leur dit : « Nous devons nous incliner devant les faits. Nous sommes venus pour rien. L'origine de cette désolation est un mystère que d'autres devront résoudre, avec plus de temps et un matériel plus perfectionné. Nous sommes des explorateurs et non des archéologues. Il n'y a plus qu'à quitter ce cimetière pour aller jusqu'à la planète embrumée. Nous décollerons demain matin de bonne heure. »

Il n'y eut pas de commentaires. Fander le suivit dans sa chambre, établit le contact entre leurs tentacules.

— « On pourrait vivre ici, capitaine. »

— « Je suis loin d'en être sûr. » Skhiva s'enroula sur sa couchette, accrochant ses tentacules aux barres de repos. Le bleu de sa peau se reflétait sur la paroi derrière lui. « En de nombreux points, les roches émettent des étincelles-alpha. Elles sont dangereuses. »

— « Je le sais bien, capitaine, mais je les sens et je les évite. »

— « *Vous ?* » s'étonna l'autre, les yeux fixes.

— « Oui, capitaine. Je désire qu'on me laisse ici. »

— « Comment ?... Dans cet endroit effarant, désespérant ? »

— « Il en émane une laideur et un désespoir envahissants, » reconnut le poète Fander. « Toute destruction est laideur. Mais j'ai par hasard relevé un peu de beauté. Cela m'a donné courage. J'aimerais en rechercher l'origine. »

— « A quelle beauté faites-vous allusion ? » demanda Skhiva.

Fander s'efforça de décrire l'inconnu en termes connus, ce qui se révéla impossible.

— « Faites-moi un dessin, » lui commanda le capitaine.

Fander s'appliqua à sa tâche, lui remit l'image. « Voilà ! »

Après l'avoir longuement contemplée, Skhiva la lui rendit et communiqua par leurs terminaisons nerveuses. « Nous sommes des individus et nous jouissons de tous les droits individuels. En tant qu'individu, je ne pense pas que ce dessin soit assez beau pour valoir le bout de la queue d'un *aralan* de chez nous. Je reconnais

toutefois qu'il n'est pas laid, qu'il est même agréable. »

— « Mais, capitaine... »

— « En tant qu'individu, » poursuivit Skhiva, « vous avez également droit à vos opinions, si insolites qu'elles puissent être. Si vous souhaitez vraiment rester, je ne saurais vous le refuser. Je n'ai que le droit de vous juger un peu insensé. » Il examina de nouveau Fander. « Quand espérez-vous qu'on vienne vous recueillir ? »

— « Cette année, l'an prochain, n'importe quand ou jamais .»

— « Ce pourrait bien être jamais, » lui rappela Skhiva. « Etes-vous prêt à envisager cette éventualité ? »

— « On doit toujours se tenir prêt à subir les conséquences naturelles de ses actes, » souligna Fander.

— « Exact. » Le capitaine hésitait à céder. « Mais y avez-vous bien réfléchi ? »

— « Je suis un élément non technique. Ce n'est pas la réflexion qui me gouverne. »

— « Alors qu'est-ce que c'est ? »

— « Mes désirs, mes émotions, mes instincts. Et aussi mes sentiments profonds. »

— « Que les lunes jumelles nous protègent ! » invoqua Skhiva.

— « Capitaine, chantez-moi un air de chez nous et jouez pour moi de la harpe sonnante. »

— « Ne dites pas de bêtises. J'en suis incapable. »

— « Capitaine, s'il ne fallait qu'une réflexion approfondie, vous en seriez capable ? »

— « Sans doute, » acquiesça Skhiva, devinant le piège, mais dans l'incapacité de l'éviter.

— « Eh bien, voilà, » conclut Fander.

— « J'abandonne. Je ne saurais discuter avec quelqu'un qui rejette les lois reconnues de la logique et s'en invente une spéciale. Vous vous guidez sur des idées biscornues qui me laissent sans défense. »

— « Il n'est question ni de logique ni de manque de logique, » reprit Fander. « C'est seulement affaire de point de vue. Vous voyez les choses sous certains angles, et moi sous certains autres. »

— « Par exemple? »

— « Vous n'allez pas me coller de cette manière ! Des exemples, je peux en trouver. Voyons... vous rappelez-vous la formule qui sert à déterminer la phase d'un circuit accordé en série ? »

— « Naturellement. »

— « Je m'en doutais bien. Vous êtes technicien. Vous avez fixé cela dans votre esprit en tant que détail technique utile. » Il s'interrompit pour considérer Skhiva un moment. « Je la connais aussi, cette formule. On me l'a citée par hasard, il y a bien des années. Elle ne m'est pas de la moindre utilité. Et pourtant je ne l'ai jamais oubliée. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'elle a la beauté du rythme. C'est un poème. »

Skhiva dit en soupirant : « C'est du nouveau pour moi. »

— « *Un sur R facteur d'oméga L moins un sur oméga C,* » scanda Fander, un peu amusé. « Le rythme y est, c'est musical. »

Skhiva finit par admettre : « Oui, cela pourrait se chanter. On pourrait danser sur cet air ! »

— « Eh bien, j'ai vu ceci, » poursuivit Fander en montrant son croquis. « Il en émane une beauté d'une nature étrange, inconnue de nous. Où se trouve la beauté, il y a eu autrefois le talent... et autant que nous sachions, il subsiste peut-être du talent. Et où le talent demeure, on risque de trouver la semence de la grandeur. Aux royaumes de la grandeur, il y a ou il y aura des amis puissants. Et nous avons *besoin* de tels amis. »

— « Vous l'emportez, » déclara Skhiva avec un geste fataliste. « Demain matin, nous vous laisserons au sort de votre choix. »

— « Je vous en remercie, capitaine. »

Ce même trait d'obstination qui faisait de Skhiva un chef de valeur le poussa à lancer une dernière pointe à Fander peu avant le décollage. Après l'avoir convoqué dans sa chambre, il le scruta d'un regard calculateur.

— « Vous n'avez pas changé d'avis ? »

— « Non, capitaine. »

— « Alors ne vous apparaît-il pas bizarre que je sois si satisfait d'abandonner cette planète bien que selon vous elle conserve des restes de grandeur ? »

— « Non. »

— « Expliquez-moi pourquoi, » dit Skhiva, se raidissant un peu.

— « Capitaine, je pense que vous êtes un peu effrayé parce que vous soupçonnez ce que je soupçonne moi-même. »

— « Et qu'est-ce à dire ? »

— « Qu'il ne s'agit pas d'un désastre naturel. Qu'ils ont fait tout cela eux-mêmes... à eux-mêmes. »

— « Nous n'en avons aucune preuve, » fit Skhiva, mal à l'aise.

— « Non, capitaine, » répondit Fander, qui se tut alors, sans aucune envie de poursuivre sur ce sujet.

— « *Si* c'est bien là leur triste ouvrage, » finit par observer le capitaine, « quelle chance aurions-nous de nous attirer l'amitié de gens tellement à craindre ? »

— « Une très faible, » avoua Fander. « Mais c'est la conclusion de la froide raison. Et en cette qualité, elle m'intéresse peu. Je me sens animé de chaleureux espoirs. »

— « Vous voilà reparti à repousser insolemment la réflexion au bénéfice de la rêverie oiseuse. L'espoir, l'espoir, l'espoir... d'accomplir l'impossible ! »

Fander dit : « Le difficile est possible ; pour l'impossible, il faut simplement plus longtemps. »

— « Vos opinions embrouillent mon cerveau ordonné. Chacune de vos remarques est la négation pure et simple de quelque chose qui a un sens. » Skhiva transmit la sensation d'un rire sinistre. « Eh bien, ainsi soit-il ! » Il s'approcha de son interlocuteur. « Tous vos approvisionnements sont groupés à l'extérieur. Il ne me reste plus qu'à vous dire adieu. »

Ils s'embrassèrent à la manière martienne. Après être sorti du sas, le poète Fander contempla la grande sphère qui vibrait, puis prenait son essor dans un glissement. Elle s'élevait sans bruit. Puis elle diminua de plus en plus jusqu'à n'être plus qu'un point devant un nuage. L'instant d'après, elle disparut.

Il resta sur place en contemplation devant le nuage pendant un très long moment. Puis il porta son attention sur le traîneau de charge qui contenait son matériel. Après s'être installé sur le siège avant à ciel ouvert, il manœuvra la commande de tension des grilles orientables et laissa le véhicule monter à quelques pieds de hauteur. Plus l'altitude était haute, plus grande était la dépense d'énergie. Il désirait conserver autant que possible sa puissance motrice ; il ne pouvait savoir pour quelle durée elle lui serait nécessaire. Aussi laissa-t-il le traîneau glisser à faible altitude et à petite vitesse dans la direction approximative de l'objet de beauté.

Plus tard il découvrit une petite grotte avec un sol sec au flanc de la hauteur sur laquelle se dressait son but. Il lui fallut deux jours de travail précautionneux au pistolet à rayons pour l'agrandir, mettre à angle droit les murs et le plafond, ainsi qu'aplanir le sol ; et encore une demi-journée pour chasser la poussière de

silicate avec un ventilateur électrique. Il stocka ensuite des provisions dans le fond, gara le traîneau à l'entrée et établit un écran de force devant celle-ci. Le trou dans la colline était devenu sa maison.

Le premier soir, le sommeil ne vint pas vite. Il était étendu dans la grotte, chose noueuse, cordée, d'un bleu luisant, avec d'énormes yeux d'abeille, et il se surprenait à tendre l'oreille vers des harpes qui jouaient à soixante millions de kilomètres de distance. Les extrémités de ses tentacules frémissaient en une recherche involontaire des chants télépathiques qu'accompagnaient les harpes, mais c'était en vain.

L'obscurité devint plus profonde ; un calme monstrueux régnait sur le monde entier. Ses organes auditifs étaient avides du cri sourd des grenouilles des sables au crépuscule, mais il n'y avait pas de grenouilles. Il avait envie de percevoir le bourdonnement familier des scarabées nocturnes, mais aucun ne bruissait. Sauf une fois, quand quelque bête lointaine hurla sa peine à la pâle lune, il n'y eut rien, pas un son.

Le matin, il fit sa toilette, mangea, prit le traîneau et partit explorer le site d'une petite ville. Il n'y trouva que peu de chose pour satisfaire sa curiosité, rien que des monticules de gravats informes sur des fondations démolies vaguement rectangulaires. C'était un cimetière de maisons mortes depuis longtemps, pourrissantes, envahies de mauvaise herbe, destinées à l'oubli total à brève échéance. La vue de l'emplacement, d'une altitude de cinq cents pieds, ne lui donna qu'une indication : la rigueur des contours prouvait que les habitants avaient été ordonnés et méthodiques.

Mais l'ordre n'est pas la beauté en soi. Il regagna le sommet de sa colline et chercha consolation dans la contemplation de la chose qui possédait de la beauté.

Il poursuivit ses explorations, non pas systématiquement comme l'eût fait Skhiva, mais au gré de ses fantaisies. Il lui arrivait de voir de nombreux animaux, isolés ou en troupes, mais aucun ne ressemblait à une des formes de vie de Mars. Certains se dispersaient au grand galop quand son traîneau les survolait. D'autres s'enfonçaient dans des trous du sol, exhibant au moment de disparaître de ridicules queues blanches. D'autres, des quadrupèdes à longue tête, aux dents aiguës, chassaient par bandes et

aboyaient de concert à son adresse, de leurs voix dures, menaçantes.

Le soixante-dixième jour, dans une clairière encaissée, ombreuse, vers le nord, il repéra un petit nombre de silhouettes nouvelles qui se déplaçaient en une file unique. Il les reconnut au premier coup d'œil ; il les connaissait si bien que ses yeux en quête communiquèrent l'excitation du triomphe à son esprit. Ils étaient en haillons, sales, à demi développés seulement, mais la chose de beauté lui avait dit ce qu'ils étaient.

Il décrivit au ras de la terre une ample courbe qui l'amena à l'autre bout de la clairière. Il les distinguait mieux à présent, il percevait même le rose taché de boue de leurs minces jambes. Le traîneau volant s'inclina pour la descente à l'entrée de la clairière. Ils se déplaçaient dans le même sens que lui, manifestant une prudence craintive tandis qu'ils surveillaient le terrain devant eux, de peur d'y trouver des ennemis. Sa rapide arrivée derrière eux se fit sans aucun avertissement.

Le dernier de la précautionneuse file le déjoua cependant au dernier instant. Fander se penchait sur le côté de son véhicule, ses longs tentacules tout prêts à saisir le bipède, celui qui avait une touffe désordonnée de cheveux jaunes, quand, prévenu par quelque sixième sens, la victime choisie se jeta à plat sur le sol. Les tentacules de Fander le manquèrent de deux bons pieds. Il aperçut des yeux gris effrayés une seconde ou deux avant de réussir, par un habile balancement du traîneau, à compenser la perte en s'emparant du suivant dans la file, qui ne s'était aperçu de rien.

Celui-ci avait les cheveux foncés, il était un peu plus grand et fort. Il se débattit contre les tentacules qui le maintenaient pendant que le véhicule prenait de l'altitude. Puis, réalisant d'un coup la nature de ses liens, la créature se tortilla pour regarder Fander. Le résultat fut tout à fait imprévu ; l'être perdit sa couleur faciale, ferma les yeux et devint tout mou.

Le prisonnier était toujours inerte quand il le transporta dans la grotte, mais le cœur continuait de battre et les poumons d'inspirer. Après l'avoir posé avec précaution sur son lit souple, Fander regagna l'entrée de la grotte en attendant que le captif revienne à lui. L'être finit par remuer et s'assit, portant des regards incompréhensifs au mur devant lui. Ses yeux noirs se déplaçaient lente-

ment, en rond, prenant conscience de ce qui l'entourait. Puis ils virent Fander découpé sur la clarté du dehors. Ils s'élargirent et leur propriétaire émit des sons aigus, déplaisants, tandis qu'il s'efforçait de reculer à travers le mur massif. Cela faisait tant de bruit, ces cris montant l'un après l'autre, que Fander se glissa hors de la grotte, hors de vue, et resta assis dans le vent froid jusqu'au moment où cela cessa.

Deux heures après, il réapparut avec circonspection pour offrir des aliments, mais la réaction fut si prompte, affolée, déchirante, qu'il lâcha sa charge pour se cacher comme s'il eût été lui-même effrayé. La nourriture resta intacte durant deux jours entiers. Le troisième, on en avait mangé un peu. Fander s'aventura à l'intérieur.

Bien que le Martien ne se fût pas approché de lui, le jeune garçon se tassa craintivement en murmurant : « Le démon ! Le démon ! » Il avait les yeux rougis, soulignés de cernes sombres.

« Le démon ! » songeait Fander, dans l'incapacité totale de répéter le mot étranger, et se demandant ce qu'il signifiait. Il tenta vaillamment de se servir de son tentacule à signes pour communiquer des idées rassurantes. Mais ce fut en vain. L'autre observait les mouvements de torsion, à demi apeuré, à demi dégoûté, sans manifester la moindre compréhension. Fander laissa ramper doucement son tentacule sur le sol dans l'espoir d'établir le contact par la pensée. L'autre s'écarta comme devant un serpent prêt à mordre.

« Patience, » se rappela-t-il. « Pour l'impossible, il faut plus longtemps. »

A intervalles réguliers, il se montrait, porteur de nourriture et d'eau. La nuit, il dormait mal sur l'herbe dure et humide, sous les cieux menaçants, tandis que le prisonnier, son hôte, jouissait du confort du lit, de la chaleur de la grotte, de la sécurité assurée par l'écran de force.

Le temps vint où Fander fit preuve d'une astuce qui n'avait rien de poétique, en se servant du ventre de l'autre comme indicateur du moment opportun. Le huitième jour, lorsqu'il eut observé que ses offres d'aliments étaient régulièrement acceptées, il prit lui-même son repas à l'entrée de la grotte, bien en vue, et remarqua que l'appétit de l'autre n'en était en rien perturbé. Cette même nuit, il dormit juste dans l'entrée, contre l'écran de force, donc le plus loin possible du garçon. Cela n'éveilla pas de réaction désagréable. Le garçon veilla longtemps, à l'examiner, à le

surveiller avec attention, mais il finit par s'endormir au petit matin.

Une nouvelle tentative de conversation par gestes ne donna pas de meilleurs résultats que la première, et l'être refusa encore une fois de toucher le tentacule offert. Fander faisait néanmoins des progrès. On repoussait toujours ses ouvertures, mais avec une répulsion décroissante. Peu à peu, insensiblement, la forme du Martien devenait familière, presque acceptable.

Fander savoura la douceur de la réussite vers le milieu de la journée d'après. Le garçon avait donné plusieurs fois les signes d'une maladie émotive dont les accès le couchaient sur le ventre, le corps secoué, tandis qu'il émettait des sons rauques et que ses yeux se mouillaient abondamment. A ces moments, le Martien se sentait curieusement impuissant, inutile. Il profita néanmoins d'une de ces crises où le malade n'était plus en alerte pour ramper assez près du lit et s'emparer d'une boîte.

Il tira de celle-ci sa minuscule harpe électrique, brancha les fiches et effleura les cordes avec une délicate tendresse. Il se mit à jouer en douceur, chantant intérieurement l'accompagnement, puisqu'il n'avait pas d'organe vocal et que seule la harpe pouvait émettre des sons à sa place.

Le garçon cessa de trembler et s'assit, toute son attention se portant sur le jeu habile des tentacules et sur la musique qu'ils créaient. Quand Fander estima qu'il avait enfin capté l'esprit de son auditeur, il termina son morceau en touches légères, apaisantes, et présenta d'un geste doux la harpe à son hôte. Ce dernier manifesta à la fois de l'intérêt et de l'hésitation. Tout en prenant bien soin de ne pas approcher, fût-ce d'un pouce, Fander la lui offrit à bout de tentacule. Le garçon avait quatre pas à faire pour prendre l'instrument. Il les franchit.

Ce fut le commencement. Ils jouaient ensemble jour après jour et parfois jusque dans la nuit tandis que la distance qui les séparait s'amenuisait par degrés presque imperceptibles. Finalement, ils s'assirent côte à côte, et si le garçon n'avait pas encore appris à rire, du moins ne montrait-il plus de malaise. Il était maintenant en mesure de tirer de l'instrument un air sans complications et se réjouissait de cette aptitude, avec une certaine solennité.

Un soir, alors que venait la nuit et que les bêtes qui hurlaient parfois à la lune se faisaient de nouveau entendre, Fander tendit son tentacule pour la centième fois. Il n'y avait jamais eu à se

tromper sur ce geste, même si la motivation n'en était pas perceptible, pourtant il avait toujours été repoussé. Mais cette fois, cette fois, cinq doigts se refermèrent autour, dans un désir timide de plaire.

En priant avec ferveur pour que les nerfs humains fonctionnent juste comme ceux des Martiens, Fander déversa ses pensées par ce trait d'union, vite, de peur que l'étreinte chaleureuse ne se relâche prématurément.

— « N'aie pas peur de moi. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir cette forme, pas plus que tu ne peux changer la tienne. Je suis ton ami, ton père, ta mère. J'ai tout autant besoin de toi que je te suis nécessaire. »

Le garçon lâcha prise et se mit à pousser des gémissements à demi étouffés. Fander lui posa un tentacule sur l'épaule, en le tapotant doucement, d'une manière qu'il croyait purement martienne. Pour quelque inexplicable raison, cela ne fit qu'aggraver la situation. A bout de ressources, ne sachant plus ce qui valait le mieux, quel acte accomplir qui fût compréhensible dans le contexte humain, il chassa le problème de son esprit pour s'abandonner à son instinct. Il passa un membre long et souple comme une corde autour du garçon et le tint serré contre lui jusqu'au moment où les bruits cessèrent, où vint le sommeil. Ce fut alors qu'il se rendit compte que l'enfant capturé était bien plus jeune qu'il ne l'avait cru. Il prit soin de lui toute la nuit.

Il fallait beaucoup de pratique pour aboutir à une conversation. Le garçon devait apprendre à contrôler et projeter sa pensée car Fander n'avait pas le pouvoir de la lui arracher.

— « Quel est ton nom ? »

Fander vit une image de jambes minces en une course rapide.

Il la transforma en question : « Agile ? »

Une affirmation.

— « Et quel nom me donnes-tu ? »

Une sorte d'assemblage de monstres, peu flatteur.

« Démon ? »

L'image se mit à tourbillonner, à perdre de la netteté. Une trace d'embarras se manifesta.

« Démon fera l'affaire, » déclara Fander, qui avait les idées larges à ce sujet. « Où sont tes parents ? » reprit-il.

Des images encore plus confuses.

« Il faut bien que tu aies eu des parents. Tout le monde a

un père et une mère, n'est-ce pas ? Tu ne te souviens pas des tiens ? »

Des visions fantomatiques et embrouillées. Des adultes abandonnant leurs enfants. Des adultes évitant les enfants comme s'ils en avaient peur.

« Quelle est la première chose dont tu te souviennes ? »

— « Un homme grand qui marche avec moi. Il me porte un moment. Puis il remarche. »

— « Que lui est-il arrivé ? »

— « Parti. Il a dit qu'il était malade. Il a dit qu'il pourrait aussi me donner la maladie. »

— « Il y a longtemps ? »

Confusion encore.

Fander changea de sujet. « Et ces autres enfants... ils n'ont pas non plus de parents? »

— « Ils n'ont personne. »

— « Mais tu as quelqu'un maintenant, n'est-ce pas, Agile ? »

— « Oui, » dit le garçon d'un ton hésitant.

Fander alla plus loin. « Préfères-tu m'avoir ou être avec les autres enfants ? » Il laissa passer un temps avant d'ajouter : « Ou plutôt les deux ? »

— « Les deux, » répondit Agile, sans la moindre hésitation. Ses doigts tripotaient la harpe.

— « Veux-tu m'aider à les chercher demain pour les ramener ici ? »

— « Oui. »

— « Et s'ils ont peur de moi, tu leur diras qu'ils n'ont rien à craindre ? »

— « Bien sûr ! » dit Agile en s'humectant les lèvres et en bombant la poitrine.

— « Alors peut-être te plairait-il de faire une petite promenade avec moi aujourd'hui ? Il y a trop longtemps que tu restes dans cette grotte. Un peu d'exercice ne te fera pas de mal. Tu viens faire un tour avec moi ?

— « Oui. »

Ils sortirent côte à côte, l'un trottant avec vivacité, l'autre glissant et rampant. La gaîté de l'enfant se manifesta une fois à ciel ouvert ; on eût dit que la vue du ciel, le souffle du vent, l'odeur de l'herbe lui faisaient comprendre qu'il n'était pas vraiment captif. Ses traits si graves à l'ordinaire s'animaient, il poussait des exclamations que Fander ne saisissait pas, et une fois il

éclata de rire sans raison, par pure joie. A deux reprises il empoigna de lui-même une extrémité de tentacule pour transmettre une idée à Fander, accomplissant cet acte comme s'il lui eût été aussi naturel que sa propre parole.

Le lendemain, ils tirèrent au-dehors le traîneau de charge. Fander s'installa sur le siège avant, aux commandes ; Agile s'accroupit derrière, cramponné des deux mains au harnais du pilote. Après un petit essor, ils volèrent en direction de la clairière. De nombreux petits animaux à queue blanche se précipitèrent dans leurs terriers à leur passage.

— « Bon à manger, » observa Agile, en touchant Fander et en s'exprimant par le point de contact.

Fander se sentit un peu écœuré. Des mangeurs de chair ! Ce ne fut qu'en percevant un bizarre sentiment de honte et d'excuse qu'il devina qu'Agile avait saisi sa répugnance. Il regrettait de n'avoir pas réprimé aussitôt cette réaction avant que l'enfant s'en fût aperçu. Mais il ne pouvait encourir de reproche parce que le choc de cette déclaration brutale l'avait complètement surpris. Toutefois, c'était un pas de plus dans leurs rapports mutuels ; Agile souhaitait que Fander eût bonne opinion de lui.

Dès le premier quart d'heure, la chance fut avec eux. A environ huit cents mètres au sud de la clairière, Agile poussa un cri aigu en montrant du doigt le sol. Une petite silhouette aux cheveux d'or se tenait au sommet d'une éminence et contemplait avec fascination le phénomène apparu dans le ciel. Une seconde forme minuscule, aux cheveux roux et aussi longs, se tenait à mi-côte et regardait en l'air avec un étonnement similaire. Les deux silhouettes revinrent à la réalité et pivotèrent pour s'enfuir quand le véhicule vira, s'inclina et piqua vers elles.

Sans tenir compte des jappements excités de son passager ni des tractions qu'il exerçait sur son harnais, Fander fonça, s'empara d'une des proies, puis de l'autre. Le double fardeau qu'il maintenait ne lui facilita pas la manœuvre de rétablissement de l'engin et de reprise d'altitude. Si les victimes s'étaient débattues, il aurait eu du mal à réussir. Mais elles ne luttaient pas. Elles hurlèrent en se sentant enlevées, puis se détendirent, les yeux clos.

Le traîneau monta et parcourut un kilomètre et demi à cinq cents pieds de haut. L'attention de Fander se partageait entre ses

proies inertes, les commandes et l'horizon, quand il y eut soudain un bruit de tonnerre sous la coque de l'engin ; toute la membrure en frémit, une bande de métal se souleva du bord d'attaque et des objets sifflèrent et gémirent en se dirigeant vers les nuages.

— « Le vieux Grison ! » s'écria Agile en sautillant, mais sans s'approcher du bord. « Il nous tire dessus ! »

Ces paroles n'avaient aucune signification pour le Martien, qui ne pouvait distraire un de ses tentacules pour contacter l'enfant, qui avait oublié lui-même de le faire. Préoccupé, le poète amena le traîneau à l'horizontale puis donna le maximum de puissance. Quels que fussent les dommages subis, l'appareil n'avait rien perdu de son efficacité ; il fila à une allure qui dressait dans le vent les chevelures rousse et dorée des victimes. Naturellement, l'atterrissage près de la grotte fut assez maladroit. Le véhicule rebondit et dérapa dans l'herbe sur une quarantaine de mètres.

L'essentiel d'abord. Il emmena les deux enfants sans réaction à l'intérieur et les déposa sur le lit, puis ressortit pour examiner le traîneau. Il y avait une demi-douzaine de trous dans la plaque de fond et deux sillons brillants sur un des bordages. Fander établit le contact avec Agile.

— « Que voulais-tu me dire ? »

— « Le vieux Grison nous a tiré dessus. »

L'image mentale éclata en lui, vigoureuse, stupéfiante. La vision d'un vieil homme de haute taille, aux cheveux blancs, au visage sévère, muni d'une arme tubulaire appuyée à son épaule et crachant du feu vers le ciel. Un vieil homme aux cheveux blancs. Un adulte !

Son étreinte se resserra sur les doigts de l'enfant. « Qu'est-il pour toi, ce vieillard ? »

— « Pas grand-chose. Il habite près de nous dans les abris. »

L'image d'un long tunnel de béton poussiéreux, très abîmé, au plafond marqué des cicatrices laissées par un système d'éclairage depuis longtemps retourné au néant. Le vieil homme vivant à un bout en ermite, les enfants à l'autre extrémité. Le vieillard était aigri, taciturne, se tenait à distance des enfants, ne leur parlait que rarement, mais était prompt à réagir quand ils étaient menacés. Il avait des fusils. Une fois, il avait tué de nombreux chiens sauvages qui avaient dévoré deux enfants.

— « Les gens nous ont laissé les abris parce que le vieux Grison y était et avait des armes, » expliqua Agile.

— « Mais pourquoi ne vit-il pas avec les enfants ? Il ne les aime donc pas ? »

— « Sais pas. » Il réfléchit un instant. « Une fois il nous a raconté que les vieux peuvent devenir très malades et rendre les jeunes malades à leur tour... et alors on mourrait tous. Peut-être qu'il a peur de nous faire mourir. » Agile n'en était pas trop sûr.

Ainsi une maladie terrifiante régnait, quelque chose de très contagieux qui frappait surtout les adultes. Sans hésiter, ils abandonnaient leurs petits dès la première atteinte, dans l'espoir que les enfants au moins y survivraient. Sacrifice sur sacrifice, pour conserver la race. Désespoir sur désespoir, quand les aînés choisissaient de mourir dans la solitude plutôt que dans la compagnie de leurs semblables.

Pourtant Grison était décrit comme très âgé. Etait-ce une exagération du cerveau de l'enfant ?

— « Il faut que je rencontre Grison. »

— « Il tirera, » affirma Agile. « Il sait maintenant que c'est toi qui m'as pris. Il t'a vu enlever les autres. Il surveillera le ciel et te tuera à la première occasion. »

— « Nous devons trouver le moyen d'éviter cela. »

— « Comment ? »

— « Quand ces deux autres seront devenus mes amis, tout comme toi, je vous reconduirai tous les trois aux abris. Tu iras trouver Grison de ma part et tu lui diras que je ne suis pas aussi laid que j'en ai l'air. »

— « Je ne pense pas que tu sois laid, » répliqua Agile.

L'image que reçut Fander en même temps que cette remarque lui donna la sensation la plus insolite. Il s'agissait d'un corps, vague, noyé d'ombre, très déformé, avec un visage clairement humain.

Les nouveaux prisonniers étaient des femelles. Fander le reconnut sans qu'on le lui dise car elles étaient plus délicates qu'Agile et il s'en dégageait l'odeur chaude et douce de la féminité. Ce qui annonçait des complications. Peut-être n'étaient-ce que des enfants et peut-être vivaient-ils ensemble dans les abris, mais il n'autoriserait rien de semblable tant qu'il en garderait la responsabilité. Fander était sans doute d'un autre monde sous d'autres rapports, mais il avait une certaine pruderie. Il se mit

incontinent à creuser une seconde grotte, plus petite, pour Agile et lui-même.

Ni l'une ni l'autre des filles ne le virent de quatre jours. Se tenant avec soin hors de leur vue, il chargea Agile de leur porter à manger, de leur parler, de les calmer, de les préparer à l'aspect de la « chose » qu'elles allaient voir. Le cinquième jour, il se laissa examiner à distance. En dépit des avertissements, elles pâlirent et se cramponnèrent l'une à l'autre, mais sans émettre de sons déchirants. Il joua de la harpe un moment, se retira, revint plus tard et joua de nouveau.

Sous le flot de propagande résolue que leur déversait sans arrêt Agile, l'une d'elles saisit une extrémité de tentacule le lendemain même. Ce qui passa le long des nerfs n'était pas tant une image compréhensible qu'une douleur sourde, un désir, une aspiration enfantine. Fander sortit à reculons de la grotte, trouva du bois, passa toute la nuit devant Agile endormi qui lui servait de modèle et façonna dans le bois une petite silhouette articulée à la ressemblance d'un être humain. Il n'était pas sculpteur, mais il avait une certaine habileté de toucher, et le poète en lui inspirait les membres pour s'exprimer dans la statuette. Il exécuta un travail consciencieux, puis revêtit la poupée d'un costume qu'il imaginait pareil à ceux des terrestres, colora le visage et fixa sur les traits la grimace de plaisir que les humains appellent un sourire.

Il lui donna la poupée dès qu'elle s'éveilla, le lendemain matin. Elle la prit avec vivacité, comme affamée, les yeux écarquillés de bonheur. Elle la serra sur son sein encore inexistant en chantonnant tout bas... et il sut que ce vide étrange qu'elle éprouvait s'était comblé.

Bien que le jeune Agile fût ouvertement dédaigneux de ce gaspillage manifeste d'efforts, Fander entreprit de fabriquer un second mannequin. Il ne lui fallut pas tout à fait aussi longtemps. Le premier essai lui avait apporté plus de dextérité, de rapidité. Il fut en mesure d'offrir son œuvre à la seconde fillette dès le milieu de l'après-midi. Elle accepta le présent avec une gracieuse timidité ; elle étreignit la poupée comme si elle eût eu plus d'importance à ses yeux que l'ensemble de son monde désolé. Dans la concentration ravie où la plongeait le jouet, elle ne remarqua pas qu'il était près d'elle, tout proche, et quand il lui tendit un tentacule, elle le prit d'un air distrait.

Il lui dit simplement : « Je t'aime. »

Elle avait l'esprit trop peu exercé pour fournir une réaction, mais un éclair chaleureux passa dans ses grands yeux.

Fander était assis sur le traîneau posé à terre, à un kilomètre et demi à l'est de la clairière, et suivait du regard les trois enfants qui, la main dans la main, marchaient en direction des abris dissimulés. Agile était de toute évidence le chef ; il les pressait, les commandait avec l'assurance bruyante de celui qui a bourlingué et se juge expérimenté. En dépit de quoi les filles s'arrêtaient par instants pour se retourner et adresser des signes de la main à la chose cordée aux yeux d'abeille qu'elles venaient de quitter. Et Fander se faisait un devoir de rendre les salutations, en se servant à chaque fois de son tentacule à signes car il ne lui était pas venu à l'esprit que n'importe lequel de ses appendices eût fait l'affaire.

Ils disparurent derrière une ondulation de terrain. Il resta sur le véhicule, promenant son regard multi-facettes sur les environs ou étudiant le ciel coléreux qui promettait à présent la pluie. Le sol était d'un gris-vert terne, éteint, jusqu'à l'horizon. Rien pour rehausser cette morne teinte, pas une tache éclatante de blanc, d'or ou d'écarlate comme en étaient parsemées les prairies de Mars. Il n'y avait rien que l'éternel gris-vert et son propre corps d'un bleu brillant.

Avant longtemps une bête à quatre pattes, au visage pointu, se montra dans l'herbe, leva la tête et hurla à son adresse. Le cri était une plainte urgente, impressionnante, qui s'étalait sur l'herbage et gémissait au loin. Elle éveilla d'autres animaux semblables, deux, dix, vingt. Leur audace croissait avec leur nombre jusqu'au moment où il y en eut une troupe importante qui s'encourageaient les uns les autres en jappant et en grondant, se rapprochant lentement de lui, babines retroussées, crocs à découvert. Puis vint un commandement collectif, insaisissable, qui leur fit cesser leur avance cauteleuse pour bondir en avant tous à la fois, la bave à la gueule. Ils se comportaient avec la frénésie vorace, les yeux rougis des animaux poussés par quelque chose d'apparenté à la démence.

Pour répugnante qu'elle fût, la vue de créatures avides de chair — même d'une chair inconnue et bleue — n'alarmait pas Fander. Il déplaça d'un cran un levier de commande, les grilles de sustentation irradièrent, le traîneau s'éleva à vingt pieds. Cette

fuite si tranquille, si facile, exécutée de façon si détachée, infusa à la meute de chiens sauvages une furie démesurée. Arrivés en une féroce grappe sous le véhicule, ils bondirent vainement en l'air, retombant les uns sur les autres pour bondir de plus belle. Le vacarme qu'ils causaient était pure folie. Il émanait d'eux une odeur âcre de poil séché et de sécrétions animales.

Etalé sur son engin dans une irritante attitude de mépris, Fander les laissait rager sous lui. Ils fonçaient en cercles serrés pour lui aboyer des injures et se mordaient les uns les autres. Cela dura un certain temps, puis cessa quand se déclencha une succession de rapides détonations, venant de la clairière. Huit chiens tombèrent morts. Deux s'abattirent et s'efforcèrent de se traîner à l'écart. Dix partirent sur trois pattes en glapissant de douleur. Les rescapés filèrent comme l'éclair vers quelque lieu d'embuscade pour se régaler des boiteux qui tentaient de s'enfuir. Fander abaissa son appareil.

Agile était debout sur l'éminence avec Grison. Ce dernier remit son arme au creux de son bras et s'avança sans hâte en se frottant le menton pensivement.

Le vieux Terrien s'arrêta à cinq mètres du Martien, frotta de nouveau les poils durs de son menton et dit : « Cela ne me paraît pas naturel. J'appellerais ça un cauchemar. »

— « Pas la peine de *lui* parler, » conseilla Agile. « Il faut que tu ailles en tenir un bout, comme je t'ai dit. »

— « Je sais, je sais, » fit Grison avec le geste impatient des vieillards. « Chaque chose en son temps. Je le toucherai quand je serai prêt. » Il resta planté à observer Fander, de ses yeux gris pâle au regard perçant. Une fois ou deux, il marmonna entre ses dents. Il se décida enfin : « Eh bien, on y va, » et tendit la main.

Fander y posa l'extrémité d'un tentacule.

— « Il est froid, » constata Grison en serrant les doigts. « Plus froid qu'un serpent. »

— « Ce n'est pas un serpent, » le contredit Agile.

— « La paix... je n'ai pas dit ça. »

— « Et ce n'est pas la même chose sous les doigts qu'un serpent, » insista Agile qui de sa vie n'avait touché de serpent et n'en avait nulle envie.

Fander envoya une pensée par le contact : « Je viens de la quatrième planète. Sais-tu ce que cela signifie ? »

— « Je ne suis pas ignare, » lança Grison, à voix haute.

— « Inutile de me répondre verbalement. Je reçois tes pensées comme tu reçois les miennes, tout juste. Tes réactions sont beaucoup plus vigoureuses que celles du garçon et je te comprends plus facilement. »

— « Bah ! » fit Grison, peu impressionné.

— « J'étais très désireux de découvrir un adulte pour lui parler parce que les enfants ne sont pas en mesure de m'en dire assez. J'aimerais te poser quelques questions. Consens-tu à y répondre ? »

— « Ça dépend, » fit Grison, devenu soupçonneux.

— « Peu importe. Réponds si tu veux. Je n'ai d'autre désir que de vous venir en aide à tous. »

— « Pourquoi ? » demanda Grison, cherchant l'intérêt que l'autre pouvait y avoir.

— « Nous avons besoin d'amis intelligents. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que nous ne sommes pas nombreux et que nos ressources sont réduites. En visitant ce monde et le globe brumeux, nous aurons atteint presque le bout de nos capacités. Mais avec du secours nous pourrions aller plus loin, arriver aux planètes extérieures. Je pense que si nous devions vous venir en aide aujourd'hui, vous seriez en position de nous aider demain. »

Grison réfléchit avec attention, oubliant que le travail secret de son esprit était livre ouvert pour l'autre. Le soupçon chronique était la pierre angulaire de ses idées, le soupçon fondé sur ses propres expériences et sur le passé récent. Mais les pensées profondes allaient dans les deux sens et son propre cerveau découvrit la sincérité dans celui de Fander.

Aussi accepta-t-il : « C'est honnête. Parle. »

— « Quelle est la cause de tout ceci ? » s'enquit Fander en agitant un tentacule pour englober le monde.

— « La guerre, » fit Grison, amer. « La dernière guerre que nous aurons jamais. Toute la planète était devenue folle. »

— « Comment est-ce arrivé ? »

— « Là, cela me dépasse. » Grison examina gravement la question. « J'imagine qu'il n'y a pas eu qu'une seule cause. C'est une multitude de choses qui se sont accumulées, en quelque sorte. »

— « Par exemple ? »

— « Les différences entre les gens. Il y en avait qui avaient le corps d'une couleur différente, d'autres avaient l'esprit contraire. Et ils n'arrivaient pas à s'entendre. Certains se reprodui-

saient bien plus vite que d'autres, ils leur fallait plus de place, plus de nourriture. Et il n'y avait plus de place ni de nourriture disponibles. Le monde était rempli et personne ne pouvait s'y introduire sans bousculer les premiers occupants. Mon père me l'a dit souvent avant de mourir et il l'a toujours soutenu : si les gens avaient eu le bon sens de limiter leur nombre, il n'y aurait peut-être pas eu... »

— « Ton père ? » s'étonna Fander. « Tu veux dire ton ascendant direct ? Tout cela n'est pas arrivé durant ta propre vie ? »

— « Non. Je n'en ai rien vu. Je suis le fils du fils du fils d'un survivant. »

— « Rentrons à la grotte, » intervint Agile qu'ennuyait cette conversation silencieuse. « Je voudrais lui montrer notre harpe. »

Ils n'y prêtèrent pas attention et Fander reprit : « Crois-tu qu'il y ait de nombreux autres humains en vie ? »

— « Difficile à dire. » Grison s'assombrit. « Il n'y a aucun moyen de savoir combien d'êtres se promènent de l'autre côté du globe, peut-être toujours occupés à s'entre-tuer, ou mourant de faim et de maladie. »

— « De quelle maladie s'agit-il ? »

— « Je ne me rappelle pas comment on l'appelle. » Grison se gratta le crâne, l'air perplexe. « Mon père me l'a plusieurs fois répété, mais il y a longtemps que j'ai oublié. De savoir le nom ne m'avancerait pas, n'est-ce pas ? Il disait que son père lui avait expliqué que cela faisait partie de la guerre, que le mal avait été inventé et répandu volontairement... et il règne toujours parmi nous. »

— « Quels en sont les symptômes ? »

— « On a chaud, on est étourdi. On a des enflures noires sous les aisselles. En quarante-huit heures on est mort et il n'y a rien à faire pour l'empêcher. Les vieux sont généralement les premiers à l'attraper. Puis les enfants sont contaminés à moins qu'on puisse les isoler des vicitmes presque aussitôt. »

— « Je ne connais rien de semblable, » dit Fander, incapable de diagnostiquer la néo-peste bubonique de culture. « De toute façon, je ne suis pas spécialiste de la médecine. » Il examina Grison. « Mais tu sembles y avoir échappé. »

— « Pure chance, » expliqua Grison. « Ou peut-être ne puis-je

pas l'attraper. On racontait il y a bien longtemps que quelques personnes étaient immunisées, du diable si je sais pourquoi. Possible que je sois un des privilégiés... mais mieux vaut ne pas y compter. »

— « Aussi restes-tu le plus possible à distance de ces enfants ? »

— « C'est exact. » Il jeta un coup d'œil à Agile. « En fait je ne devrais pas être venu avec ce petit. Il a déjà assez peu de chances comme cela sans que j'accroisse les risques pour lui. »

— « C'est un bon sentiment de ta part, » transmit doucement Fander. « Surtout que tu dois être bien seul. »

Grisson se hérissa et son flux de pensée prit une tournure agressive. « Je ne regrette pas le manque de compagnie. Je suis capable de me débrouiller tout seul comme je l'ai fait depuis le jour où mon père est aller se coucher dans un coin pour mourir. Je tiens sur mes deux pieds, comme tout un chacun. »

— « Je te crois. Il faut me pardonner. Je suis étranger ici. Je te jugeais d'après mes propres sentiments. De temps à autre je souffre de la solitude. »

— « Comment cela ? » s'étonna Grison. « Tu veux dire qu'on t'a débarqué et abandonné à tes seules ressources ? »

— « C'est exact. »

— « Pauvre homme ! » s'écria Grison, d'un ton fervent.

Homme ! C'était une image qui ressemblait à la conception d'Agile, une vision à la silhouette fugitive mais au visage fermement humain. Le vieux réagissait à ce qu'il considérait comme une situation pénible plutôt qu'un choix délibéré et sa réaction arrivait portée sur une onde de sympathie.

Fander frappa alors dur et sans attendre. « Tu vois dans quelle difficulté je me trouve. La compagnie des animaux sauvages ne compte pas pour moi. Il me faut quelqu'un d'assez intelligent pour apprécier ma musique et oublier mon apparence, quelqu'un d'assez intelligent pour... »

— « Je ne suis pas certain que nous soyons si évolués, » coupa Grison. Il promena un regard morbide sur le paysage. « Surtout pas quand je contemple ce cimetière et que je repense à ce que c'était, paraît-il, du temps de mon arrière-grand-père. »

— « Toute fleur s'épanouit dans la poussière des fleurs anciennes, » dit Fander.

— « Qu'est-ce que c'est, les fleurs ? »

Le Martien en fut abasourdi. Il avait projeté l'image mentale d'un lis en cornet, écarlate, éclatant, et le cerveau de Grison avait retourné l'image en tous sens, avec détachement, ne sachant si c'était chair, poisson ou végétal.

— « Des pousses de cette sorte, » expliqua-t-il en arrachant quelques brins d'herbe vert bleuté. « Mais plus grandes, pleines de couleur, et qui sentent bon. » Il émit l'étincelante vision d'un champ de lis d'un kilomètre carré, en rouge éblouissant.

— « Gloire du ciel ! » s'exclama Grison. « Nous n'avons rien de semblable ! »

— « Pas ici, » convint Fander. « Pas ici. » Il montra l'horizon d'un geste. « Ailleurs il y en a peut-être beaucoup. Si nous habitions ensemble, nous nous tiendrions compagnie, nous apprendrions des choses l'un de l'autre. Nous pourrions unir nos efforts et nos idées, aller loin à la recherche des fleurs... ainsi que d'autres gens, d'ailleurs. »

— « Les gens se refusent à se réunir en nombres importants. Ils restent en groupements familiaux jusqu'à ce que la peste les disperse. Alors ils abandonnent les enfants. Plus nombreuse est la foule, plus grand le risque qu'un seul les contamine tous. » Il s'appuya sur son fusil, scrutant son interlocuteur, tandis que ses formes de pensée assumaient une sombre solennité. « Quand une personne attrape la maladie, elle s'éloigne en rampant et c'est seule qu'elle rend le dernier soupir. Sa fin est un contrat privé entre elle et son Dieu, sans témoins. La mort est devenue une affaire très personnelle, de nos jours. »

— « Comment ? Même après tant d'années ? Ne penses-tu pas qu'à présent la maladie a pu parcourir son cycle et s'épuiser ? »

— « Personne ne le sait. Et personne ne court le risque. »

— « Je serais prêt à le prendre. »

— « Tu es en mesure de te le permettre. Tu n'es pas comme nous. Tu es différent. Tu ne pourrais même peut-être pas l'attraper. »

— « Ou peut-être pourrais-je l'attraper et en mourir plus lentement, plus péniblement. »

— « Possible, » admit Grison, incertain. « En tout cas, tu vois cela sous ton angle personnel. On t'a laissé ici tout seul. Qu'as-tu à perdre ? »

— « Ma vie. »

Grison rentra la tête dans les épaules comme pour parer un

petit coup. « Eh bien, d'accord, c'est un risque. On ne peut guère parier une plus forte mise. Bon, je te prends au mot. Tu viens vivre ici parmi nous. » Ses mains se crispèrent sur son arme, les jointures blanchirent. « Dans les termes suivants : dès l'instant où tu tombes malade, tu files en vitesse et à jamais. Sinon, je te descends et je te traîne dehors moi-même, au risque d'être contaminé. Les enfants avant tout, compris ? »

Les abris étaient beaucoup plus spacieux que la grotte. Il y avait dedans dix-huit enfants, tous aussi maigres de par leur régime courant de racines et d'herbes comestibles, parfois agrémenté d'un lapin. Les plus jeunes et les plus impressionnables n'étaient déjà plus terrifiés par Fander au bout d'une dizaine de jours. En quatre mois, son corps cordé de bleu qui se propageait en rampant et glissant était devenu partie intégrante de leur monde limité.

Six des jeunes étaient des mâles plus âgés qu'Agile, l'un d'eux même beaucoup plus, sans être encore adulte. Fander les charmait avec sa harpe, leur enseignant à en jouer, et de temps à autre il les emmenait pour des promenades de dix minutes dans le traîneau volant, à titre de faveur spéciale. Il fabriquait des poupées pour les filles ainsi que des petites maisons curieuses en forme de cône pour les poupées, et à l'intérieur, des fauteuils en herbe tressée à dossier en éventail. Aucun de ces jouets n'était entièrement martien de conception, aucun n'était purement terrestre. Ils traduisaient un compromis pathétique avec son imagination. L'idée martienne de ce qu'auraient pu être les objets terrestres s'il en avait existé.

Mais, à la dérobée, sans avoir l'air de diminuer l'intérêt qu'il portait aux plus jeunes, il consacrait le gros de ses efforts aux six garçons plus âgés et à Agile. Dans son opinion, ils représentaient l'espoir pour ce qu'il restait du monde. A aucun moment il ne prenait la peine de songer que l'esprit non technique n'est pas sans vertu, ou qu'il est des temps et des circonstances où cela vaut la peine de rejeter toute étroitesse de vues au bénéfice d'une mince possibilité même à très lointaine échéance.

C'est pourquoi il se concentrait de son mieux sur les sept aînés. Il les instruisit au cours des lents mois, leur stimulant l'esprit, encourageant leur curiosité, leur ressassant sans se lasser que la peur de la maladie et de la mort peut devenir un dogme de ségré-

gation des gens s'ils ne parviennent à la surmonter dans leurs âmes.

Il leur enseigna que la mort est la mort, un événement naturel qu'il convient d'accepter avec philosophie et de confronter avec dignité... et il y avait des moments où il soupçonnait qu'il ne leur apprenait rien, qu'il le leur rappelait seulement, car au fond de leurs cerveaux en évolution demeurait la même tendance héréditaire des Terrestres qui avaient peiné pour aboutir aux mêmes conclusions dix ou vingt mille ans auparavant. Néanmoins il aidait à supprimer l'obstacle qu'était la maladie sur le sentier de la vie et menait plus rapidement la logique enfantine vers les concepts adultes. Sous cet angle, il était satisfait. Il ne pouvait guère plus.

En temps opportun, ils organisèrent des ensembles vocaux, bourdonnements et chants à l'accompagnement de la harpe ; de temps à autre ils improvisaient des phrases sur les airs de Fander, en discutant des mérites respectifs de chacun des termes et expressions choisis, jusqu'à ce que la chanson fût terminée selon un processus d'élimination. Quand les chansons commencèrent à constituer un répertoire, quand les chants devinrent plus habiles, plus travaillés, le vieux Grison y prit intérêt, assista à une séance, puis à une seconde, si bien que la coutume l'installa dans le rôle de spectateur unique.

Un jour l'aîné des garçons, appelé Rouquin, vint trouver Fander et saisit le bout d'un tentacule. « Démon, puis-je faire marcher ta machine à nourriture ? »

— « Tu voudrais que je te montre comment l'actionner ? »

— « Non, Démon, je sais comment m'en servir. » Le jeune homme regardait Fander droit dans ses yeux d'abeille.

— « Eh bien, comment s'y prend-on ? »

— « On remplit le réservoir des feuilles d'herbe les plus tendres, en ayant bien soin d'éliminer toutes les racines. Tu fais tout aussi attention à ne pas tourner un bouton avant que le réservoir soit plein et sa porte bien fermée. Alors tu tournes le bouton rouge jusqu'à trois cents, tu retournes le réservoir, tu tournes le bouton vert jusqu'à soixante. Puis tu fermes les deux boutons, tu vides la pulpe chaude du réservoir dans les moules terminaux et tu appliques la presse jusqu'à ce que les biscuits soient fermes et secs. »

— « Comment as-tu découvert tout cela ? »

— « Je t'ai souvent observé fabriquer des biscuits pour nous.

Ce matin, pendant que tu étais occupé, j'ai essayé moi-même. »
Il ouvrit la main et tendit un biscuit. Fander le prit et l'examina avec attention. Ferme, craquant, bien formé. Il le goûta. Parfait.

Le Rouquin fut donc le premier mécanicien à faire fonctionner et à entretenir le prémasticateur martien d'une embarcation de sauvetage. Sept ans plus tard, bien après que la machine eut cessé d'opérer, il réussit à lui fournir à nouveau de l'énergie, peu, certes, mais assez, en utilisant de la poussière qui dégageait des particules alpha. Et, cinq ans plus tard, il l'améliora, la rendit plus rapide. En vingt ans, il en fabriqua une seconde et eut alors toutes les connaissances nécessaires pour produire des prémasticateurs en série.

Fander n'aurait pas pu en faire autant car, n'étant pas technicien, il n'avait pas plus d'idées que le Terrestre moyen sur les principes régissant le fonctionnement de la machine et il ignorait également ce qu'était la digestion irradiée et l'enrichissement en protéines. Il ne pouvait guère qu'inciter Rouquin à aller de l'avant et s'en remettre à la part innée de génie du garçon... qui était d'ailleurs généreuse.

De la même façon, Agile et deux jeunes gens, Noiraud et Esgourde, lui ôtèrent le souci du traîneau de charge. En de rares occasions, à titre de faveur exceptionnelle, Fander leur avait permis de prendre tout seuls le traîneau pour des déplacements d'une heure. Une fois, ils restèrent absents de l'aube au crépuscule. Grison déambulait, énervé, un fusil chargé sous le bras, une arme plus petite passée dans sa ceinture ; il montait souvent en haut de l'éminence pour scruter le ciel dans tous les sens. Les jeunes délinquants arrivèrent au coucher du soleil, ramenant avec eux un garçon inconnu.

Fander les convoqua. Ils se tenaient par la main pour que le contact avec son tentacule le mette en communication avec les trois humains à la fois.

— « Je suis assez contrarié. Le véhicule n'a qu'une énergie limitée. Quand elle sera épuisée, nous n'aurons plus aucun moyen de nous en servir. »

Effarés, ils s'entre-regardaient.

« Et malheureusement je n'ai ni les connaissances ni les aptitudes voulues pour recharger l'engin quand son énergie aura

été dépensée. Il me manque la science technique des amis qui m'ont laissé ici... et je m'en sens honteux. » Il s'interrompit pour les regarder tristement, avant de poursuivre : « Tout ce que je sais, c'est que l'énergie ne peut pas fuir toute seule. Si on n'en abuse pas, la réserve de puissance durera de nombreuses années. » Une nouvelle interruption. « Et, dans quelques années, vous serez devenus des hommes. »

Noiraud dit : « Mais, Démon, à ce moment-là, nous serons beaucoup plus lourds et l'appareil utilisera une énergie proportionnellement plus grande. »

— « Comment as-tu appris cela ? » fit sèchement Fander.

— « Davantage de poids, donc il faut davantage de force pour le supporter, » déclara Noiraud, de l'air d'un être dont la logique est irréfutable. « Cela n'exige même pas de réflexion. *C'est évident.* »

Avec douceur, Fander émit : « Tu t'en chargeras. »

— « De quoi, Démon ? »

— « De construire cent véhicules semblables à celui-ci ou meilleurs... et d'explorer le monde entier. »

Dès lors, ils bornèrent leurs déplacements à une heure, les exécutant moins souvent qu'auparavant et se livrant à des recherches attentives et multiples dans les entrailles de l'engin.

Grison changeait de nature avec la répugnance obstinée des vieillards. Du moins, au bout de trois ans, sortit-il peu à peu de sa coquille, se montrant moins taciturne, plus prompt à se mêler à ceux qui ne tarderaient plus à atteindre sa taille. Sans comprendre complètement ce qu'il faisait, il unit ses forces à celles de Fander, communiquant aux enfants les restes de la sagesse terrestre qui lui venaient du père du père de son père. Il enseigna aux enfants à se servir de ses armes — il en possédait onze — dont certaines lui fournissaient surtout des pièces de rechange pour les autres. Il les emmena à la recherche de cartouches, fouillant en profondeur sous les fondations en ruines, dans les caves à demi comblées, pour y découvrir des munitions encore utilisables.

— « Les fusils sont inutiles sans cartouches, et les cartouches ne durent pas indéfiniment. »

Encore moins celles qui sont enterrées. Ils n'en trouvèrent pas une seule.

Parmi toutes ses connaissances, il y en avait une sur laquelle Grison gardait le secret, avec entêtement. Jusqu'au jour où Agile, Rouquin et Noiraud le lui arrachèrent avec astuce. Alors, tel un condamné devant le bourreau, il leur dit la vérité sur les bébés. Il ne leur donna pas en exemple les abeilles, parce qu'il n'y avait pas d'abeilles, ni les fleurs, puisqu'il n'y avait pas de fleurs. On ne peut fournir de comparaisons avec ce qui n'existe pas. Il réussit néanmoins à leur expliquer le phénomène d'une façon plus ou moins satisfaisante, après quoi il s'épongea le front et alla voir Fander.

— « Ces jeunots deviennent fichtrement trop curieux pour ma tranquillité. Voilà qu'ils m'ont demandé comment les enfants viennent au monde. »

— « Le leur as-tu dit? »

— « Bien sûr ! » Il s'assit et considéra le Martien, de ses yeux gris un peu troublés. « Cela ne m'embarrasse pas trop de raconter cela aux garçons dès l'instant que je ne peux plus les envoyer promener. Mais personne ne me forcera à en instruire les filles, jamais ! C'est là que je tire un trait définitif ! »

Fander lui transmit : « On me l'a déjà demandé à plusieurs reprises. Je n'ai pas pu dire grand-chose car je n'étais pas certain que vous vous reproduisiez exactement de la même manière que nous. Mais j'ai expliqué comment *nous* nous reproduisons. »

— « Aux filles aussi ? »

— « Naturellement. »

— « Seigneur ! » Grison s'essuya de nouveau le front. « Et comment l'ont-elles pris ? »

— « Tout comme si je leur avais dit pourquoi le ciel est bleu, ou pourquoi l'eau est mouillée. »

— « Ce doit être dans votre façon de tourner la chose, alors. »

— « Je leur ai affirmé que c'était la poésie entre deux personnes. »

Dans tout le courant de l'histoire, qu'il s'agisse de Mars, de Vénus ou de la Terre, il y a des années plus remarquables que d'autres. La douzième après l'arrivée de Fander se distingua par une succession d'événements tous d'une insignifiance pitoyable

selon les normes cosmiques, mais d'une importance énorme dans la vie de la petite communauté.

Pour commencer, en se fondant sur les améliorations apportées par Rouquin au prémasticateur, les sept aînés — maintenant devenus des hommes avec de la barbe au menton — parvinrent à recharger les accumulateurs vidés d'énergie du traîneau et reprirent donc l'air pour la première fois depuis quarante mois. L'expérience démontra que l'engin martien était devenu moins rapide et ne pouvait plus emporter une charge aussi lourde, mais que son rayon d'action était considérablement étendu. Ils s'en servirent pour visiter les ruines de villes lointaines, à la recherche de débris métalliques en vue de construire d'autres traîneaux volants. Dès le début de l'été ils en avaient fabriqué un second, beaucoup plus grand que l'original, difficile à manier au point d'en être dangereux, mais c'était quand même un véhicule.

En diverses occasions, s'ils ne trouvèrent pas de métal, ils découvrirent cependant des gens, des familles isolées qui vivaient dans des abris sous la surface, se raccrochant sombrement à la vie et à quelques bribes héritées de connaissance. Comme toutes ces nouvelles relations s'établissaient d'homme à homme, sans l'intervention d'une forme impossible nantie de tentacules pour effrayer les humains, comme beaucoup d'individus en étaient venus à juger la crainte de la peste plus supportable que leur terrible solitude, de nombreuses familles revinrent avec les explorateurs pour s'installer dans les abris, acceptèrent la présence de Fander et ajoutèrent ce qu'il leur restait de talents aux connaissances de la communauté.

C'est ainsi que la population locale passa rapidement à soixante-dix adultes et quatre cents enfants, bon nombre de ces derniers étant des orphelins. Ils composèrent avec la peur de la maladie en se dispersant dans les souterrains, en déblayant des parties en ruines antérieurement inutilisées et en se tenant à l'écart pour constituer de vingt à trente petits groupements dont chacun pouvait être isolé des autres si la mort faisait de nouveau son apparition.

Le moral, accru de la force et de la confiance que donne le nombre, eut bientôt pour résultat la fabrication de quatre traîneaux volants de plus, encore grands et maladroits, mais un peu moins dangereux à la manœuvre. Ce fut alors aussi que se dressa la première maison de pierre au-dessus du niveau des terres, solidement carrée sous les cieux boudeurs, témoignage concret que

l'humanité se considérait quand même de quelques dimensions supérieures aux rats et aux lapins. La communauté offrit la maison à Noiraud et Douce qui avaient annoncé leur désir de s'unir. Un adulte d'âge moyen qui prétendait savoir le rituel coutumier prononça de solennelles paroles devant l'heureux couple et une nombreuse assistance, tandis que Fander faisait office de Martien d'honneur pour le jeune homme.

Vers la fin de l'été, Agile rentra d'un voyage solitaire de plusieurs jours, ramenant dans son appareil un vieil homme, un garçon et quatre filles, tous d'apparence étrange, d'une autre espèce. Ils avaient le teint jaune, des cheveux noirs, des yeux en amande, et ils parlaient une langue que personne autre ne comprenait. En attendant que les nouveaux venus eussent appris le langage de la communauté, Fander dut servir d'interprète car ses images mentales, tout comme les leurs, étaient indépendantes de l'expression vocale. Les quatre filles étaient calmes, timides et très belles. Dans le mois qui suivit, Agile épousa celle dont le nom mélodieux signifiait Bijou Précieux Ling.

Après le mariage, Fander alla rejoindre Grison et lui mit un tentacule dans la paume. « J'ai noté entre l'homme et sa femme des traits caractéristiques bien plus différents que ceux que nous connaissons sur Mars. Est-ce cette différence qui a causé votre guerre ? »

— « Je ne sais pas. Je n'avais encore jamais vu de ces individus jaunes. Ils doivent habiter rudement loin d'ici. » Il se frotta le menton, pour s'aider à préciser sa pensée. « Je ne sais que ce que mon père m'a dit, et ce que lui avait dit le sien. Il y avait trop de peuples de trop d'espèces différentes. »

— « Ils ne doivent pas être tellement différents puisqu'ils sont capables de s'aimer. »

— « Peut-être pas, » convint Grison.

— « En supposant que tous les gens qui restent sur la Terre puissent se rassembler ici, se reproduire entre eux et avoir des enfants moins différents... ne finiraient-ils pas par se ressembler à peu près tous, par n'être que des Terrestres ? »

— « C'est possible. »

— « Parlant tous la même langue, partageant la même culture ? S'ils se répandaient alors lentement en partant de ce point focal, en conservant toujours le contact grâce aux traîneaux, en partageant les mêmes connaissances, les progrès accomplis, resterait-il une chance que de nouvelles différences se manifestent ? »

— « Je l'ignore, » fit Grison, évasif. « Je ne suis plus aussi jeune que je l'ai été et mes rêves ne m'emportent plus si loin qu'autrefois. »

— « C'est sans importance, tant que les jeunes peuvent rêver à de pareilles perspectives. » Fander réfléchit un instant. « Si tu commences à te trouver dépassé, tu es en bonne compagnie. Les événements se mettent à m'échapper, en ce qui me concerne. Mais le spectateur voit presque tout le jeu, ce qui explique peut-être que je sois plus sensible que toi à une certaine impression. »

— « Laquelle ? » s'enquit Grison, en le fixant des yeux.

— « Celle que la planète est de nouveau en route. Il y a maintenant beaucoup de gens là où il y en avait fort peu. On a construit une maison, on en construit déjà d'autres. Ils en prévoient six. Après les six, ils parleront de soixante, puis de six cents, puis de six mille. Certains d'entre eux font des plans pour récupérer les conduites enterrées et s'en servir pour amener l'eau du lac du nord. On fabrique des traîneaux. Bientôt on fera aussi des prémasticateurs et des écrans de force protecteurs. Les enfants reçoivent un enseignement. On entend de moins en moins parler de ta peste tellement crainte et jusqu'à présent personne n'en a été victime ici. Je sens une poussée dynamique d'énergie et d'ambition qui risque de grandir à une rapidité fantastique jusqu'à se transformer en un puissant raz-de-marée. Et je me sens dépassé, moi aussi. »

— « Des blagues ! » lança Grison. Il cracha sur le sol. « Si tu rêves souvent, il est fatal que tu aies parfois un mauvais rêve ! »

— « C'est peut-être parce que d'autres se sont chargés d'une grande partie de mes tâches et s'en tirent mieux que moi. Et que je n'ai pas compensé cette perte en m'attelant à d'autres travaux. Si j'étais technicien, je me serais déjà trouvé une douzaine d'occupations ! Malheureusement, je n'ai pas de talents particuliers. Je pense que le moment n'est pas mauvais pour entreprendre une œuvre personnelle où tu peux m'aider. »

— « Et laquelle ? »

— « Il y a longtemps, longtemps, j'ai imaginé un poème. En l'honneur de la chose de beauté qui m'a persuadé de rester ici. Je ne sais pas au juste ce que son créateur avait dans la tête, ni si mes yeux la perçoivent comme il souhaitait qu'on la voie, mais j'ai composé un poème pour exprimer mes sentiments quand je contemple son œuvre. »

— « Bah ! » fit Grison, médiocrement intéressé.

— « Il y a sous sa base une saillie rocheuse que je peux lisser et utiliser comme cartouche pour y graver mes mots. J'aimerais les y inscrire deux fois : avec l'écriture de Mars et avec celle de la Terre. » Fander hésita un instant avant de poursuivre : « J'espère que personne ne prendra cela pour de la présomption de ma part. Mais il y a longtemps que je n'ai écrit pour que tous puissent me lire... et je n'en aurai peut-être plus jamais l'occasion. »

Grison acquiesça : « Oui, je suis ton idée. Tu veux que je traduise tes idées dans notre écriture pour te permettre de recopier ? »

— « Oui. »

— « Passe-moi ton stylet et tes tablettes. » Grison prit les objets et s'assit sur une roche voisine, avec une certaine raideur car il sentait le poids des ans. Les tablettes sur un genou, il tint le stylet d'une main, maintenant de l'autre une extrémité de tentacule. « C'est bon... vas-y ! »

Il se mit à tracer des signes épais, laborieux, tandis que lui venaient les images mentales de Fander : il grossissait les caractères et les séparait nettement. Quand il eut terminé, il tendit son œuvre au Martien.

— « Asymétrique, » constata Fander en examinant les lettres curieusement angulaires et regrettant pour la première fois de n'avoir pas étudié la langue écrite de la Terre. « Tu ne pourrais pas équilibrer cette partie avec celle-ci, et cette autre avec celle-là ? »

— « C'est bien ce que tu m'as dicté. »

— « C'est ta propre interprétation de ce que j'ai dit. Je préférerais que ce soit mieux équilibré à la vue. Cela ne te dérangerait pas d'essayer encore une fois ? »

Ils recommencèrent. Il leur fallut quatorze tentatives successives avant que Fander se déclarât satisfait de la présentation des lettres et des mots qu'il ne comprenait pas.

Il s'empara de la tablette. Il prit son pistolet à radiations et se rendit à la base de la chose de beauté, puis transforma la roche en une surface unie, polie. Après avoir ajusté le faisceau pour tracer un V d'un pouce de profondeur, il grava son poème en longues lignes de fioritures martiennes bien dessinées, sans ponctuation. C'est avec moins d'assurance et beaucoup plus d'attention qu'il reproduisit alors les hiéroglyphes anguleux et gauches

de la Terre. Sa tâche dura longtemps et, quand il arriva au bout, ils étaient cinquante à le regarder faire. Ils ne dirent rien. Dans un silence impressionnant, ils lisaient le poème et contemplaient la chose de beauté, et quand il s'éloigna, ils étaient toujours debout à réfléchir d'un air grave.

Isolément, ou par deux, ou par petits groupes, le reste de la communauté vint en visite à l'emplacement le lendemain, et leurs allées et venues évoquaient celles de pèlerins en un lieu saint d'antan. Tous restaient longtemps à regarder, rien qu'à regarder, et tous rentraient sans formuler de commentaires. Personne ne loua l'œuvre de Fander, personne ne la maudit, personne ne lui fit reproche d'avoir altéré une chose totalement terrestre. Le seul résultat, trop subtil pour être remarquable, fut un raidissement accru de la résolution et du sérieux qui présidaient déjà à l'essor dynamique de la Terre.

Sous cet angle, Fander avait beaucoup mieux œuvré qu'il ne s'en doutait.

La panique de l'épidémie survint dans la quatorzième année. Deux véhicules avaient ramené des familles de très loin et, dans la semaine suivante, les enfants tombèrent malades, et leur peau se couvrit de taches.

Les gongs métalliques sonnèrent l'alarme, tout travail cessa, la partie des abris touchée par le fléau fut isolée, placée sous surveillance. La majorité des habitants se préparèrent à fuir. C'était une menace de renversement de tout ce pour quoi nombre d'entre eux peinaient depuis si longtemps ; l'annonce d'une dispersion désastreuse des racines encore tendres de la nouvelle civilisation.

Fander trouva Grison, Agile et Noiraud armés jusqu'aux dents, face à une foule agitée, aux visages tendus.

— « Il y a près de cent personnes dans le secteur isolé, » expliquait Grison à la cohue. « Elles ne sont pas toutes atteintes. Peut-être cela ne se répandra-t-il pas. S'il y en a qui ne sont pas touchés, il est vraisemblable que vous ne le serez pas non plus. Nous devons attendre la suite des événements. Restons tranquilles un moment. »

— « Evidemment, il peut parler, lui ! » cria une voix. « Si tu n'étais pas immunisé, il y a cinquante ans que tu serais sous terre ! »

— « Il en va de même pour la plupart d'entre nous ici ! » rétorqua Grison. Il lança un regard noir à la ronde, le fusil au creux du bras, une lueur belliqueuse dans ses yeux gris clair. « Je ne suis pas fameux pour l'éloquence, alors je vous déclare tout net que personne ne s'en ira avant qu'on sache s'il s'agit vraiment de la peste. » Il éleva le canon de son arme. « Qui a envie de lutter contre une balle ? »

L'agitateur de la foule se poussa au premier rang. C'était un homme au teint basané, musclé, avec des yeux sombres qui croisèrent avec défi le regard de Grison. « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Si nous nous en allons d'ici, nous survivrons pour y revenir quand il n'y aura plus de danger, si toutefois cela s'arrange. J'en doute... et toi aussi ! Alors, ton bluff ne prend pas avec moi, tu piges ? » Elargissant les épaules, il se mit en route.

Le fusil de Grison était presque pointé quand il sentit Fander le toucher au bras. Il resta quelques instants immobile, comme aux écoutes. Puis il abaissa son arme et cria au fuyard :

— « Je vais entrer dans la section isolée et le Démon m'accompagne. Nous allons au-devant des choses, nous ne nous sauvons pas devant elles. Ce n'est pas en décampant que nous réussirons à quoi que ce soit. » Une partie des auditeurs s'agita, dans un murmure approbateur. « Alors nous allons voir par nous-mêmes ce qui ne va pas. Nous ne serons peut-être pas en mesure d'y remédier, mais du moins apprendrons-nous la vérité. »

L'homme qui s'en allait s'arrêta, pivota, regarda Fander et Grison, puis déclara : « Vous ne pouvez pas faire ça. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Vous risquez d'être vous-mêmes contaminés. Vous seriez d'une fameuse utilité, une fois morts et en décomposition ! »

— « Tiens ? Je me croyais immunisé ? » fit Grison.

— « Le Démon peut être frappé, » biaisa l'autre.

— « Et qu'est-ce que ça peut faire à qui que ce soit ? » répliqua Grison.

L'autre fut pris à contre-pied. Il se tortura maladroitement l'esprit pour trouver une réplique, puis, sans regarder le Martien, il lâcha : « Je ne vois pour personne la nécessité de courir des risques. »

— « S'il les court, c'est qu'il s'en moque ! » lui retourna le vieux. « Moi, je n'ai rien d'un héros... Si je me risque, c'est que je suis trop vieux et inutile pour me faire du souci. »

Là-dessus, il descendit et se rendit d'un pas ferme vers la partie

isolée, Fander se faufilant à son côté. L'homme musclé qui souhaitait s'enfuir resta sur place à les suivre des yeux. La foule remua, mal à l'aise, ne sachant si elle devait rester sur place en acceptant la situation ou se précipiter sur Grison et Fander pour les entraîner au loin. Agile et Noiraud allaient emboîter le pas aux deux autres, mais reçurent l'ordre de rester où ils étaient.

Aucun adulte ne tomba malade, personne ne mourut. Les enfants du secteur affecté subirent chacun le même cycle de désordres du foie, de fièvre et de taches jusqu'au moment où l'épidémie de rougeole s'enraya d'elle-même. Ce ne fut qu'un mois après la guérison du dernier cas sous l'action d'une substance produite par l'organisme que Grison et Fander ressortirent au jour.

Le passage bénin et la disparition finale de ce qu'on avait pris pour la peste imprimèrent une poussée au pendule de la confiance. Le moral remonta presque jusqu'à l'arrogance. D'autres traîneaux virent le jour, il y eut davantage de mécaniciens pour s'en occuper, davantage de pilotes pour les manœuvrer. Il vint encore des gens qui apportaient chacun des bribes de connaissances du temps passé.

L'humanité prenait un vigoureux élan en se fondant sur la semence de la science d'autrefois, animée du besoin d'agir. Les êtres tourmentés de la Terre n'étaient pas des sauvages primitifs, mais les organismes survivants d'une grandeur détruite aux neuf dixièmes, chacun d'eux apportant sa minuscule contribution pour restaurer au moins une partie des éléments de civilisation qu'avait consumé le feu atomique.

Au cours de la vingtième année, lorsque Rouquin réussit à fabriquer une réplique du prémasticateur, huit mille maisons de pierre se dressaient autour de la colline. Une salle communautaire soixante-dix fois grande comme une maison, surmontée d'un grand dôme de cuivre verdi, dominait la cité, sur la bordure est. Un barrage contenait le lac au nord. Un hôpital se construisait à l'ouest. La personnalité, l'énergie, le talent de cinquante races avaient mis sur pied cette ville et continuaient à l'agrandir. Parmi eux, on comptait dix Polynésiens et quatre Islandais, plus un enfant maigre, à la peau teintée, dernier descendant des Séminoles.

Des fermes s'étalaient au loin. Un millier d'épis de maïs indien, récupérés dans une vallée des Andes, avaient permis d'ensemencer

dix mille arpents. Des buffles d'eau et des chèvres avaient été importés pour remplacer les chevaux et les moutons qu'on ne reverrait jamais... et nul ne savait pourquoi certaines espèces avaient survécu alors que d'autres avaient disparu. Les chevaux s'étaient éteints alors que les buffles continuaient de vivre. Les canidés chassaient en meutes sauvages alors que les félins étaient introuvables. Les petites herbes, quelques tubercules et quelques autres semences pouvaient être récupérés ; on les cultiva pour les ventres affamés. Mais il n'y avait pas de fleurs pour les esprits affamés. L'humanité tenait bon, avec les moyens disponibles. Impossible d'en faire plus.

Fander était maintenant un être du passé. Il ne lui restait d'autres raisons de vivre que ses chansons et l'affection de son entourage. Dans tous les domaines — sauf la harpe et les poèmes — les Terrestres étaient très en avance sur lui. Il n'avait plus à leur donner que sa propre affection en retour de la leur et à attendre avec le patient fatalisme de ceux qui ont accompli leur mission.

A la fin de l'année, on enterra Grison. Il mourut pendant son sommeil, à un âge inconnu, passant avec la facilité et la discrétion de ceux qui ne sont pas forts pour les discours. On le mit au repos sous un petit tertre derrière la maison commune et Fander joua son hymne funéraire, tandis que Joyau Précieux, la femme d'Agile, plantait des herbes odorantes sur la tombe.

Au printemps de l'année suivante, Fander convoqua Agile, Noiraud et Rouquin. Il était levé sur sa couche, tout bleu, tout tremblant. Ils se tinrent par la main pour recevoir la communication tous à la fois.

— « Je suis sur le point de subir mon *amafa.* »

Il éprouva beaucoup de difficulté à transformer cette idée en images intelligibles, car la chose dépassait largement leur expérience terrestre.

« C'est un changement d'âge inévitable durant lequel ma race doit dormir sans être dérangée. » Ils réagirent comme si la mention de « sa race » était pour eux une révélation étrange, surprenante, un nouvel aspect encore jamais évoqué. Il poursuivit : « Il faut me laisser seul jusqu'à la fin naturelle de cette hibernation. »

— « Cela fait combien de temps, Démon ? » s'enquit Agile.

— « Cela peut aller de quatre de vos mois à toute une année, ou... »

— « Ou quoi ? » Agile n'attendit pas une réponse rassurante. Il avait l'esprit trop vif pour ne pas sentir le danger qui pointait des pensées profondes du Martien. « Ou cela peut ne jamais finir ? » acheva-t-il.

— « Cela peut en effet ne jamais finir, » avoua Fander à contrecœur. Il frissonna et s'enroula dans ses tentacules. L'éclat de sa peau bleue se ternissait à vue d'œil. « C'est une faible possibilité, mais c'en est une. »

Les prunelles d'Agile s'écarquillèrent tandis que son esprit s'efforçait d'assimiler l'idée que Fander n'était peut-être pas un élément fixé à jamais. Noiraud et Rouquin étaient tout aussi effarés.

« Nous autres Martiens ne vivons pas indéfiniment, » reprit doucement Fander. « Toutes les créatures sont mortelles ici comme là-bas. Celui qui survit à son *amafa* a encore nombre d'heureuses années à vivre par la suite... mais certains n'y survivent pas. C'est une épreuve qu'il faut affronter comme il faut tout affronter du commencement jusqu'à la fin. »

— « Mais... »

— « Nous ne sommes pas nombreux, » poursuivit le poète. « Nous nous reproduisons lentement et certains d'entre nous périssent à mi-chemin de notre durée normale de vie. Selon les normes cosmiques, nous sommes un peuple faible et sot qui a grand besoin de l'aide des intelligents et des forts. Vous êtes intelligents et forts. Rappelez-vous toujours cela. Chaque fois que mes semblables vous rendront visite à l'avenir, ou toute autre race inconnue, il faut les accueillir avec l'assurance des intelligents et des forts. »

— « Ainsi ferons-nous, » affirma Agile. Son regard se promena sur les milliers de toits, sur le dôme de cuivre, sur la chose de beauté au flanc de la colline. « Nous sommes forts. »

Un frémissement prolongé secoua la créature cordée aux yeux d'abeille, sur sa couche.

— « Je ne voudrais pas qu'on me laissee ici, à dormir comme un paresseux au milieu de la vie, en mauvais exemple pour la jeunesse. Je préfère rester dans la caverne où nous avons fait connaissance, où nous avons appris à nous comprendre. Murez-la et ménagez-y une porte pour moi. Interdisez à quiconque de me toucher ou de permettre que la lumière du jour tombe sur moi jus-

qu'au moment où je ressortirai de mon plein gré. » Fander s'étira mollement, ses tentacules s'allongeant sans leur souplesse habituelle. « Je regrette de devoir vous demander de me porter là-bas. Pardonnez-moi, je vous prie. J'ai attendu un peu trop longtemps et... je ne peux plus... je ne peux plus m'y rendre par mes propres moyens. »

Leurs visages trahissaient leur inquiétude, leurs esprits rendaient l'écho de leur tristesse. Ils coururent chercher des perches, ils improvisèrent une civière, ils le glissèrent dessus et l'emportèrent dans la grotte. Une longue et silencieuse procession s'était formée pour les suivre quand ils parvinrent à l'endroit. Quand ils l'eurent installé confortablement, ils commencèrent à murer l'entrée, tandis que la foule observait la scène avec la même gravité solennelle qu'elle avait contemplé son poème.

Il n'était déjà plus qu'une boule d'un bleu terni, les yeux clos d'une pellicule, quand ils adaptèrent la porte, fermèrent le battant et bouclèrent la serrure, l'abandonnant à l'obscurité et à un sommeil qui risquait d'être éternel. Le lendemain, un petit homme à la peau brune, suivi de huit enfants serrant tous des poupées contre leur poitrine, vint à la porte. Pendant que les petits le regardaient, il fixa sur le panneau des caractères de métal brillant, un nom en deux mots, en se donnant beaucoup de mal pour que son travail ait bonne apparence.

Le vaisseau martien descendit de la statosphère avec la lenteur et la majesté d'un ballon. Derrière la bande médiane, l'équipage cauchemardesque à la peau bleue était rassemblé pour contempler de tous ses yeux multifacettes la couche supérieure de nuages. La scène évoquait un champ de neige teintée de rose sous lequel se dissimulait la planète.

Le capitaine Ridna sentait que c'était un moment de tension, d'expectative, bien que son vaisseau n'eût pas l'honneur d'être le premier dans ces parages. Un certain capitaine Skhiva, retraité depuis longtemps déjà, était venu bien des années avant. La présente expédition n'en conservait pas moins tout l'intérêt d'une exploration.

Un membre de l'équipage qui était posté à un tiers de la circonférence de la nef arriva vers lui en se tortillant à toute allure quand leur chute molle les eut amenés contre les nuages rosés. Le

subordonné agitait son tentacule de signalisation à une cadence inusitée.

— « Capitaine, nous venons de voir un objet passer rapidement à l'horizon. »

— « Quel genre d'objet ? »

— « Cela ressemblait à un gigantesque traîneau de charge. »

— « Ce n'est pas possible. »

— « Non, capitaine, bien sûr... pourtant cela y ressemblait tout à fait. »

— « Où est-il maintenant ? » s'enquit Ridna.

— « Il a plongé dans les brumes d'en bas. »

— « Tu as dû faire erreur. Une expectative de longue durée favorise les plus étranges illusions. »

Il s'interrompit un instant quand la bande de vision fut enveloppée dans la vapeur du nuage. Il examinait pensivement le mur grisâtre qui glissait vers le haut tandis que la nef continuait de descendre. « Le vieux compte rendu dit clairement qu'il ne règne ici que la désolation et qu'on n'y trouve que des animaux sauvages. Il n'y a pas de forme intelligente de vie, à l'exception d'un imbécile de poète mineur qu'y avait laissé Skhiva. Je parie à douze contre un qu'il est mort depuis des années. Les animaux l'ont sans doute dévoré. »

— « Dévoré ? Ils mangeraient de la *chair* ? » s'écria l'autre, tout retourné.

— « Tout est possible, » affirma Ridna, satisfait de voir jusqu'où pouvait aller son imagination. « Sauf un traîneau de charge. Cela, c'est pure sottise. »

Et il n'eut plus le choix ; il dut laisser en suspens la question pour la simple et suffisante raison que le vaisseau émergeait de la couche nuageuse et que le traîneau en cause flottait bord à bord. On le voyait dans tous ses détails, et même les instruments de la nef réagissaient à l'énergie considérable de ses nombreuses grilles de sustentation.

Les vingt Martiens de la sphère écarquillaient leurs yeux d'abeille devant cette énorme chose, seulement de moitié plus petite que leur propre nef. Et les quarante humains de l'engin leur rendaient regard pour regard avec la même intensité. La nef et le traîneau continuaient de s'abaisser côte à côte tandis que les deux équipages s'étudiaient mutuellement en une muette fascination qui persista jusqu'au moment où ils atterrirent tous.

Ce fut seulement après la légère secousse de l'atterrissage que le capitaine Ridna reprit suffisamment ses esprits pour porter les yeux d'un autre côté. Il vit l'armée de maisons, la bâtisse surmontée d'un dôme verdâtre, la chose de beauté perchée sur la colline, les centaines de Terrestres qui sortaient de la ville pour venir vers son vaisseau.

Il observa qu'aucune de ces étranges formes de vie à deux jambes ne manifestait le moindre signe de répulsion ou de peur. Ils accouraient au galop avec une assurance exubérante qu'il n'eût jamais attendue de la part d'une espèce aussi différente de forme et d'apparence.

Il en fut ébranlé et se dit : « Ils n'ont pas peur... alors pourquoi serais-tu inquiet ? »

Il sortit en personne au-devant des premiers hommes, imposant silence à ses appréhensions et sans tenir compte du fait que nombre des Terrestres semblaient être munis d'armes. L'homme de tête, un bipède barbu à la carcasse puissante, saisit l'extrémité du tentacule du capitaine comme s'il n'eût jamais rien fait d'autre.

Une image de membres qui bougeaient rapidement. « Je m'appelle Agile. »

Le vaisseau se vida en quelques minutes. Pas un Martien ne serait resté à l'intérieur alors qu'il avait toute liberté de respirer du bon air frais. Leur première visite, en un groupe rampant et glissant, fut pour la chose de beauté. Ridna resta silencieux à la contempler, son équipage formant un demi-cercle un peu en retrait, et les Terriens massés derrière.

C'était une grande statue de pierre représentant une femelle de la Terre. Elle avait les épaules larges, les seins bien ronds, les hanches larges, et portait des jupes amples qui descendaient jusqu'à ses pieds chaussés d'épaisses sandales. Elle avait le dos un peu courbé, la tête un peu penchée, et se cachait le visage dans les mains, dans ses mains abîmées de labeur. Ridna s'efforça en vain de distinguer les traits de la paysanne, derrière les doigts serrés. Il l'examina longtemps avant de baisser les yeux sur l'inscription, sautant les incompréhensibles caractères terrestres pour passer avec aisance aux élégantes fioritures de Mars.

Pleure, mon pays, pleure tes fils endormis,
Les cendres de tes maisons et la ruine de tes tours.
Pleure, ô mon pays, ô mon pays pleure
Les oiseaux qui ne chantent plus les fleurs disparues,

Et la fin de tout
Et les heures abolies.
Pleure, mon pays...

Il n'y avait pas de signature. Ridna réfléchit de longues minutes tandis que les autres restaient silencieux. Puis il se tourna vers Agile, en lui désignant l'inscription martienne.

— « Qui a écrit ceci ? »

— « L'un des vôtres. Il est mort. »

— « Ah ! » fit Ridna. « Le troubadour de Skhiva. J'ai oublié son nom. Je doute qu'ils soient nombreux à se le rappeler. Ce n'était qu'un très petit poète. Comment est-il mort ? »

— « Il nous a ordonné de l'enfermer pour un sommeil prolongé qui s'imposait de façon urgente, et... »

— « L'*amafa,* » comprit aussitôt Ridna. « Et alors ? »

— « Nous avons fait ce qu'il disait. Il nous avait avertis qu'il ne ressortirait peut-être jamais. » Agile leva les yeux aux ciel, oubliant que Ridna lisait ses tristes pensées. « Il y a plus de deux ans qu'il est dans la grotte, et il n'est pas revenu. » Il regarda de nouveau Ridna. « Je ne sais si vous saisissez ce que je veux dire, mais il était l'un d'entre nous. »

— « Je crois comprendre. » Ridna réfléchit un instant et reprit : « Quelle est la durée de cette période que vous appelez plus de deux ans ? »

Ils parvinrent à s'entendre en traduisant les termes terrestres en leurs équivalents martiens.

— « C'est long, » conclut Ridna. « Beaucoup plus long que l'*amafa* habituel. Mais ce n'est pas un cas unique. De temps à autre, on ignore pourquoi, un être prend encore plus longtemps. En outre, nous ne sommes pas sur Mars. »

Il redevint plus animé et énergique pour s'adresser à un membre de son équipage. « Docteur Traith, nous sommes devant un cas d'*amafa* plus que prolongé. Allez prendre vos huiles et vos essences, vous viendrez avec moi. »

Quand le médecin fut de retour, Ridna dit à Agile : « Conduisnous à l'endroit où il dort. »

Devant la porte de la grotte murée, le capitaine s'immobilisa pour examiner le nom inscrit sur le battant en lettres bien dessinées mais incompréhensibles. Ces lettres étaient : « CHER DÉMON ».

— « Je me demande ce que cela signifie, » observa le médecin.

— « Prière de ne pas déranger, sans doute, » avança Ridna sans y attacher d'importance. Il ouvrit la porte, laissa passer Traith

le premier, et repoussa le battant pour que tous les autres restent au-dehors.

Les deux Martiens réapparurent au bout d'une heure. Toute la population de la ville devait être rassemblée devant la grotte. Ridna était surpris que la foule ne fût pas occupée à interroger l'équipage et à visiter le vaisseau. Ils ne pouvaient guère s'intéresser au sort d'un poète martien mineur, n'est-ce pas ? Pourtant des milliers d'yeux se portèrent sur eux quand ils émergèrent dans la lumière du soleil, pour refermer avec soin la porte du réduit.

Agile s'étira comme pour toucher le ciel du bout des doigts et hurla la nouvelle aux Terriens : « Il est vivant, bien vivant ! Il sera parmi nous dans vingt jours ! »

Aussitôt les bipèdes parurent pris d'une forme de folie douce. Ils faisaient des grimaces de plaisir et émettaient par leurs bouches des bruits perçants. Certains même allaient jusqu'à se donner des tapes dans le dos.

Vingt Martiens éprouvèrent l'envie de rejoindre Fander, ce même soir. Le tempérament martien est en effet particulièrement sensible à l'émotion collective...

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Dear devil.

ENVOIS DE MANUSCRITS

Nous prions les auteurs de nouvelles françaises de s'abstenir momentanément de nous adresser des textes, aucun manuscrit français n'étant plus sollicité pour le moment. Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir prendre connaissance de ceux qui seraient malgré tout soumis à l'appréciation de notre comité de lecture.

DEAN

R. KOONTZ

Le douzième lit

Dans nos numéros 182 et 185, nous présentions deux nouvelles de Dean Koontz : Les enfants du voyage *et* Voir le soleil en face, *qui correspondaient aux débuts encore récents de ce jeune auteur fort doué. Par la suite,* Galaxie *a publié le Dean Koontz actuel avec deux récits où se manifestait un métier accru :* L'Oiseau de Rêves *(nº 62) et* Derrière le Bouclier *(nº 65). Ces derniers textes avaient ceci de particulier que l'auteur parvenait à y greffer des thèmes et un climat très personnels sur une toile de fond conventionnelle d'aventures galactiques.* Le douzième lit, *nouvelle écrite il y a plus d'un an, remonte à une période intermédiaire : Dean Koontz n'avait pas encore commencé à vendre à* If *et* Amazing, *autrement dit à entrer vraiment dans le circuit professionnel, mais il s'exprimait déjà de façon plus vigoureuse et moins adolescente qu'à ses débuts. Son talent ici est indéniable.*

A. D.

MAINTENANT, dans l'obscurité et le silence à peine rompu par les infirmiers de métal qui roulent et ronronnent en souriant, maintenant que tous ont disparu et que tout est solitaire, et que la mort est proche et que je dois lui faire face seul, j'ai décidé de narrer cette étonnante histoire. J'ai des pastels et des crayons de couleur, et le papier à dessin qu'ils nous distribuaient. Peut-être trouvera-t-on ce papier, avec l'écho murmurant de ma voix venue du passé. Peut-être.

Lorsque j'aurai terminé, il faudra que je le cache ; l'armoire à fournitures sera l'endroit idéal, car elle est déjà pleine de papier à dessin neuf, et ils ne verront pas la différence. Les infirmiers de métal ne savent pas lire mais brûlent tous les papiers des morts. Ceci ne serait donc pas en sécurité dans mon tiroir. Cette impossibilité de communiquer avec le monde extérieur contribue à faire de cet endroit un Enfer empli de râles. On devrait permettre à un homme de voir ce qui se passe dehors — le progrès, les jolies femmes, les enfants... et tant d'autres choses. On ne devrait pas enfermer un homme comme dans une bouteille, comme un dossier oublié dans un classeur. Battant de mes ailes fragiles la bouteille qui m'emprisonne, j'écris.

Au début, nous étions onze. Il y a place pour douze dans notre salle. Nous savions que plusieurs allaient mourir, et qu'il y aurait des places vides. Nous nous réjouissions d'avance de voir de nouveaux visages. Quatre d'entre nous étaient ici depuis huit ans ou plus ; c'était important de voir de nouveaux visages. Cela seul rendait la vie intéressante (les crayons de couleur, les pastels et le jeu de dames perdent beaucoup de leur intérêt au bout de quelques mois).

Un jour, un véritable *Englishman* aux manières fort distinguées nous arriva. Il était allé deux fois en Afrique et nous parlait de ses safaris. Nous passâmes de bonnes heures à écouter ses histoires de grands chats maigres et musclés, cachés dans la brousse avec leurs griffes luisantes et leurs dents jaunâtres prêtes à mordre et à déchirer l'imprudent. Il y avait aussi des histoires d'oiseaux étranges et de temples fantastiques, de rituels exotiques et aussi de femmes à la peau douce et noire.

Puis l'*Englishman* mourut, en crachant du sang par la bouche et les narines.

Oui, les nouveaux visages nous amenaient de nouvelles idées et nous faisaient sentir que la carcasse desséchée de la vie con-

tenait encore de quoi vous donner envie de vivre. Et, comme dit, il y avait toujours des nouveaux. Libby (son vrai nom était Bertrand Libberhad), Mike, Kyu et moi étions les seuls vétérans. Libby me battait de deux ans — moi, cela faisait neuf ans que j'étais là. Kyu et Mike n'avaient tiré que huit ans chacun. Les autres ne faisaient que passer, une semaine, un mois, deux mois peut-être, puis on les emportait pour les jeter dans la bouche ardente du four où ils étaient réduits en cendres. Pour nous, les vétérans, c'était bien qu'ils meurent si rapidement. A cause des nouveaux visages, vous comprenez.

C'est pourtant à cause d'un de ces nouveaux visages que je suis seul maintenant, assis dans le noir, à écouter le souffle lourd des ténèbres.

Le nouveau visage en question était Gabe Detrick. Cela n'avait rien d'étonnant, car chaque visage avait un nom, exactement comme Lybby, Kyu ou Mike. Mais il était si *jeune* ! Il ne paraissait pas plus de trente ans. Lorsque nous nous endormîmes, le douzième lit était vide ; au réveil, Gabe était là, un grand gaillard nu à peine sorti de l'enfance. Au cours de la nuit, sans témoins, il avait été amené là dans un chariot et jeté sur le lit comme un quartier de viande.

Nous spéculâmes longuement sur la raison pour laquelle on l'avait amené dans le Home pour Vieillards sans Soutiens de Famillle. Il fallait atteindre cinquante-cinq ans pour qu'ils arrivent dans la nuit, ces androïdes pataugs aux yeux rouges, dénués de bouche et avec des senseurs en grillage de métal brillant en guise d'oreilles, qui vous faisaient une injection avec leurs pistolets à drogue avant de vous emporter dans leur charrette. Mais celui-là était jeune — presque un enfant.

Lorsqu'il se secoua pour se débarrasser des derniers effets de la drogue, un grand silence tomba sur la salle, pareil à celui qui suit la chute d'un arbre géant qui gît alors sur la terre, immense, solennel et mort.

Tous les yeux étaient fixés sur lui, même l'œil aveugle de Kyu.

— « Où... »

Personne ne lui permit de finir. Tous se précipitèrent pour lui expliquer la situation. Lorsque son cerveau embrumé eut enfin compris, il vociféra comme un fou : « Mais je n'ai que vingt-sept ans ! Il y a quelque chose qui n'est pas normal ici ! » Il sauta hors de son lit et, d'un pas d'abord vacillant, fit le tour

de la salle pour chercher une issue. Ceux d'entre nous qui pouvaient marcher — il n'y en avait guère — le suivirent, comme des moutons s'apprêtant à voir le berger tuer le loup.

Il finit par distinguer les imperceptibles contours de la porte de drainage et s'y dirigea à grands pas, en hurlant toutes les injures qu'il connaissait. Il frappa de ses poings la cloison bleu clair, bien qu'on lui eût fait comprendre que cela ne servirait à rien. Il frappa et cogna et jura jusqu'à ce qu'il eût atteint suffisamment de décibels pour stimuler les « oreilles » d'un robot qui passait. L'automate roula à travers la porte et lui demanda si quelque chose n'allait pas.

— « Et comment, que ça ne va pas ! » hurla Gabe.

Le robot lorgna son visage. Les robots n'avaient pas vraiment d'expressions faciales, mais les malades leur en attribuaient. Celui-ci — nous l'avions baptisé Dr Domo — semblait toujours vous regarder d'un air paillard. Peut-être était-ce parce que son œil gauche était d'un rouge moins vif que le droit.

— « Je m'appelle Gabe Detrick. Je suis comptable. Adresse : 23234-545, Niveau Inférieur, rue Mordecai, Ambridge. »

On entendit le grésillement familier qui précédait tout ce que disait le Dr Domo, puis : « Désirez-vous un pot de chambre ? »

Nous crûmes que Gabe allait écraser son poing sur le visage paillard en alliage métallique. Kyu hurla de peur, comme si c'était déjà arrivé ; c'est sans doute cela qui dissuada Gabe de passer à l'action.

— « Le dîner sera servi — clic, clac — dans deux heures, » grinça Domo. « Est-ce cela que vous désiriez savoir ? »

— « Je veux sortir d'ici ! »

— « Etes-vous mourant ? » grésilla l'homme de métal.

— « Je n'ai que vingt-sept ans ! » Son ton impliquait que quiconque était plus âgé devait être du vieux papyrus prêt à tomber en poussière. Je dois dire que nous lui en voulûmes tous un peu.

— « Désirez-vous un pot de chambre ? » demanda de nouveau le robot, visiblement perdu. Il était programmé pour répondre à sept cents questions différentes : *Puis-je avoir un pot de chambre ? Je voudrais encore du papier. Qu'y a-t-il pour dîner ? J'ai mal...* Mais rien ne lui permettait de régler ce problème particulier.

Puis, Gabe agit. Il prit son élan puis abattit son poing puis-

sant, qui n'atteignit naturellement pas sa cible. Car l'infirmier de métal était programmé pour se défendre contre les patients fous ou coléreux. D'un seul coup de son bras extensible à deux fourches, il l'étendit raide, plus froid qu'une crêpe de la veille. Et, croyez-moi, ici les crêpes de la veille sont déjà suffisamment froides la veille..

Libby et moi l'aidâmes à s'allonger dans son lit, et je lui mis sur le front des compresses froides faites de vieux tricots de corps.

— « Où... »

Kyu se mit à tout lui expliquer de nouveau, mais nous le fîmes taire.

— « Ne discutez pas avec un infirmier-robot, » lui expliqua Libby, « vous n'aurez jamais le dessus ». Il le savait par expérience.

Gabe réussit à s'asseoir. Son menton était meurtri et la moitié droite de son visage commençait à prendre une vilaine couleur bleuâtre.

— « Ça va ? » lui demanda Kyu.

Moi, je ne disais rien. Je ne parle jamais beaucoup. Ce qui me rappelle ce que Libby disait lorsque j'écrivais des nouvelles (que les robots brûlaient méthodiquement). Il plissait d'abord ses lèvres desséchées, puis ouvrait très grande sa bouche édentée et me disait : « Ah ! les gars, le vieux Sam ne parle guère, mais il fait mieux que cela. Un jour, il va écrire l'histoire de nos vies ! Ça fera une histoire comme on n'en a jamais écrit. »

Libby avait peut-être raison, après tout. Si j'ai le temps, je m'y mettrai et je reprendrai avant ce chapitre pour écrire tout ce qui a précédé. C'est tout ce qui me reste à faire, maintenant qu'il n'y a plus personne et qu'il fait froid dans la salle silencieuse. Et je hais le silence.

Bref, pendant les semaines qui suivirent, Gabe paraissait le plus vieux de nous tous, presque comme un mort ambulant. Il nous expliqua tout sur le vieil homme qui était son voisin, et qui aurait dû partir cette nuit-là, mais les robots avaient dû se tromper d'adresse. Nous lui expliquâmes qu'il existait pas de commission humaine recevant les réclamations, et que nous n'avions jamais vu d'autres hommes que les malades que l'on amenait dans notre salle. Il cogna de nouveau à la porte, essaya de nou-

veau de frapper les robots et apprit la dure leçon. Tout son courage s'envola lorsqu'il comprit la vérité — lorsqu'il comprit qu'il ne retrouverait plus jamais la liberté. Il était bien plus déprimé que nous. Il essayait de ne pas le montrer, refoulant son amertume et tentant de nous remonter le moral par son énergie, et en nous aidant de son mieux. Je me souviens d'un jour :

— « Bon Dieu, tu me les as prises ! Je sais que c'est toi ! Sale cochon ! Voleur ! »

Hanlin, un nouveau visage, était si rouge que son nez semblable à un volcan semblait sur le point d'éclater, et il en avait l'écume aux lèvres. « Brookman, tu es un menteur ! Que voudrais-tu que j'en fasse, hein ? Que voudrais-tu que je fasse de tes stupides joujous ? »

— « Je te couperai en morceaux lorsqu'ils apporteront les couteaux pour manger ! En tout petits morceaux ! Du sang plein ta sale binette ! »

Tout le monde suivait le déroulement du drame. Mais nous n'accordions pas à la scène toute l'importance qu'elle méritait, car nous savions qu'en principe Hanlin et Brookman étaient amis.

Gabe réagit plus rapidement. Il sauta prestement par-dessus un lit, ce qui réjouit fort ceux qui étaient ici depuis si longtemps qu'ils en avaient oublié l'agilité de la jeunesse. Il sauta donc par-dessus le lit et empoigna les deux vieux squelettes ridés, chacun d'une main, les soulevant complètement du sol. « Vous allez vous taire, vous deux ? Vous voulez donc qu'un robot se ramène et vous fasse périr ? »

— « Ce vieux pouilleux m'a appelé voleur ! » aboya Hanlin en se débattant pour se dégager, mais son vieux corps ratatiné comme une peau de citron n'en avait pas la force.

— « Allons, que s'est-il passé ? » demanda Gabe dans l'espoir de les calmer.

— « Il m'a volé mes pailles ! Ce fichu cochon m'a volé... »

— « Doucement, Brookie. Quelles pailles ? »

Toute agressivité disparue, Brookman prit l'air d'un enfant en faute. « On a bien le droit d'avoir quelque chose, quelque chose à soi, bon Dieu. »

— « Quelles pailles ? » demanda Gabe sans comprendre.

— « Je me gardais les pailles qu'ils nous donnent avec le lait. On peut faire un tas de choses avec. J'avais fabriqué une poupée. Une petite poupée tout comme celle qu'Adèle et moi avions donnée

à Sarah lorsqu'elle était bébé. » Des gouttes cristallines perlaient au coin de ses yeux noirs, et plusieurs d'entre nous se détournèrent, mais ils furent bien obligés de continuer à l'écouter : « Tout comme celle de la petite Sarah. Elle bouge les jambes. On peut la faire nager et sauter et tout. Et si on y croit, ces tuyaux de papier peuvent devenir n'importe quoi. Des gens à qui on parle, que l'on fait bouger. De l'argent — chaque paille un billet, de dix, de cent et même de mille dollars. Et surtout, surtout, être libre, avec Adèle et Sarah et... »

Je me retournai vers lui, parce que ce qu'il disait me remuait curieusement à l'intérieur. Il avait ramené devant son visage ses vieilles mains tachées de brun, sillonnées de veines protubérantes. Il tremblait.

— « Tu lui as pris ses pailles ? » demanda Gabe à Hanlin.

— « Je... »

— « Tu les as prises, hein ! » Gabe avait hurlé, et son visage était tordu en une grimace affreuse découvrant les dents. Il était comme un animal fou furieux.

— « Il les prenait toutes ! » vociféra Hanlin.

— « Tu les as donc prises. »

— « Il ne cessait d'accumuler, d'accumuler... »

Gabe le laissa retomber, mais moins doucement que Brookman. Puis il le releva et le laissa retomber une deuxième fois. « Tu vas les lui rendre ! »

— « Il devrait partager... »

— « Rends-les lui ou je t'épluche la peau pour lui donner tes os ! »

Hanlin les rendit. Gabe passa presque toute la semaine qui suivit avec Brookman. Il lui donnait ses pailles et inventait des jeux pour lui. Vers la fin de la semaine, Hanlin mourut. Gabe ne se joignit même pas aux prières que nous dîmes — sans grand cœur, je dois l'avouer — lorsqu'ils l'évacuèrent.

Mais ne croyez surtout pas que les jours passés avec Gabe étaient tristes. Il était malheureux, oui, mais il avait l'art de nous faire rire. Surtout par les tours qu'il jouait aux robots.

Gabe était toujours levé avant l'arrivée des infirmiers ronronnants et cliquetants qui venaient servir le petit déjeuner. Il les suivait pas à pas et ne ratait aucune occasion de leur faire un croc-en-jambes. C'était particulièrement facile avec ceux qui roulaient sur une seule jambe. Il en faisait tomber un, puis s'esqui-

vait si vite que même un éclair n'aurait pas pu l'atteindre. Les autres robots se précipitaient pour venir à l'aide de leur camarade, le relevaient et gloussaient (chaque fichue fois la même chose) ce qu'ils avaient été programmés pour glousser en pareil cas : « Une vilaine, vilaine chute. Pauvre Bruce, pauvre Bruce. »

Nous ne nous tenions plus de rire. Gabe avait réussi une fois de plus.

Nous n'avons jamais pu savoir pourquoi ils appelaient indistinctement tous les robots « Bruce ». Peut-être une manie d'un ingénieur égocentrique du même nom. En tout cas, nous nous tordions de rire.

— « Fameux, Gabe ! »

— « Bravo, mon gars ! »

— « Ça leur apprendra, Gabie ! »

Et il arborait son sourire stupide, et tout était merveilleux et nous oubliions un moment où nous étions.

Mais lui ne l'oubliait pas. Il n'était jamais heureux, même lorsqu'il faisait le clown pour nous amuser.

Nous faisions tout notre possible pour lui remonter le moral et l'invitions à participer à nos jeux. En vain.

Gabe n'était pas vieux, et il n'était pas à sa place. Le pire, c'est qu'il ne semblait y avoir aucune issue.

Puis, tout à fait accidentellement, à l'occasion d'une longue et affreuse nuit, un moyen de combattre les robots sembla nous être révélé.

Voici comment cela se passa :

C'était au milieu de la nuit, il faisait noir comme des ailes de chauves-souris ; nous dormions presque tous et aurions continué à dormir si l'oreiller de Libby n'était pas tombé par terre. Il n'eut pas la force ou la présence d'esprit de le ramasser.

Ses sanglots, qui n'étaient plus étouffés par l'oreiller, nous réveillèrent. Je n'avais jamais entendu des sanglots pareils. Et Libby ne pleurait jamais. Il y avait trop longtemps qu'il était ici ; il y avait des années qu'il avait oublié sa frustration. De plus, il avait eu une vie suffisamment dure pour lui désapprendre à pleurer. Il venait de Harlem. Et vous pouvez être sûrs que des blancs vivant à Harlem sont pauvres. Il avait passé par tous les quartiers dégénérés de New York. Encore gamin, il avait appris où frapper les étrangers qui voulaient l'entraîner au fond de petites impas-

ses. Il fit sa première expérience sexuelle à treize ans — sous un escalier de ciment et avec une femme qui avait presque trois fois son âge. Plus tard, il prit la mer, travailla comme docker, embarqua sur les pires rafiots et trouvait toujours moyen de perdre son argent au jeu ou pour une fille. Il en avait trop fait et trop vu pour pleurer.

Mais, cette nuit-là, Libby sanglotait de toutes ses tripes. Moi aussi, je pleurais un peu, à cause de lui.

Gabe fut le premier à poser sa main sur son épaule. Nous pouvions tout juste le voir, assis sur le rebord du lit de Libby. Puis il lui caressa les cheveux. « Qu'est-ce qu'il y a, Lib ? »

Libby continua à pleurer inconsolablement. Renfermés dans le noir, avec les ombres pareilles à des oiseaux, nous pensions qu'il allait se mettre la gorge à vif s'il continuait.

Gabe continua à passer doucement sa main dans les cheveux gris et à lui masser les épaules en lui disant des paroles calmantes.

— « Gabe, oh! Gabe, » disait Libby entre deux sanglots.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, Lib ? Dis-moi. »

— « Je vais mourir, Gabe. Je pensais que ça ne m'arriverait jamais. »

Je frissonnai. Si Libby partait, en aurais-je encore pour longtemps ? Le désirais-je même ? Nous étions inséparables. Il me semblait que, s'il disparaissait, je devais l'accompagner — enfourné à ses côtés dans le four crématoire. Mon Dieu, je vous en prie, n'emportez pas Libby avant moi.

— « Tu es sain comme un rat, et tu atteindras cent cinquante ans. »

— « Oh ! non... » Il s'étrangla en voulant avaler les larmes qui coulaient toutes seules.

— « Tu as mal ? »

— « Non, pas encore. »

— « Mais alors, Lib, qu'est-ce qui te fait croire que tu vas mourir ? »

— « Je peux plus pisser. Bon Dieu, Gabe, j'peux même plus... »

Nous le vîmes alors soulever le corps fragile et ridé de Bertrand Libberhad, que nous appelions Libby, et le maintenir contre lui. Puis il lui demanda : « Depuis quand ? »

— « Deux jours. Bon Dieu, j'éclate. J'ai essayé de ne plus boire, mais... »

Il l'écrasa contre lui, comme si sa jeunesse pouvait lui redonner de la vigueur, puis le berça comme un enfant. Pendant tout ce temps, Libby pleurait silencieusement.

— « Lib, » lui demanda-t-il enfin, « as-tu jamais connu une fille... ? »

Nous vîmes la vieille tête se soulever de la jeune épaule — oh! à peine. « Hein ? »

— « Une fille. Une fille à laquelle tu tenais vraiment. Elle avait une démarche comme ça, et des bras caressants et de jolies jambes. Son haleine était chaude et parfumée comme les fraises du jardin. »

— « Oui, » dit Libby d'une voix déjà plus assurée. « Oui, j'ai connu une fille comme ça, à Boston. Italienne. Avec de vrais cheveux noirs et des yeux comme du charbon poli. Elle voulait m'épouser. »

— « Elle t'aimait, alors ? »

— « Ouais, et moi aussi. Quel imbécile j'étais. Je ne m'étais même pas aperçu. Une drôle d'erreur, hein ? »

— « Nous en faisons tous. Moi aussi, j'ai connu une fille comme ça. Elle s'appelait Bernadette. Ça paraît bizarre, mais c'était vraiment son nom. Ses yeux étaient verts. »

— « Elle était jolie, Gabe ? »

— « Comme le premier jour du printemps, lorsqu'on sait qu'il ne neigera plus de l'année et qu'un rouge-gorge va peut-être construire son nid devant la fenêtre. Follement jolie. »

— « Je suis désolé pour toi, Gabe. »

— « Et as-tu jamais pris une vraie cuite ? »

— « Oh ! oui. » Il y avait de nouveau des larmes dans sa voix. « Quelques-unes. Une fois, à New York, pendant trois jours. Je ne savais même plus où j'étais. »

— « Moi aussi, à New York, » dit Gabe. « On aurait pu me jeter au milieu d'un troupeau en panique sans que je m'en rende compte. »

Je crois que Libby rit à ce moment. Un curieux petit rire qui annonçait plutôt les larmes que la joie.

— « Tu as dû voir du pays quand tu étais marin, Lib ? »

— « Tokyo, Londres, deux semaines en Australie. Et j'ai vu tous les cinquante-six Etats. »

— « C'est plus que je n'en connais. »

Puis, cachés par les ailes de la nuit, nous l'entendîmes, à tra-

vers la salive épaisse qui encombrait sa gorge : « Mais, Gabe, je peux plus pisser. »

— « Tu as aimé et tu as été aimé, Lib. Bien des gens ne peuvent pas en dire autant. Tu as vu presque tous les recoins du monde, tu as bu jusqu'à ne plus savoir qui tu étais. N'oublie pas tout cela. »

Puis je compris qu'il n'essayait pas de lui faire oublier sa maladie. Il essayait, bien au contraire, de lui montrer qu'il y avait de la dignité dans la mort, et qu'il pouvait fièrement relever sa vieille tête ratatinée, car sa vie n'avait pas été une coupe vide, ni une rivière à sec.

Je pense que Libby le comprit un petit peu.

— « Mais, Gabe, » dit-il, « je ne veux pas mourir. »

— « Personne ne le veut, Lib. Ni moi. Ni Sam. »

— « Ça fait *mal* ! »

— « Tu disais le contraire. »

— « Je n'avoue jamais que j'ai mal. »

— « As-tu vraiment essayé de toutes tes forces ? »

— « La dernière fois, je crois qu'il est sorti un peu de sang. Oh ! Gabe, du *sang*. Je suis vieux, et ça fait des années que je pourris ici, sans ciel ni femmes ni journaux, et maintenant voilà que je saigne de l'intérieur et c'est comme si mes tripes allaient éclater. »

Gabe tira le pot de chambre de dessous le lit. « Essaie encore une fois, Libby. »

— « Je ne veux pas. J'ai peur de saigner. »

— « Fais-le pour moi, Lib. Essaie. Tu y arriveras peut-être. »

Il l'aida à sortir du lit et à s'asseoir sur le petit meuble dégradant. « Allons, Lib, essaie. »

— « Bon Dieu, que ça fait mal, Gabe ! »

— « Allons, essaie encore. Doucement. »

Il faisait effroyablement noir.

— « Je... j'peux pas, Gabe, j'peux pas ! »

Nous entendîmes le petit pot rouler sur le sol. Libby étouffait des sanglots. Gabe serra le vieil homme contre lui sur le dur plancher, en lui disant des paroles calmantes : « Lib, Lib, Lib. »

Et Libby continuait à gémir.

« Tout ira bien. »

— « Je vais dormir. Ça sera comme si je dormais. »

— « C'est cela, Lib, c'est cela. Rien qu'un petit somme. »

Libby tremblait, et l'air passait bruyamment dans ses poumons de papier décrépit. « Les robots aussi dorment la nuit, Gabe. Mais ils se réveillent. »

Gabe changea brusquement de ton : « Que veux-tu dire, Gabe ? »

— « Ils dorment. Ils se rechargent, après s'être branchés. Quelle horreur, Gabe. Ils dorment, eux aussi. »

Gabe leva précautionneusement le vieil homme et le remit dans son lit, puis tâtonna le long des murs pour trouver une prise. « Crénom, Libby, tu ne mourras pas, je te le promets. On pourra s'en sortir. Si nous pouvons faire sauter les fusibles, en laissant tous ces bonshommes de métal branchés sur des prises mortes... »

Nous fûmes plusieurs à retenir notre souffle.

« Lib, tu m'entends ? » Gabe criait presque. « Lib ? »

Mais Libby ne pouvait pas répondre. Il reposait, mort et figé, dans les draps grisâtres qui recouvraient son matelas affaissé. Mais cela ne fit que renforcer la détermination de Gabe. « Quelqu'un a un bout de métal ? N'importe quoi. »

Nous avions tous nos petites provisions clandestines. Kyu possédait une fourchette qu'il avait gardée un jour que, par erreur, ils lui en avaient donné deux, et j'avais depuis des années un bout de fil de cuivre qui provenait de mon sommier métallique ; je l'avais trouvé en rampant sous mon lit pour essayer de supprimer une bosse du matelas.

Il faillit s'électrocuter en le faisant, mais parvint à faire sauter les plombs en reliant le lit occupé par le mort à la prise de courant au moyen de la fourchette et du fil de cuivre. Lorsque les plombs sautèrent, la veilleuse s'éteignit.

Tous ceux qui pouvaient tenir debout se mirent à enfoncer la porte, encouragés par ceux qui ne le pouvaient pas.

Nous avions compté sans les robots qui étaient de garde pendant que l'équipe de jour se rechargeait. Peut-être, au fond de nous-mêmes, le savions-nous, mais il y avait Libby, étendu sans vie, et le jeune et fort Gabe pour nous entraîner. Nous repoussâmes aisément toute arrière-pensée négative.

Gabe mourut rapidement, je crois. C'est du moins ce que je me plais à penser. Il s'écroula, fumant et carbonisé, sous les flammes d'un robo-pistolet. Les autres se battirent comme des sauvages. J'eus la jambe cassée dès le début et ne participai pas à l'action. Et maintenant, onze lits sont vides et j'occupe le douziè-

me. Les ténèbres se referment sur moi et il n'y a plus rien à dire, et plus personne à qui le dire.

Je ne pense plus qu'à écrire. Je pense à Gabe faisant trébucher ces robots maladroits. Je pense à Libby, quand Gabe le tenait comme une mère tiendrait son enfant. Et j'écris. Gabe m'a dit une fois que, lorsqu'on est vieux comme moi, on a tendance à oublier les événements récents. Mais il ne faut pas que j'oublie.

Les lits vides trouveront de nouveaux occupants, et mon histoire est bonne, meilleure encore que celles de l'*Englishman.*

Traduit par Frank Straschitz.
Titre original : The twelfth bed.

La Science-Fiction à Europe 1

Prématurément annoncée et longtemps retardée, la série de séquences consacrées à l'histoire de la science-fiction, dans le cadre de l'émission **Campus** de Michel Lancelot, a enfin débuté le 14 novembre (jour du lancement d'Apollo XII !). Rappelons qu'il s'agit d'entretiens réalisés avec le concours de Michel Demuth, Alain Dorémieux et Jacques Goimard. La série est programmée tous les mercredis et vendredis, à une heure variable, au cours de l'émission. Elle passera en revue toutes les principales étapes de la science-fiction, des origines à nos jours.

Une Exposition Lovecraft

A l'occasion de la sortie du Cahier Lovecraft et de la parution de **Dagon et autres récits de terreur** chez Pierre Belfond, les Editions de l'Herne ont organisé à la librairie-galerie « Les Yeux Fertiles », 2 rue Danton, PARIS-6e, une exposition de nombreux documents photographiques, manuscrits et dessins de Philippe Druillet, du 4 novembre au 20 novembre 1969.

Revue des films

LE MASQUE DE LA MORT ROUGE de Roger Corman

De l'avis de Corman (1), *Le masque de la mort rouge* s'éloigne considérablement d'Edgar Poe ; il en paraît cependant bien proche : plus fidèle que dans *La chute de la maison Usher* ou *Le puits et le pendule*, plus près du poète métaphysicien que du conteur mathématicien, Corman a réalisé là l'adaptation qui offre le plus de cohésion et d'invention.

Le vrai sujet du film est le Mal. C'est le but de la quête de Prospero, prince noir enfermé dans son château avec de nombreux invités pour fuir la peste qui ravage son royaume. A la recherche de l'absolu, Prospero s'est choisi un maître : Satan ; il lui a consacré une chambre de son château où il se livre à des opérations de magie noire. Le baudelairien Prospero est un frère des héros des romans « noirs » du XVIIIe siècle, un frère de Manfred et de Montoni, un jumeau spirituel de Melmoth. Il possède déjà la puissance terrestre : il règne en despote sur ses paysans comme sur ses invités, esclaves de leurs désirs et de son bon plaisir ; il exerce sur eux sa redoutable ironie. Mais il rêve d'un autre pouvoir, plus complet.

Car, pour Prospero, il n'existe qu'un seul obstacle et qu'une seule source d'effroi : la Mort. Le temps, sous l'espèce d'une énorme horloge munie d'un battant tranchant comme le pendule du conte, préside aux ébats des invités du château. La mort utilise de nombreux émissaires qui se réunissent à la fin du film pour une dernière procession. Devant elle, les cœurs se mettent à nu. Les paysans, malgré leur misère, la redoutent autant que les nobles qui entourent Prospero : un couple d'invités retardataires s'humilie de façon ignoble devant Prospero pour tenter d'échapper à cette menace. Prospero, jusqu'au dernier moment, veut croire en son pacte avec le diable. Mais ni Dieu ni diable ne le sauveront.

Prospero et ses amis ne vouent à un démon : celui de la perversité. La cruauté règne dans le domaine de Prospero : il joue avec la vie de ses paysans, s'amusant à inventer des épreuves avilissantes ; les souterrains de son château abritent des suppliciés ; il pratique même la « torture par l'espérance ». Son nain et bouffon se venge de manière atroce d'une insulte faite à sa fiancée (c'est *Hop-Frog* qui est adapté et inséré ici). Les invités ont atteint le plus bas niveau de dégradation : la bestialité. Qualifiés par Prospero de porc, de vers ou d'âne, ils doivent imiter, sous les rires gras de l'assistance, le comportement de ces animaux. Alfredo (Patrick Magee) meurt déguisé en singe. L'érotisme se manifeste sous ses aspects les plus extrêmes : Juliana (Hazel Court) se livre au diable dans une véritable crise de possession où le plaisir s'unit à la peur ; ce cauchemar, traité à l'aide de filtres colorés, comprend l'intervention de danseurs emplumés qui rappellent un peu trop les Folies-Bergère ; mais les hurlements inaudibles de Hazel Court et son visage distordu sont hautement évocateurs, de même que son réveil. La mort surprend les invités du château au milieu de

(1) Rapporté dans un entretien paru dans **Positif** n° 51.

leurs réjouissances et leur fait exécuter une dernière danse lascive.

Hormis la mort, seule une innocente peut bouleverser ce monde de la dépravation volontaire. Dans l'un de ses villages, Prospero a trouvé une jeune fille, Francesca (Jane Asher) et, séduit par son innocence évidente, il l'a emmenée avec lui. Au château, il la traite en invitée d'honneur. Il y a là plus qu'une transformation habile du thème de la « vierge persécutée », cher lui aussi aux romans « noirs ». Francesca joue le rôle d'un catalyseur : par jalousie, Juliana trahit Prospero et noue un pacte avec le diable. Véritable anomalie, la virginité de Francesca devient comme nécessaire à tous. Prospero la réserve en offrande mystique à son maître. Sa mort viendra la délivrer au moment même où, par suite d'un chantage, elle s'offrait à lui.

Si cet univers décadent s'impose avec une telle force, c'est que Corman l'a rendu cohérent par sa mise en scène. Le scénario de Charles Beaumont et R. Wright Campbell, qui joue sur les sources littéraires de Poe, refuse la psychologie : les personnages et les situations se comprennent sur le plan mythique, ou symbolique, ou psychanalytique (le passage de chambre en chambre, déjà présent dans la nouvelle). L'action se déroule presque entièrement à l'intérieur du château ; Corman a supprimé toute tentative de références historiques : les décors et les costumes renvoient à un monde imaginaire, artificiel, intellectuel dont tous les éléments s'harmonisent pour créer un climat de malaise physique et moral. Comme pour *La tombe de Ligeia*, le temps passé à la préparation et au tournage explique en partie la beauté plastique des plans et des mouvements de caméra. Chaque scène possède son rythme interne et apporte à l'ensemble une nuance nouvelle et nécessaire. Incarner le Mal inspire plus que d'incarner le Bien : Patrick Magee, Hazel Court et Vincent Price jouent de façon plus convaincue que Jane Asher, David Weston (son fiancé) et Nigel Green (son père) ; aucun geste n'est esquissé entre Prospero et sa maîtresse, et l'on sent pourtant l'ambiguïté et la profondeur des liens qui les unissent.

Dans certains films de la série Edgar Poe, Corman s'est parfois montré plus habile technicien que créateur. Dans *Le masque de la mort rouge*, il fait passer un véritable souffle poétique. C'est par là qu'il est le plus proche de Poe.

Alain GARSAULT

LE GRAND INQUISITEUR de Michael Reeves

Michael Reeves n'a réalisé que trois films, dont deux restent inédits en France : *La sorella di Satana*, intitulé aussi *Il lago di Satana* (en Angleterre *Revenge of the blood beast*), *The sorcerers* et *Le grand inquisiteur*. Le premier s'ouvre sur le lynchage d'une sorcière au siècle dernier en Transylvanie ; après l'avoir transpercée d'un fer rouge, une bande de paysans la noie dans un lac. Ce prologue forme la partie la plus intéressante du film. Survient ensuite un couple de jeunes mariés (Ian Ogilvy et Barbara Steele) ; leur voiture tombe dans le lac de la sorcière qui prend la place de Barbara Steele. Les péripéties ne présentent guère d'originalité et les idées demeurent à l'état latent. Michael Reeves montre cependant un savoir-faire réel, notamment dans l'utilisation de la grue, et un goût pour la cruauté, l'horrible (un plan montre le visage de la sorcière en décomposition ; les vers y pullulent) et la violence (l'exécution de la sorcière). Souvent terne, apparemment bâclé, le film parvient à éviter toute laideur. De *The sorcerers* (avec Boris Karloff, Catherine Lacey et Ian Ogilvy), Bertrand Tavernier a déjà souligné ici l'intérêt (1). Atteint d'une dépression nerveuse après le tournage du

(1) Bertrand Tavernier avait donné un premier compte rendu du **Grand Inquisiteur** dans **Fiction** n° 180.

Grand inquisiteur, Michael Reeves s'est suicidé à l'âge de vingt-cinq ans.

Le point de départ du *Grand inquisiteur* est le personnage authentique de Matthew Hopkins, qui exerça ses talents pendant la révolution anglaise. Reeves s'appuie sur ce personnage historique pour traiter son sujet d'une manière qui rappelle les romanciers anglais du XVIII[e] siècle. Il dépeint trois aspects de la vie quotidienne dans l'Angleterre de Cromwell. D'abord la vie du soldat : le héros (Ian Ogilvy) est une « tête ronde », un soldat au service de Cromwell, qui combat les royalistes. Ensuite la vie des paysans : fanatiques, superstitieux, lâches, ils recourent au service de Matthew Hopkins pour vider leurs rancunes ; sa présence leur servant de garant, leur haine peut se déchaîner : ainsi, lors du « jugement de Dieu » que Hopkins fait subir à trois accusés dont une femme enceinte (on trouvait la même ambiance dans le prologue de *La sorella di Satana*) ; en compagnie de leurs enfants, ils assistent, tout réjouis, aux exécutions capitales les plus horribles et le viol d'une jeune fille est pour eux un sujet comique ; ayant à se plaindre de leur pasteur (Rupert Davies), ils appellent Hopkins qui torture le malheureux à mort. Troisième plan enfin : la vie de l'inquisiteur ; le plus effrayant est son aspect de tâche quotidienne avec sa routine, ses ennuis, ses satisfactions petites et grandes. Ces trois domaines s'interpénètrent, et les deux premiers aident à mieux comprendre l'existence du troisième ; partout règnent la même violence et la même cruauté.

Les personnages, ancrés dans la réalité, sont habilement campés : le soldat et sa fiancée (Hilary Dwyer), jeunes, sensibles et sensuels ; le pasteur, père de la jeune fille, dissimule sous son aspect bonhomme un grand courage physique ; les personnages secondaires sont esquissés simplement, parfois de manière caricaturale. Ce sont les figures de Matthew Hopkins et de son assistant Stearne qui occupent le devant de la scène. Hopkins exerce sa tâche avec la froideur d'un homme sûr de son fait, de son droit et de sa force (même les soldats hésitent à l'attaquer). Il s'y applique avec grande conscience, cherchant par exemple des supplices nouveaux, et se réjouit sincèrement de sa promotion bien méritée au titre d'inquisiteur général pour toute l'Angleterre. Son rigorisme l'autorise cependant à s'occuper personnellement de l'interrogatoire des jeunes filles — « les plus dures, » dit-il, « à faire avouer ». Vincent Price interprète ce rôle avec une sobriété aussi impressionnante qu'inhabituelle.

Roublard, batailleur, craintif, son assistant Stearne (Patrick Wymark) ne fait que le singer : il lui faut, par exemple, posséder la même jeune fille que son maître. Sortes de Don Quichotte et de Sancho Pança de l'inquisition, tous deux sont unis de manière indissociable (blessé dans une embuscade, abandonné par son maître, Stearne le rejoint et, loin de se venger, redevient son aide) par leurs goûts communs : l'argent et le plaisir de faire souffrir.

Comme les autres personnages de l'histoire, l'intrigue possède un caractère romanesque : après l'assassinat du père de sa fiancée et le double viol de celle-ci, le soldat jure solennellement, dans le temple saccagé par les paysans, de se venger d'Hopkins. Mais le récit de cette vengeance est conté sur un ton qui fait du *Grand inquisiteur* l'un des films d'horreur les plus atroces qui soit (il a bien sûr été coupé pour la France après l'avoir été pour sa distribution en Angleterre).

Au climat de violence du début, succède la lente formation chez le soldat d'une véritable folie meurtrière. Matthew Hopkins qui a, comme un animal, pressenti le danger, s'est enfui ; le soldat, contraint par ses ordres, ne peut le poursuivre à volonté. D'être ainsi plusieurs fois remise, la vengeance prend un caractère obsessionnel. De longues chevauchées, accompagnées d'une excellente musique, font ressentir cette montée de la haine de façon *physique*. La tension devient d'autant difficile à supporter que cette histoire se déroule dans un cadre concret. Le nécessaire bain de sang du dénouement délivre les personnages et le spectateur comme d'une crise nerveuse. Le film se termine sur un hurlement qui fait tout oublier par sa force même.

La photo lumineuse, aux couleurs

acides qui soulignent les reflets des armes et des cuirasses et le rouge des uniformes et du sang, accroît le pouvoir suggestif de certains plans. Malgré les coupures qui déséquilibrent parfois le film, le découpage et le montage créent un rythme soutenu qui agit directement sur le spectateur et donne à cette réflexion sur la violence une force effective (1).

La sorella di Satana laissait percevoir un talent véritable qui s'affirmait dans *The sorcerers*. Avec *Le grand inquisiteur*, Michael Reeves prenait rang parmi les metteurs en scène sur lesquels nous savons pouvoir compter. D'autres instances ont fait de ce film majeur un testament.

Alain GARSAULT

(1) **« Mais** Le grand inquisiteur **n'est pas un film violent ; c'est un film** sur **la violence... C'est la violence qui est le sujet, le moteur du film, »** déclarait Michael Reeves dans un entretien avec Bertrand Tavernier paru dans le numéro 130 de **Cinéma 68**. Michael Reeves fait preuve, dans cet entretien, d'une conscience remarquable de son travail.

L'ORGIE DES VAMPIRES de Renato Polselli

Une troupe de danseuses vient répéter dans un théâtre abandonné que hante un vampire. Comme ce thème ne peut suffire à retenir l'intérêt pendant plus d'une heure, les scénaristes Renato Polselli et Ernesto Gastaldi y ont greffé des variations empruntées un peu partout. L'héroïne (Barbara Howard) est la réincarnation d'une jeune femme du XVIe siècle qui maudit son amant pour l'avoir trompée. Cet amant, devenu vampire, enchaîne dans un caveau empli de brumes des jeunes femmes mal dévêtues qui cherchent à s'entre-dévorer.

Tout ce qui concerne le vampire est plutôt ridicule : malgré des crocs de plastique qu'il exhibe sans cesse, ses morsures ne laissent jamais de trace ; au lieu de traiter ses captives en honnête vampire, il est obsédé par une idée : il tente de les clouer au sol à l'aide d'une sorte de râteau. Cette opération jamais achevée permet du moins à ses victimes de se contorsionner de façon plus ou moins suggestives. Les effets grand-guignolesques tombent tous à plat. Le reste est exécrable, d'une pauvreté matérielle incroyable et d'une indigence totale sur le plan dramatique comme sur le plan visuel.

Mais ce film joue sans doute pour les Italiens le même rôle que les films du Compton Cameo pour les Londoniens. Le scénario incohérent sert de prétexte à quelques exhibitions : les danseuses ne sont vêtues que de nuisettes ou de courtes tuniques grecques ; les numéros dansés ne dépareraient pas trop un « sexy » italien ; pour faire bon poids, la troupe comprend trois lesbiennes et une sorte de nymphomane qui ne parvient pas à céder à l'une des premières ; l'héroïne, enfin, se livre au vampire avec des trémoussements lascifs et des cris d'extase. La photo noirâtre, les cadrages étriqués semblent directement inspirés de ces excellentes revues qui s'appellent *Satanik*, *Sexybell* ou *Photosex*. Comme la censure existe encore en Italie et que les filles sont plutôt laides, l'œil n'est guère satisfait. L'amateur de fantastique non plus.

Alain GARSAULT

ENTRE LECTEURS

***Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers.* LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)**

COLLECTIONNEURS, amateurs de fantastique, de science-fiction, de bandes dessinées, demandez notre catalogue (neuf et occasion). *Commande par correspondance* des livres neufs. Délai de livraison : 15 jours. Ecrire à la librairie PELLUCIDAR, 8 rue Mayran, PARIS 9e.

L'ECRAN FANTASTIQUE 3 est enfin paru ! Un copieux numéro à commander avant son *épuisement.* Lecteurs de *Fiction,* profitez de nos conditions avantageuses. Ecrire à Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 - NEUILLY/SEINE.

VENDS *Fiction* nos 1 à 55 reliés, nos 56 à 134 non reliés. *Fiction Spéciaux* nos 1 à 5. Faire offre à M. VUILLEUMIER, 56 boulevard de St-Georges, 1200 - GENEVE (Suisse).

VENDS au plus offrant Alb. *Hachette* Félix nos 4, 7, 9, 10, 11, 12, 16. Zig et Puce nos 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9. Mickey nos 1, 7 etc. Plusieurs Silly Symphonies + nombreux albums av. guerre, albums du Lombard, nombreux livres S.F. et fantastiques et plusieurs fasc. populaires. Ecrire à M. KUNKLER, 7 rue Schimper, 67 - STRASBOURG.

VENDS *Planète* (anc. éd.) nos 3 à 6 au plus offrant (état neuf). Ecrire à M. MARIE, 11 rue du Moulin de la Pointe, PARIS 13e.

VENDS Anticipation *Fleuve Noir* nos 160 à 300 état neuf. Faire offre à M. Daniel JOFFART, 116 boulevard Pavout, PARIS 20e.

VENDS au plus offrant *Fiction* nos 1 à 190 inclus + numéros spéciaux. Etat neuf. Ecrire à M. CARRON, 2 rue Loiseau, 01 - BOURG-EN-BRESSE.

VENDS *Fiction* nos 49, 59 à 63, 65 à 68, 70, 71, 73, 82, 84 à 152, 154 à 157. Ecrire à A. FAIVRE, 8 chemin Scribe, 92 - MEUDON BELLEVUE - Tél. 027-55-38.

RECHERCHE albums Félix le chat *Hachette* nos 1, 4, 6, 8, 11, 12, 14, 16, 18. Ecrire à A. FAIVRE, 8 chemin Scribe, 92 - MEUDON BELLEVUE - Tél. 027-55-38.

ACHETE *Sur la piste des bêtes ignorées* et *Le Kraken géant* de Bernard Heuvelmans. Ecrire ou téléphoner à M. LAPORTE, 2 rue de la Campagnarde, 91 - IGNY - Tél. 928-22-34.

ECHANGE *Rayon Fantastique* et *Fleuve Noir* contre ouvrages mêmes collections, *Présence du Futur* ou autres. Faire offre en joignant enveloppe timbrée à Jean-Luc RUSSON, Besné - 44 - PONTCHATEAU.

RECHERCHE revues traitant problème des objets volants non identifiés, surtout anciens *Lumières dans la nuit* et *Phénomènes spatiaux.* Ecrire à Jean-Claude VAUZELLE, 34 rue Marcel Bonnet, 94 - CACHAN.

FANZINE *Zine-Zone,* B.D. et fantaisie. *Digestif* et *Relax* 1,50 F. Ecrire à M. FAYOS, 232 rue St-Denis, PARIS 2e.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 45 FB ; Algérie 4 DA ; Maroc, 3,68 DH.

ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F

C.C.P. 15.813.98

Tarif des abonnements normaux à FICTION

Pays destinataire			6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	19	37,80
	Recommandé	F.	26,80	53,40
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	208	414
	Recommandé	F.B.	364	726
SUISSE	Ordinaire	F.S.	20,80	41,40
	Recommandé	F.S.	36,40	72,60
Tous Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	20,80	41,40
	Recommandé	F.	36,40	72,60

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. Messidor, BRUXELLES, 18 - C.C.P. 3.500.41.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA,
24, rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. Paris 15.813.98)

Dépôt légal : 4e trimestre 1969 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan